

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL

L'ÉCRITURE DE LA MOBILITÉ SOCIALE DANS *EN FINIR AVEC EDDY  
BELLEGUEULE* D'ÉDOUARD LOUIS

MÉMOIRE  
PRÉSENTÉ  
COMME EXIGENCE PARTIELLE  
DE LA MAÎTRISE EN ÉTUDES LITTÉRAIRES

PAR  
CAMILLE CORNELIER

SEPTEMBRE 2022

UNIVERSITÉ DU QUÉBEC À MONTRÉAL  
Service des bibliothèques

Avertissement

La diffusion de ce mémoire se fait dans le respect des droits de son auteur, qui a signé le formulaire *Autorisation de reproduire et de diffuser un travail de recherche de cycles supérieurs* (SDU-522 – Rév.04-2020). Cette autorisation stipule que «conformément à l'article 11 du Règlement no 8 des études de cycles supérieurs, [l'auteur] concède à l'Université du Québec à Montréal une licence non exclusive d'utilisation et de publication de la totalité ou d'une partie importante de [son] travail de recherche pour des fins pédagogiques et non commerciales. Plus précisément, [l'auteur] autorise l'Université du Québec à Montréal à reproduire, diffuser, prêter, distribuer ou vendre des copies de [son] travail de recherche à des fins non commerciales sur quelque support que ce soit, y compris l'Internet. Cette licence et cette autorisation n'entraînent pas une renonciation de [la] part [de l'auteur] à [ses] droits moraux ni à [ses] droits de propriété intellectuelle. Sauf entente contraire, [l'auteur] conserve la liberté de diffuser et de commercialiser ou non ce travail dont [il] possède un exemplaire.»

## REMERCIEMENTS

Je tiens à remercier Michel Lacroix, mon directeur, qui a su m'accompagner tout au long de cette démarche sinueuse de rédaction. Je ne saurais assez le remercier pour sa disponibilité et pour ses judicieux conseils.

Merci à mon amoureux, Hamza Kabbaj, qui m'a soutenue tout au long de la rédaction de ce mémoire.

Merci à mes amies et amis, tout particulièrement Sammie Wilcox-Gélinas, Eugénie Pelletier et Roxanne Danis, pour leur écoute et leur soutien moral. Votre amitié m'est précieuse.

Un merci tout spécial à Marielle Bedek, qui, durant une session, a corrigé mes copies au cégep, ce qui m'a permis de terminer ce mémoire plus rapidement que prévu.

Merci à ma famille, qui m'a toujours encouragée et soutenue. Merci à mon père, qui m'a transmis son amour de la lecture et de la culture. Merci à ma mère, qui m'a toujours poussée à devenir la meilleure version de moi-même.

## TABLE DES MATIÈRES

LISTE DES ABRÉVIATIONS, DES SIGLES ET DES ACRONYMES .....	vi
RÉSUMÉ .....	vii
INTRODUCTION .....	1
CHAPITRE I UNE FILIATION AUTOSOCIOBIOGRAPHIQUE.....	13
1.1 Le social au XIX <sup>e</sup> siècle : entre littérature et sociologie .....	13
1.1.1 Des questions de méthode .....	15
1.1.2 Tensions entre sociologie et littérature .....	18
1.2 L'autosociobiographie.....	20
1.2.1 Une trajectoire commune de transfuge de classe.....	22
1.2.2 L'école.....	23
1.2.3 L'homosexualité .....	27
1.2.4 Le point de vue .....	28
1.2.5 L'intertexte bourdieusien ou la posture du sociologue.....	31
1.2.6 Narration et désingularisation.....	36
1.2.7 Des thématiques communes .....	41
1.2.7.1. Le(s) retour(s) .....	41
1.2.7.2. L'hontologie.....	45
1.3 Une conception similaire de la subjectivité.....	47
1.3.1 La subjectivité du narrateur .....	53
1.4 L'autosociobiographie ou une éthique d'écriture.....	57
1.4.1 Une question centrale .....	60
1.4.2 Qu'est-ce que l'autosociobiographie? .....	65
1.4.2.1. La mise à mal du pacte autobiographique.....	66
1.4.2.2. L'autosociobiographie, le personnage social et le réalisme.....	70
1.5 Conclusion .....	72

CHAPITRE II LE DISPOSITIF NARRATIF D’ <i>EN FINIR AVEC EDDY BELLEGUEULE</i> .....	75
2.1 La structure du roman.....	77
2.1.1 De l’ignorance à la connaissance.....	79
2.1.2 De la passivité à l’action.....	87
2.2 L’autorité fictive.....	90
2.2.1 Les caractéristiques du roman à thèse .....	90
2.2.2 La doctrine.....	93
2.3 L’autorité fictive dans <i>En finir avec Eddy Bellegueule</i> .....	99
2.3.1 Le narrateur.....	100
2.3.2 La focalisation .....	102
2.3.3 La disposition temporelle .....	105
2.3.4 Le portrait d’un habitus de classe .....	107
2.3.5 Un devenir possible .....	112
2.4 L’évaluation dans <i>En finir avec Eddy Bellegueule</i> .....	114
2.4.1 La Bildung exemplaire d’Eddy.....	116
2.4.2 La Bildung négative des autres personnages.....	117
2.4.3 Les valeurs de l’évaluation .....	123
2.5 Conclusion.....	128
CHAPITRE III UN ENGAGEMENT CONTEMPORAIN.....	132
3.1 De la « littérature d’engagement » à la « littérature engagée ».....	132
3.1.1 Les conditions d’une littérature engagée.....	133
3.2 L’engagement sartrien.....	137
3.2.1 Les conditions du succès .....	139
3.2.1.1. Un nouveau rôle social : l’intellectuel .....	139
3.2.1.2. Un contexte historique favorable .....	140
3.2.1.3. Un habitus conforme.....	142
3.2.1.4. Les Temps Modernes .....	143
3.2.1.5. Le déclin d’une vision de l’intellectuel.....	146

3.3 Les intellectuels en question.....	146
3.3.1 De l'intellectuel classique à l'intellectuel spécifique .....	147
3.3.2 De l'intellectuel classique à l'intellectuel spécifique .....	152
3.3.3 L'intellectuel bourdieusien .....	153
3.3.3.1. L'opposition au modèle sartrien .....	153
3.3.3.2. Les conditions du succès de la sociologie bourdieusienne .....	155
3.3.3.3. Sartre et Bourdieu : des intellectuels critiques.....	157
3.3.3.4. Sartre et Bourdieu : des intellectuels critiques.....	161
3.4 Édouard Louis : une posture d'intellectuel.....	165
3.4.1 Un ethos d'intellectuel.....	166
3.4.2 La revendication d'une filiation avec la posture sartrienne.....	166
3.4.2.1. Participation au débat public.....	167
3.4.2.2. Affirmation d'actualisation de la posture sartrienne.....	170
3.5 L'engagement louisien .....	174
3.5.1 La langue du déclassement .....	174
3.5.2 Un auteur « impliqué » .....	176
3.5.3 Une réception « homonationaliste » .....	180
3.6 Conclusion .....	183
CONCLUSION.....	186
BIBLIOGRAPHIE .....	203

## LISTE DES ABRÉVIATIONS, DES SIGLES ET DES ACRONYMES

*ECC* : *L'écriture comme un couteau* d'Annie Ernaux

*EFEB* : *En finir avec Eddy Bellegueule* d'Édouard Louis

*LH* : *La Honte* d'Annie Ernaux

*LP* : *La Place* d'Annie Ernaux

*RR* : *Retours à Reims* de Didier Eribon

## RÉSUMÉ

Dans ce mémoire, je m'intéresse au roman *En finir avec Eddy Bellegueule* (2014) d'Édouard Louis. Il s'agira de montrer comment ce roman s'inscrit dans les pratiques autosociobiographiques contemporaines, mais s'en distingue également, entre autres par une posture d'auteur « entre sociologie et littérature » et les liens que celle-ci entretient avec la notion d'engagement.

Le premier chapitre analysera la filiation autosociobiographique qui lie le premier roman de Louis à d'autres romans autosociobiographiques, notamment *La Place* d'Ernaux et *Retour à Reims* d'Eribon. Cette filiation nous permettra d'établir les caractéristiques propres à l'écriture autosociobiographique de ces auteurs « transfuges de classe » influencés par la sociologie bourdieusienne. Nous montrerons que ces textes partagent une conception similaire de la subjectivité qui les éloigne du genre autobiographique et les rattache plutôt à la tradition réaliste.

Le deuxième chapitre analysera le dispositif narratif et le rôle de l'autorité narrative dans le roman de Louis. Cette étude fera ressortir les particularités de ce dispositif qui allie écriture autosociobiographique et outils propres au roman à thèse. Nous porterons notre attention sur le rôle du « devenir » dans le roman et reconstituerons la grammaire axiologique du narrateur (Heinich) afin d'étudier les oppositions qui constituent le roman et fondent l'évaluation normative (Hamon) de la *Bildung* des personnages.

Le troisième chapitre abordera l'histoire des intellectuels français du XX<sup>e</sup> siècle. Pour ce faire, nous étudierons la figure incontournable de Jean-Paul Sartre. Nous verrons, par la suite, l'évolution du champ intellectuel à travers la figure de l'intellectuel spécifique, incarnée par Michel Foucault, et celle de l'intellectuel critique, incarnée par Pierre Bourdieu. Nous verrons comment Louis met en place diverses stratégies pour s'inscrire en filiation avec ces intellectuels. Nous verrons aussi que l'évolution du champ intellectuel a des impacts sur la notion d'engagement et que celle-ci a changé depuis l'époque de l'engagement sartrien. Nous verrons finalement comment le roman de Louis s'inscrit dans une forme d'engagement contemporain.

Mots clés : Édouard Louis, Annie Ernaux, Didier Eribon, Pierre Bourdieu, autosociobiographie, transfuge de classe, intellectuels, champs, sociologie, littérature française contemporaine, engagement, dispositif narratif, XX<sup>e</sup> siècle, XXI<sup>e</sup> siècle.

## INTRODUCTION

Lors de sa parution aux éditions du Seuil en janvier 2014, le roman *En finir avec Eddy Bellegueule* d'Édouard Louis, un jeune écrivain inconnu de 21 ans, est tiré à seulement 2 000 exemplaires. Quelques mois plus tard, le roman fait son entrée dans les palmarès des meilleures ventes et le nombre de copies vendues dépasse la barre des 150 000 exemplaires. Il est rapidement traduit dans plus d'une vingtaine de langues et il est même question, pendant un moment, d'une adaptation cinématographique du roman, finalement avortée. Le succès rencontré par l'œuvre est inattendu.

La réception du roman est quasi-unanime et dithyrambique. Catherine Simon dans le journal *Le Monde*<sup>1</sup>, Françoise Dargent dans *Le Figaro*<sup>2</sup>, Isabelle Curtet-Poulner dans *Marianne*<sup>3</sup>, Pierre Vavasseur dans *Le Parisien*<sup>4</sup> et beaucoup d'autres encensent le roman. À la chaîne *RTL*, on dit de l'auteur qu'il est une « révélation littéraire<sup>5</sup> »,

---

<sup>1</sup> Catherine Simon, « Eddy se fait la belle », *Le Monde*, 16 janvier 2014, en ligne, <[https://www.lemonde.fr/livres/article/2014/01/16/eddy-se-fait-la-belle\\_4348681\\_3260.html](https://www.lemonde.fr/livres/article/2014/01/16/eddy-se-fait-la-belle_4348681_3260.html)>, consulté le 21 janvier 2022.

<sup>2</sup> Françoise Dargent, « En finir avec Eddy Bellegueule d'Édouard Louis », *Le Figaro*, 22 janvier 2014, en ligne, <<https://www.lefigaro.fr/livres/2014/01/22/03005-20140122ARTFIG00280--en-finir-avec-eddybellegueule-d-edouard-louis.php>>, consulté le 21 janvier 2022.

<sup>3</sup> Isabelle Curtet-Poulner, « En finir avec Eddy Bellegueule : chronique de la haine populaire », *Marianne*, 15 février 2014, en ligne, <<https://www.marianne.net/culture/en-finir-avec-eddy-bellegueule-chronique-de-la-haine-populaire>>, consulté le 21 janvier 2022.

<sup>4</sup> Pierre Vavasseur, « Rencontre avec Édouard Louis, l'auteur d'*En finir avec Eddy Bellegueule* », *Le Parisien*, 26 janvier 2014, en ligne, <<http://www.leparisien.fr/culture-loisirs/livres/video-rencontre-avec-edouard-louis-l-auteur-d-en-finir-avec-eddy-bellegueule-26-01-2014-3528825.php>>, consulté le 21 janvier 2022.

<sup>5</sup> Yves Calvi et le service culture, « Édouard Louis "la révélation littéraire" de ce début d'année selon Bernard Lehut », *RTL*, 24 janvier 2014, en ligne, <<https://www.rtl.fr/culture/arts-spectacles/laissez->

Francine Bussaglia de *Télérama* qualifie le roman de « récit d'apprentissage fulgurant<sup>6</sup> », le chroniqueur Vincent Josse célèbre également le roman sur *France Inter*<sup>7</sup>. Édouard Louis est invité dans de nombreux médias ; *La Grande librairie*, à l'émission *La prescription littéraire* sur France Inter, à l'émission *Les matins* sur France Culture, etc. L'auteur est rapidement associé à l'écrivaine Annie Ernaux en raison de son style autosociobiographique. Ernaux commente d'ailleurs le roman et dit à son propos qu'il est « d'une force et d'une vérité bouleversantes<sup>8</sup> ». Didier Eribon, à qui le roman est dédié et qui fait aussi dans l'écriture autosociobiographique dans son essai *Retour à Reims*, dit de Louis qu'il s'agit d'un « écrivain dont le livre stupéfiant, une fois refermé, nous laisse ébahis, le souffle coupé<sup>9</sup> ».

Il faut dire qu'Édouard Louis fascine. Le jeune auteur issu des milieux populaires publie un livre encensé par la critique qui trône, dans les mois suivant sa parution, au sommet des palmarès de vente. Le profil d'Édouard Louis – qui a, par ailleurs, fait changer son nom à l'état civil – suscite curiosité et admiration. Rapidement après la parution du roman, Édouard Louis déclare sur le plateau de *La Grande librairie* : « Eddy Bellegueule, c'est évident que c'était moi, en fait.<sup>10</sup> » Cette déclaration, qui met en lumière la dimension autobiographique du roman, contribue largement à

---

[vous-tenter-edouard-louis-la-revelation-litteraire-de-ce-debut-d-annee-selon-bernard-lehut-7771223507](https://www.telerama.fr/livres/en-finir-avec-eddy-bellegueule.107563.php)>, consulté le 21 janvier 2022.

<sup>6</sup> Fabienne Pascaud, « *En finir avec Eddy Bellegueule* », [Webradio], Paris, Télérama productions, 20 janvier 2014, en ligne, <<https://www.telerama.fr/livres/en-finir-avec-eddy-bellegueule.107563.php>>.

<sup>7</sup> Vincent Josse, « Émission : En finir avec Eddy Bellegueule », *La semaine culturelle*, 24 janvier 2014, en ligne, <<https://www.franceinter.fr/emissions/la-semaine-culturelle/la-semaine-culturelle-24-janvier-2014>>, consulté le 21 janvier 2022.

<sup>8</sup> Catherine Simon, « Eddy se fait la belle », *op. cit.*, s. p.

<sup>9</sup> Didier Eribon, « C'est toi, le pédé? », *L'Obs*, 9 janvier 2014, en ligne, <<https://bibliobs.nouvelobs.com/romans/20140109.OBS1899/c-est-toi-le-pede.html>>, consulté le 21 janvier 2022.

<sup>10</sup> François Busnel, « Édouard Louis : "En finir avec Eddy Bellegueule" » dans *La Grande Librairie*, 12 janvier 2014, Paris, France Télévisions, 2014, 13 minutes, en ligne, <<https://www.youtube.com/watch?v=tWxMe7jvUOU>>, consulté le 21 janvier 2022.

l'engouement autour de ce dernier, qui « passe ainsi publiquement du statut de "roman" au statut de "témoignage"<sup>11</sup> » d'un transfuge de classe sur son parcours. Une ascension sociale aussi fulgurante est absolument hors normes.

Pourtant, la trame narrative que Louis présente dans son roman est, somme toute, assez conventionnelle. Le roman raconte l'histoire d'un jeune homosexuel, Eddy, qui grandit en Picardie dans le Nord de la France. Eddy est persécuté par ses pairs parce qu'il est soupçonné d'être homosexuel. Il subit coups et injures au collège, humiliations et rappels à l'ordre à la maison. Dans un milieu où les valeurs masculines sont les plus importantes, où même la mère dit d'elle-même « *J'ai des couilles moi, je me laisse pas faire*<sup>12</sup> », ce qui compte, c'est de s'assurer « *qu'il [Eddy] sera pas pédé celui-là* » (EFEB, 67, l'auteur souligne). Eddy trouve finalement une porte de sortie dans le théâtre et, plus généralement, dans l'école républicaine, qui promeut d'autres valeurs et qui lui permet de quitter son village natal et sa famille. Autrement dit, *En finir avec Eddy Bellegueule* est le récit d'apprentissage d'un jeune homosexuel qui trouve son salut dans la culture et la fuite vers un grand centre urbain lieu de libertés sexuelle et intellectuelle, lesquelles étaient inaccessibles dans son milieu d'origine.

La trame narrative est certes conventionnelle, mais il faut dire qu'*En finir avec Eddy Bellegueule* arrive à point : en 2012 et en 2013, années précédant la parution du roman, la France était déchirée autour de la question de la question de la légalisation du mariage homosexuel, aussi appelé « Mariage pour tous ». La loi est finalement adoptée par le Parlement en 2013, mais pas sans susciter d'importantes manifestations et révéler le profond fossé qui oppose les Françaises et les Français en faveur et en

---

<sup>11</sup> Marion Dalibert, « *En finir avec Eddy Bellegueule* dans les médias. Entre homonationalisme et ethnicisation des classes populaires », *Questions de communication*, vol. 1, n° 33, 2018, p. 101.

<sup>12</sup> Édouard Louis, *En finir avec Eddy Bellegueule*, Paris, Seuil, 2014, p. 30. L'auteur souligne. Désormais, les références à cet ouvrage seront placées entre parenthèses dans le texte. Nous indiquerons simplement ceci : (EFEB, page).

défaveur de la légalisation du mariage homosexuel. L'histoire d'apprentissage d'un jeune gay issu d'un milieu rural, persécuté par les autres enfants de son âge et son entourage parce qu'il est différent, racontée dans *En finir avec Eddy Bellegueule* fait certainement écho à ces questions en rendant visible la souffrance subie par un individu singulier, le personnage d'Eddy, en condamnant l'homophobie et en montrant les carcans qui entravent encore la société française.

Le roman, tout comme les débats autour du mariage homosexuel et de l'élargissement de l'accès à la procréation médicalement assistée (PMA) aux femmes seules et aux couples lesbiens qui ont fait rage en France, questionne aussi les liens qui nous unissent les uns aux autres et interroge plus concrètement l'idée communément admise de la famille. La famille traditionnelle, c'est, avant tout, des liens imposés par la filiation (biologique ou pas) : ce sont les parents, les frères, les sœurs, les cousins, les cousines, les oncles, les tantes, les grands-parents, etc. De fait, ce qui unit une personne à sa famille n'est pas, initialement ou traditionnellement, choisi, mais plutôt imposé. De ces liens imposés peuvent naître des relations fortes et saines, mais rien ne le garantit. La famille comme ensemble de relations imposées peut aussi être aliénante et mortifère, comme c'est le cas pour Eddy dans le roman. En ce sens, *En finir avec Eddy Bellegueule* fait écho au célèbre et libérateur « Famille, je vous hais ! » d'André Gide dans *Les nourritures terrestres* (1897). Contre les liens que l'institution familiale impose, Édouard Louis revendique la possibilité de créer d'autres relations, d'autres liens, d'autres familles. Il revendique le droit, la possibilité de créer des familles *électives*, c'est-à-dire des familles non pas imposées, mais *choisies*. Sur Twitter, Facebook, Instagram ou encore dans les journaux, Édouard Louis met d'ailleurs en scène son amitié avec les sociologues Didier Eribon et Geoffroy de Lagasnerie. Le 10 août 2018, le journal *Le Monde* publiait un article intitulé « Édouard Louis : la vie avec

ses frères d'armes et d'esprit<sup>13</sup> », qui restitue bien l'esprit de la démarche de Louis : sa famille, c'est celle qu'il a choisie. Ainsi, selon l'auteur, la famille ne devrait pas être conçue dans son sens le plus strict, comme s'en inquiète le narrateur dans *Histoire de la violence* (2016) :

[...] cette peur qu'on ne préviendrait que ma famille en cas de décès, *ma famille au sens le plus restreint, la famille biologique*, celle qui figure sur mon acte de naissance, et qu'on ne préviendrait ni Didier ni Geoffroy ni tous mes amis avec lesquels je vis ici à Paris, justement loin de ma famille officielle.<sup>14</sup>

Autrement dit, selon l'auteur, la famille doit prendre racine dans des liens choisis et signifiants, peu importe leur nature. Le succès critique et populaire d'*En finir avec Eddy Bellegueule* peut ainsi s'expliquer, au moins en partie, par le fait que le roman fait écho à des enjeux de société contemporains français que sont l'homophobie et les reconfigurations de la famille.

Ce récit doit aussi être inscrit dans la catégorie plus générale des écrits de « transfuges de classe », qui se multiplient dans les dernières années, manifestation d'un regain d'intérêt pour la question des inégalités sociales dans la sphère culturelle. Ce thème a d'ailleurs joué un rôle important dans la réception médiatique du roman. Ce dernier continue, par ailleurs, de susciter de vives réactions ou des critiques féroces comme en atteste la polémique autour de l'article « Peut-on déceintement en avoir plein le cul des récits de transfuges de classe? » paru dans le magazine en ligne *Frustration* le 23 novembre 2021 qui accuse les récits de transfuges de classe de faire dans la « mauvaise enquête sociologique de terrain<sup>15</sup> ». Sur Facebook, Édouard Louis a

---

<sup>13</sup> Voir Zineb Dryef, « Édouard Louis : la vie avec ses frères d'armes et d'esprit », *Le Monde*, 10 août 2018, en ligne, <[https://www.lemonde.fr/m-actu/article/2018/08/10/edouard-louis-la-vie-avec-ses-freres-d-armes-et-d-esprit\\_5341064\\_4497186.html](https://www.lemonde.fr/m-actu/article/2018/08/10/edouard-louis-la-vie-avec-ses-freres-d-armes-et-d-esprit_5341064_4497186.html)>, consulté le 21 janvier 2022.

<sup>14</sup> Édouard Louis, *Histoire de la violence*, Paris, Seuil, 2016, p. 169. Nous soulignons.

<sup>15</sup> Rédaction, « Peut-on déceintement en avoir plein le cul des récits de transfuges de classe? », *Frustration magazine*, 23 novembre 2021, en ligne, <<https://www.frustrationmagazine.fr/transfuges->

vivement réagi à cet article, dont il dénonce le propos, dans une publication du 29 novembre 2021.

Ainsi, même si le roman a reçu globalement un accueil très chaleureux, certaines voix dissidentes vont adresser d'importantes critiques au roman. Ces critiques s'enracinent dans le fait que roman ne raconte pas seulement l'histoire d'Eddy, mais qu'il fait aussi le récit de la misère sociale des milieux ouvriers ruraux de l'ère post-industrielle. Le roman *En finir avec Eddy Bellegueule* n'est pas seulement autobiographique. Il est, aussi, profondément *social*. L'auteur revendique, d'ailleurs, les dimensions sociale et sociologique de son roman en entrevue. Ce sont ces dernières qui s'attirent le plus de critiques. Le journaliste David Belliard en fait, notamment, une critique assez négative et affirme, dans le journal *Libération*<sup>16</sup>, que le roman exerce une grande violence symbolique à l'égard des milieux populaires et qu'il oppose dichotomiquement « un monde de bouseux incultes et violents » à un « univers bourgeois moderne et apaisé<sup>17</sup> ». Contrairement à ce que plusieurs critiques ont affirmé, Belliard affirme que « loin d'être subversif, le récit de cette *success story* réassure la domination des codes et des symboles bourgeois<sup>18</sup> ». En somme, Belliard affirme que le roman dessert celles et ceux qu'il prétend défendre, en dépit des intentions nobles que l'auteur affirme avoir à leur égard. Le critique littéraire Jérôme Meizoz dénonce « [c]e récit [qui] se fait [...] instrument d'une revanche affective certes mise en forme mais nullement identifiable à la méthode sociologique.<sup>19</sup> » Emmanuel Faux de la

---

[classe/?fbclid=IwAR1gIFhpPFuF1ITzhlf56wM499\\_f0CT6rO6TZ3a7O0R15X8T8z1hCHvzOk](https://www.facebook.com/nextliberation/posts/101583980101583980)>, consulté le 21 janvier 2022.

<sup>16</sup> David Belliard, « Pour en finir vraiment avec Eddy Bellegueule », *Libération*, 2 mars 2014, en ligne, <[https://next.liberation.fr/livres/2014/03/02/pour-en-finir-vraiment-avec-eddy-bellegueule\\_983980](https://next.liberation.fr/livres/2014/03/02/pour-en-finir-vraiment-avec-eddy-bellegueule_983980)>, consulté le 21 janvier 2022.

<sup>17</sup> *Ibid.*

<sup>18</sup> *Ibid.*

<sup>19</sup> Jérôme Meizoz, « Belle gueule d'Édouard ou dégoût de classe ? », *CONTEXTES*, 10 mars 2014, en ligne, <<http://journals.openedition.org/contextes/5879>>, consulté le 26 mars 2020, s. p.

chaîne *Europe 1* déclare, quant à lui, à Louis : « Vous faites un tableau qui est quand même sans aucune indulgence, sans aucune concession.<sup>20</sup> » Face à ces affirmations et reproches, « Édouard Louis [...] se défen[d] d’instaurer un "racisme de classe" : son discours ne serait pas jugeant puisqu’il serait celui de la "vérité".<sup>21</sup> » La posture d’auteur entre littérature et sociologie – c’est-à-dire une posture qui prétend à une certaine scientificité à laquelle est associée la vérité – adoptée par Louis caractérise fortement tout le discours de l’auteur sur son œuvre, mais est aussi à l’origine de la plupart des critiques négatives adressées à son roman.

Ces critiques n’ont pas mis en cause la véracité du versant autobiographique du roman. Elles se penchent plutôt sur les évidentes tensions entre la *success story* d’Eddy (devenu Édouard) et la dimension sociologique de l’œuvre revendiquée par l’auteur. Pour cette raison, elles se sont surtout intéressées à la représentation des milieux populaires, au dispositif narratif ou encore au rapport au langage dans le roman. Les questions posées par ces voix discordantes méritent que nous leur accordions notre attention, car elles mettent le doigt sur des interrogations réelles soulevées par la lecture du roman et notamment sur celle-ci : le roman sert-il ou dessert-il les classes populaires? Il n’est pas si aisé de répondre à cette question. La preuve en est que la « vérité du récit » ainsi que le caractère sociologique de l’œuvre revendiqués par l’auteur vont pousser certains journalistes à aller « vérifier » la véracité du récit sur le terrain :

Parce que le roman apparaît, dans les médias nationaux, sous les traits de la scientificité, les représentations des classes populaires qui y sont données à voir font l’objet d’une controverse. Des journalistes se rendent effectivement dans la commune dont est

---

<sup>20</sup> Marion Dalibert, « *En finir avec Eddy Bellegueule* dans les médias. Entre homonationalisme et ethnicisation des classes populaires », *op. cit.*, p. 15. L’auteure cite Emmanuel Faux, « Émission : Journal du week-end », *Europe 1*, 13 décembre 2013.

<sup>21</sup> *Ibid.*

originaires l'écrivain, Hallencourt, pour mettre à l'épreuve, voire contester, l'authenticité du récit.<sup>22</sup>

En effet, des journalistes du *Nouvel Obs*<sup>23</sup> et du *Courrier picard*<sup>24</sup>, notamment, vont tenter de juger de la justesse des représentations des classes populaires dans le roman en allant interroger la famille et les connaissances d'Édouard Louis dans son village natal. Édouard Louis va condamner vivement cette démarche, se disant « effaré, [d]es pages — grotesques — publiées le jeudi 6 mars dans *Le Nouvel Observateur*<sup>25</sup> ». Ces démarches de vérification ne peuvent être des manifestations que de peu de choses : soit le dispositif narratif du roman a (complètement) échappé à l'auteur (et à ses intentions), soit certains lecteurs n'ont pas bien compris le roman, soit quelque chose entre ces deux options.

D'autres critiques vont, quant à elles, s'en prendre au ton « misérabiliste<sup>26</sup> » du roman. C'est notamment le cas de Gérard Mauger qui écrit à propos du roman : « Mais, à supposer qu'on puisse faire de la bonne littérature avec une souffrance aveugle, elle n'aide guère à faire de la bonne sociologie.<sup>27</sup> » Cette critique du misérabilisme du

---

<sup>22</sup> Marion Dalibert, « *En finir avec Eddy Bellegueule* dans les médias. Entre homonationalisme et ethnicisation des classes populaires », *op. cit.*, p. 14.

<sup>23</sup> David Caviglioli, « Qui est vraiment Eddy Bellegueule », *Nouvel Obs*, 11 mars 2014, en ligne, <<https://bibliobs.nouvelobs.com/romans/20140311.OBS9267/qui-est-vraiment-eddy-bellegueule.html>>, consulté le 22 septembre 2021.

<sup>24</sup> Rédaction, « Les deux visages d'Eddy Bellegueule », *Courrier picard*, 2 février 2014, en ligne, <<https://www.courrier-picard.fr/art/region/les-deux-visages-d-eddy-bellegueule-ia0b0n306422>>, consulté en ligne le 22 septembre 2021.

<sup>25</sup> Marion Dalibert, « *En finir avec Eddy Bellegueule* dans les médias. Entre homonationalisme et ethnicisation des classes populaires », *op. cit.*, p. 15. L'auteure cite : Édouard Louis, « À propos d'un article du *Nouvel Observateur* et d'un problème plus général », *Édouard Louis*, 3 mars 2014, en ligne, <<https://edouardlouis.com/2014/03/06/a-propos-dun-article-dunouvel-observateur-et-dun-probleme-plus-general/>>, consulté le 23 août 2016.

<sup>26</sup> Voir Gérard Mauger, « Un cas de conversion. À propos de Édouard Louis, *En finir avec Eddy Bellegueule* (Paris, éditions du Seuil, 2014) », *Savoir/Agir*, vol. 4, n° 30, 2014, p. 124.

<sup>27</sup> Gérard Mauger, « Un cas de conversion. À propos de Édouard Louis, *En finir avec Eddy Bellegueule* (Paris, éditions du Seuil, 2014) », *op. cit.*, p. 125.

roman a été faite également à propos de l'écriture ernausienne<sup>28</sup> qui, pourtant, verse très peu dans les émotions et la souffrance, contrairement à l'écriture lousienne. Cela n'est pas sans soulever certaines interrogations concernant les représentations des classes populaires : est-ce que le portrait que fait *En finir avec Eddy Bellegueule* est misérabiliste? Ou est-ce que les accusations de misérabilisme ne sont pas plutôt des manifestations de l'inconfort ressenti par certains lecteurs et critiques, de leur incapacité à imaginer qu'une telle misère puisse exister en France au moment de la lecture du roman? Est-ce que ces réflexions ne sont pas symptomatiquement d'un malaise démocratique? Chose certaine, *En finir avec Eddy Bellegueule* met définitivement à mal la devise « Liberté, égalité, fraternité » de la France, car si Eddy « s'en sort », force est d'admettre qu'il est bien le seul. En ce sens, le roman révèle toutes les contradictions de la démocratie française. Le roman révèle, paradoxalement, à travers la *success story* d'un enfant de l'école républicaine – et par la reconnaissance générale du caractère absolument singulier de la trajectoire d'Eddy – l'échec de la France à démocratiser la mobilité sociale. C'est *parce que* sa trajectoire est unique que la France a failli à sa mission démocratique.

### Présentation générale

L'approche adoptée dans ce mémoire vise d'abord à éclairer l'inscription d'*En finir avec Eddy Bellegueule* d'Édouard Louis dans les pratiques autosociobiographiques contemporaines et à éclairer les manières par lesquelles il s'en distingue. Pour cette raison, le roman ne sera pas analysé à partir d'un angle théorique spécifique. Nous aurons recours à plusieurs approches, notamment à l'approche sociocritique, ainsi qu'à

---

<sup>28</sup> Grégoire Leménager, « Annie Ernaux : "Je voulais venger ma race" », *L'Obs*, 9 décembre 2011, en ligne, <<https://bibliobs.nouvelobs.com/romans/20111209.OBS6413/annie-ernaux-je-voulais-venger-ma-race.html>>, consulté le 21 janvier 2022. « La charité invite à taire ici les noms des lecteurs professionnels qui, jadis, lui ont reproché un "miséralisme racoleur" ou une "prétention fade et inouïe", quand ce n'était pas d' "observer des gens sans ressources" en "relevant de leur catégorie au titre de RMIste du style et du vocabulaire". »

certains aspects de la poétique des genres et à des études sur les effets de champ dans les textes. Nous nous sommes, entre autres, référés aux travaux de Philippe Hamon, de Susan Robin Suleiman ainsi qu'à des travaux sur la sociologie de la littérature – les travaux sur la posture de Jérôme Meizoz ou encore les travaux sur l'histoire des intellectuels et de l'engagement en France de Pascal Ory et Jean-François Sirinelli ou encore de Gisèle Sapiro. Ces différentes approches seront sollicitées de manière spécifique de chapitre en chapitre en fonction des aspects à éclairer. Cette manière de faire s'inscrit dans une démarche cohérente qui tente d'examiner les relations entre un texte et son contexte social.

Nous avons choisi de nous pencher spécifiquement sur le premier roman d'Édouard Louis – *En finir avec Eddy Bellegueule* – plutôt que sur l'ensemble de son œuvre. L'auteur, très prolifique, n'a cessé de publier tout au long de la rédaction des chapitres de ce mémoire. La nature même du projet de l'auteur a beaucoup changé depuis le dépôt de ce projet de mémoire. Par ailleurs, ce mémoire s'est donné pour projet, dès le départ, d'examiner les rapports entre un texte – *En finir avec Eddy Bellegueule* – et deux textes spécifiques : *La Place* d'Annie Ernaux et *Retour à Reims* de Didier Éribon. Nous n'avons donc pas souhaité comparer en bloc les œuvres de Louis, Ernaux et Éribon. Nous avons également souhaité mettre en lumière comment Louis a, à partir de ce roman, construit et développé une posture spécifique dans le champ littéraire français. Ces choix limitent, certes, l'aire d'analyse, mais ils sont le fruit d'une décision volontaire, prise dans l'espoir d'analyser plus en profondeur le premier roman de Louis.

Dans le premier chapitre de ce mémoire, nous nous pencherons sur la filiation autosociobiographique qui unit *La place* d'Annie Ernaux, *Retour à Reims* de Didier Éribon et *En finir avec Eddy Bellegueule* d'Édouard Louis. Nous montrerons les caractéristiques que partagent ces trois auteurs à travers leur esthétique autosociobiographique. Nous nous intéresserons notamment à la vision de la

subjectivité qui est portée par une telle écriture à travers une lecture croisée des œuvres de ces trois auteurs et de *Soi-même comme un autre* (1990) du philosophe français Paul Ricoeur.

Dans le deuxième chapitre, notre attention se portera exclusivement sur le roman *En finir avec Eddy Bellegueule* d'Édouard Louis. Nous étudierons attentivement son dispositif narratif. Nous tenterons de montrer que Louis s'inscrit originalement dans le genre autosociobiographique en recourant à un dispositif narratif autoritaire. Pour ce faire, nous nous inspirerons notamment de la théorie de Susan Robin Suleiman sur le roman à thèse dans *Le roman à thèse ou l'autorité fictive* (1983) et de la théorie sur les rapports entre texte et idéologie développée par Philippe Hamon dans *Texte et idéologie* (1984) ainsi que de l'ouvrage *Des valeurs : une approche sociologique* (2017) de Nathalie Heinich qui porte sur la sociologie axiologique.

Dans le troisième et dernier chapitre, nous nous pencherons sur la posture auctoriale d'Édouard Louis. Nous montrerons que la posture d'auteur « entre sociologie et littérature » adoptée par Louis doit être mise en relation avec les postures d'illustres intellectuels français – Sartre, Foucault et Bourdieu – et fait écho à des préoccupations littéraires contemporaines. Pour ce faire, nous recourons principalement aux ouvrages d'Anna Boschetti sur la posture sartrienne – *Sartre et « Les Temps Modernes »* (1985), de Pascal Ory et Jean-François Sirinelli sur l'histoire des intellectuels et de l'engagement, notamment *Les intellectuels en France de l'affaire Dreyfus à nos jours* (1987) et de Gisèle Sapiro – *Les écrivains et la politique en France : de l'affaire Dreyfus à la guerre d'Algérie* (2018). À partir de ces réflexions, nous verrons comment Louis élabore une posture contemporaine d'auteur engagé/impliqué en recourant notamment aux travaux de Jérôme Meizoz sur la posture et aux travaux de Dominique Viart sur la littérature française contemporaine. Nous verrons également – à l'aide de nombreux ouvrages de Nelly Wolf – comment le roman de Louis se présente comme un roman de la démocratie française contemporaine.

À travers ces trois chapitres, nous verrons que la mise en forme autosociobiographique du roman, le recours à un dispositif narratif autoritaire ainsi que l'adoption d'une posture auctoriale relativement originale dans le champ littéraire français contemporain permettent au roman *En finir avec Eddy Bellegueule* et à son auteur d'apporter une contribution originale au genre autosociobiographique. Il s'agira donc, dans les prochaines pages, d'aller à la rencontre de cette France des oubliés à travers les mots d'Édouard Louis.

## CHAPITRE I

### UNE FILIATION AUTOSOCIOBIOGRAPHIQUE

#### 1.1 Le social au XIX<sup>e</sup> siècle : entre littérature et sociologie

Depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, la littérature s'intéresse abondamment à la question sociale. Cet intérêt marqué pour ce sujet se manifeste notamment chez les romanciers réalistes français. Des écrivains d'importance comme Balzac, qui s'autoproclamait « historien des mœurs », Flaubert, qui défendait l'idée d' « impassibilité » de l'auteur,<sup>29</sup> et Émile Zola, du courant naturaliste, qui affirmait être « guidé, dans la constitution de ses romans expérimentaux, à la fois par "les lois de la biologie et de la société"<sup>30</sup> », signifiaient ainsi leur désir d'affirmer la supériorité de la littérature par rapport aux autres disciplines quant à sa capacité à décrire adéquatement la société. Leur objectif : rien de moins qu' « expliquer la société<sup>31</sup> ». Cependant, vers la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, avec la naissance de la sociologie, les romanciers réalistes doivent disputer l'analyse du social aux sociologues.

Les démarches empruntées par les sociologues et les écrivains réalistes au XIX<sup>e</sup> siècle se ressemblent à plusieurs égards ; tous deux partagent une « connivence

---

<sup>29</sup> Wolf Lepenies, *Les trois cultures : entre science et littérature l'avènement de la sociologie*, trad. de l'allemand par Henri Plard, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1990, p. 5. Nous effectuons ce rapprochement bien que Flaubert ait toujours rejeté l'étiquette réaliste.

<sup>30</sup> Anne Barrère et Danilo Martuccelli, *Le roman comme laboratoire : de la connaissance littéraire à l'imagination sociologique*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2009, p. 12. L'auteur cite Émile Zola, *Le roman expérimental* (1880), Paris, Garnier-Flammarion, 1971. Le sous-titre de la série *Les Rougon-Macquart* n'est rien de moins qu'*Histoire naturelle et sociale d'une famille sous le Second Empire*.

<sup>31</sup> *Ibid.*, p. 16.

cognitive<sup>32</sup> », c'est-à-dire qu'ils « converg[ent] dans un essai d'interprétation des conduites humaines donnant un rôle déterminant aux positionnements et aux milieux sociaux.<sup>33</sup> » Tous deux postulent que « le passé intériorisé par le biais de la socialisation est censé expliquer la conduite des individus.<sup>34</sup> » Autrement dit, les réalistes comme les sociologues accordent une grande importance à l'étude du milieu social pour comprendre les comportements sociaux. Ainsi, durant une certaine période, le point de vue adopté, mais aussi les dispositifs narratifs et d'écriture utilisés par les écrivains réalistes et les sociologues comportaient d'importantes similarités<sup>35</sup>. En effet, les réalistes du XIX<sup>e</sup> siècle privilégient le point de vue narratif omniscient, un point de vue extérieur qui leur permet de prétendre à une certaine objectivité. Flaubert et Zola vont également doter « leur projet général d'un caractère méthodique et d'habitudes d'écriture stables<sup>36</sup> ». Cette posture correspond à l'image que l'écrivain se fait alors de lui-même, se concevant comme un ethnographe ou un historien des mœurs. L'esthétique réaliste<sup>37</sup> – mais aussi naturaliste – puise abondamment dans le discours scientifique – notamment dans le discours des sciences naturelles –, ce qui lui permet de revendiquer un discours de vérité. Les sociologues, quant à eux, adoptent une posture similaire, c'est-à-dire qu'ils analysent les phénomènes sociaux à l'aide d'un regard extérieur, ce qui leur permet de présenter leurs analyses comme des études objectives de la réalité étudiée.

Cependant, les romanciers réalistes et les sociologues – dont la légitimité de la discipline se consolide à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, notamment autour du sociologue français

---

<sup>32</sup> Anne Barrère et Danilo Martuccelli, *Le roman comme laboratoire*, op. cit., p. 14.

<sup>33</sup> *Ibid.*, p. 13.

<sup>34</sup> *Ibid.*, p. 14.

<sup>35</sup> *Ibid.*, p. 15.

<sup>36</sup> Jacques Dubois, *Les romanciers du réel : de Balzac à Simenon*, Paris, Seuil, coll. « Points », 2000, p. 19.

<sup>37</sup> Pensons à Balzac qui s'inspire de l'*Histoire naturelle* de Buffon.

Émile Durkheim (*Règles de la méthode sociologique*, 1895 ; *Le Suicide*, 1897 ; la revue *L'Année sociologique*, 1898-1925) et de l'implantation de la sociologie à la Nouvelle Sorbonne<sup>38</sup> — vont rapidement se disputer la capacité à représenter fidèlement le monde social.

Balzac a cependant voulu faire pour la société ce que Buffon avait fait pour la faune terrestre : analyser les espèces sociales, raconter les mœurs véridiques que les historiens ignoraient. Mais la célèbre *Histoire naturelle* était déjà condamnée par ses contempteurs savants pour excès de style [...]. Et au moment où Zola veut rendre le roman social plus scientifique encore, Durkheim s'impose dans la Sorbonne Nouvelle, avec sa théorie, sa méthode, sa revue, *L'année sociologique*.<sup>39</sup>

La réaction antinaturaliste dans les milieux littéraires au tournant du XX<sup>e</sup> siècle peut alors être prise pour le signe de départ d'une longue période de division du travail de représentation du monde social entre romanciers et sociologues [...].<sup>40</sup>

### 1.1.1 Des questions de méthode

Des questions de méthode et de style vont rapidement consacrer la scission entre les littéraires et les sociologues. La « scientificité » du roman réaliste est mise en cause par les sociologues. Ces derniers, qui peu à peu font leur le mot d'ordre durkheimien (1895) – « règle fondamentale : traiter les faits sociaux comme des choses<sup>41</sup> » – considèrent que l'approche sensible et le style, proprement littéraires, occupent une place trop importante dans les romans réalistes pour prétendre à représenter fidèlement le social. « À l'orée du XX<sup>e</sup> siècle, [...] personne ne pouvait dire exactement en quoi consistait l'objet de la sociologie, et ce qu'était la méthode qui lui était propre<sup>42</sup> », les « jeunes »

---

<sup>38</sup> Wolf Lepenies, *Les trois cultures*, *op. cit.*, p. 51.

<sup>39</sup> Pierre Lassave, *Sciences sociales et littérature*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Sociologie d'aujourd'hui », 2002, p. 32.

<sup>40</sup> *Ibid.*, p. 33.

<sup>41</sup> Émile Durkheim, *Les règles de la méthode sociologique*, [Classiques UQAC], 16<sup>e</sup> édition, Paris, Presses universitaires de France, 1967, 149 p.

<sup>42</sup> Wolf Lepenies, *Les trois cultures*, *op. cit.*, p. 59.

sociologues, qui tentent d'insuffler de la légitimité à leur discipline et de se distinguer des romanciers, vont donc s'emparer de la question méthodologique :

Rien ne rendait mieux l'enthousiasme scientifique de la Nouvelle Sorbonne que son acharnement sur les problèmes de méthode, slogan préféré des réformateurs. Tous les étudiants débutants devaient d'abord s'inspirer de traités méthodologiques [...]. [...] Émile Durkheim [...] en fournissait l'exemple le plus étonnant. Dans ses *Règles de la méthode sociologique*, bourrées de métaphysique, il initiait les philosophes à une sociologie fondée sur un axiome aussi stupéfiant que scandaleux, à savoir qu'un fait social est quelque chose de totalement étranger aux individus et de tout à fait indépendant d'eux-mêmes. Durkheim a bien été l'un des principaux responsables de l'évolution de l'Université vers un culte de la science [...].<sup>43</sup>

Le conflit entre romanciers et sociologues s'explique à la lumière de la théorie des champs de Pierre Bourdieu<sup>44</sup>. La sociologie naissante cherche à se différencier de la littérature, avec laquelle, comme nous l'avons vu précédemment, elle partage, pendant une certaine période, plusieurs caractéristiques ou intérêts communs. L'autonomisation et la constitution du champ sociologique « comme monde à part, soumis à ses propres lois<sup>45</sup> » ne peut se faire qu'à travers l'opposition aux « principes » du champ littéraire (qui est lui-même en voie de consolidation) : publication d'ouvrages sociologiques, de revues, formation de sociologues (une formation radicalement nouvelle qui ne mise plus sur la culture générale, mais sur l'efficacité des « chercheurs<sup>46</sup> »), etc. Autrement dit, l'instauration d'une méthode et d'instances de légitimation propres au champ sociologique vont contribuer à différencier définitivement les deux disciplines.

Ce besoin de différencier littérature et sociologie est aussi à analyser à travers l'évolution de l'épistémologie au tournant du XX<sup>e</sup> siècle ; Wilhelm Dilthey, philosophe

---

<sup>43</sup> Wolf Lepenies, *Les trois cultures*, op. cit., p. 47.

<sup>44</sup> Voir Pierre Bourdieu, *Les règles de l'art : genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil, coll. « Essais », 1998 [1992], 567 p. et Pierre Bourdieu, *Questions de sociologie*, Paris, Minuit, coll. « Reprise n° 2 », 2002 [1981], 288 p.

<sup>45</sup> *Ibid.*, p. 86.

<sup>46</sup> Wolf Lepenies, *Les trois cultures*, op. cit., p. 48.

allemand, distingue les *Naturwissenschaften* (sciences de la nature) des *Geisteswissenschaften* (sciences de l'esprit ou de la culture)<sup>47</sup>, distinction qui vient consacrer la rupture entre l'étude des phénomènes sociaux – à laquelle est liée la littérature – et l'étude des phénomènes naturels. La sociologie s'empare de cette distinction pour se différencier de la littérature :

Ce conflit [entre littérature et sociologie] révèle l'un des dilemmes de la sociologie qui, depuis ses origines, oscille entre le modèle des sciences de la nature et une approche herméneutique qui l'apparente à la littérature. Le conflit entre les littéraires et les scientifiques se situe à l'intérieur d'un processus complexe de différenciation des modes de production.<sup>48</sup>

La sociologie s'appropriant les méthodes scientifiques propres aux sciences naturelles pour développer des outils d'analyse sociale, elle se pare d'une « scientificité » que les littéraires ne peuvent pas et n'ont jamais vraiment pu s'arroger, malgré la justesse des analyses de certains romans réalistes – ce que les sociologues reconnaissent. Pour s'inventer, « la sociologie a dû divorcer de la littérature comme elle a conquis son espace face à la psychologie, l'histoire ou la philosophie.<sup>49</sup> » C'est ainsi que la sociologie s'est rapidement posée en rivale de la littérature, et plus spécifiquement du roman, pour l'analyse des inégalités sociales, car si la sociologie s'intéresse, comme la littérature, aux inégalités sociales, elle se pare, elle, d'une méthode scientifique, *rigoureuse*, alors que la littérature se voit reléguer à la seule possibilité d'exprimer la réalité *sensible* des injustices sociales.

Parallèlement à ces développements, les écrivains vont aussi délaisser peu à peu la question sociale pour se tourner vers « la complexité intérieure des personnages

---

<sup>47</sup> Pierre Lassave, *Sciences sociales et littérature, op. cit.*, p. 11.

<sup>48</sup> Wolf Lepenies, *Les trois cultures, op. cit.*, p. 1.

<sup>49</sup> Anne Barrère et Danilo Martuccelli, *Le roman comme laboratoire, op. cit.*, p. 7.

romanesques [ce qui] va faire littéralement voler en éclat le personnage social<sup>50</sup> » – le personnage réaliste par excellence – et, de fait, consacrer aussi la rupture avec la sociologie, les deux disciplines prenant peu à peu des chemins opposés, et non plus parallèles ; la sociologie – les sciences humaines et sociales – confisquant, en quelque sorte, la question sociale<sup>51</sup>.

### 1.1.2 Tensions entre sociologie et littérature

Tout au long du XX<sup>e</sup> siècle, les écrivains vont recourir à diverses formes pour explorer les rapports entre roman et réel. Avec le recul, le réalisme apparaît pour ce qu'il était : une esthétique fondée sur un « vraisemblable illusoire<sup>52</sup> ». Cependant, est-ce à dire que le roman réaliste, la littérature, ne produit aucune connaissance? Rien n'est moins sûr. Jacques Dubois, dans *Les romanciers du réel*, explique que « la lignée réaliste apparaît [...] comme une forme de résistance à la clôture de la sphère des lettres<sup>53</sup> », car « [l]a discipline est un principe de contrôle de la production du discours<sup>54</sup> ». En effet, refuser la clôture de la sphère des lettres, une clôture à l'égard des sciences humaines et sociales notamment, c'est défendre l'idée que la littérature *peut* être un instrument de connaissance.

Inféodée aux sciences humaines et sociales, la littérature perd sa raison d'être, car « [l]à où le roman réaliste réussit le mieux à nous dire le social, c'est à même le

---

<sup>50</sup> Anne Barrère et Danilo Martucelli, *Le roman comme laboratoire*, *op. cit.*, p. 19.

<sup>51</sup> *Ibid.*, p. 25.

<sup>52</sup> Jacques Dubois, *Les romanciers du réel*, *op. cit.*, p. 34.

<sup>53</sup> *Ibid.*, p. 22.

<sup>54</sup> Michel Foucault, *L'ordre du discours*, Paris, Gallimard, 1971, p. 37.

romanesque, à même son imaginaire, à même son écriture ou sa poétique.<sup>55</sup> » Mais elle ne peut être proprement un instrument de connaissance qu'à partir du moment où elle prend acte de ses limites, c'est-à-dire que les écrivains « n'ont pas à reproduire le réel mais [...] à en produire un équivalent<sup>56</sup> », autrement dit, à produire un « *effet de réel*<sup>57</sup> » tel que défini par Roland Barthes. Toutefois, Dubois propose de remplacer la notion de *réel* par la notion de *social*. Selon ce dernier, ce glissement permet de déplacer la perspective et d'affirmer que « le roman du réel suppose une construction de l'objet social<sup>58</sup> », c'est-à-dire qu'en « construisant » un monde social, les écrivains peuvent montrer que le monde social est lui aussi une construction. La littérature obtient alors la faculté de « dénaturer » ce qui semble naturel – les classes sociales, la pauvreté, etc. – et de « dévoiler » les mécanismes du monde social dans le monde social fictif de l'oeuvre. Mais alors, quelle est cette vérité propre à la littérature? Pour l'atteindre, il fallait donc sortir de l'impasse qui faisait tenir la littérature sur un mensonge selon lequel elle présentait le réel comme « objet brut<sup>59</sup> », ce qui fait dire à Dubois que « le roman du réel est [...] en quête d'une vérité [...] largement sociale [...].<sup>60</sup> »

Au XX<sup>e</sup> siècle, certains écrivains, dont Annie Ernaux, vont revendiquer une « méthode sociologique » qui va, à nouveau, mettre à mal la distinction « radicale » entre sociologie et littérature dans la mesure où, comme à la grande époque du réalisme français, la référence sociologique – ici à la sociologie bourdieusienne – est explicite. Ernaux cherche ainsi à affirmer que la littérature peut être un outil de connaissance du social. S'il est évident que littérature et sociologie possèdent des « différentiels

---

<sup>55</sup> Michel Foucault, *L'ordre du discours*, op. cit., p. 11.

<sup>56</sup> *Ibid.*, p. 46-47.

<sup>57</sup> Roland Barthes, « L'effet de réel » dans Barthes, Bersani, Hamon, Riffaterre et Watt, *Littérature et réalité*, Paris, Seuil, coll. « Points », p. 89. L'auteur souligne.

<sup>58</sup> *Ibid.*, p. 46.

<sup>59</sup> *Ibid.*, p. 42.

<sup>60</sup> *Ibid.*, p. 45.

analytiques respectifs<sup>61</sup> », *La place* d'Ernaux tente de rétablir à sa manière le dialogue, de « se joue[r] aussi des frontières entre deux genres traditionnellement ennemis, la littérature et la sociologie.<sup>62</sup> »

Il convient cependant de souligner que le rétablissement du dialogue entre sociologie et littérature obéit à la fois à une logique littéraire d'exploration formelle et à une « posture d'écrivain », c'est-à-dire que la mise à mal de la distinction entre littérature et sociologie est aussi une occasion pour les auteurs – et Annie Ernaux la première – d'investir le champ littéraire français. Parce qu'ils réinvestissent la question sociale à l'aide d'une approche sociologique, qu'ils manifestent un souci de l'authenticité et de ne pas trahir la culture (et les gens) de leur milieu d'origine, qu'ils entretiennent les luttes de classement génériques autour de leurs livres, ces auteurs se taillent aussi *une place, leur place*, dans le paysage littéraire français ; les luttes de classement entourant leurs livres – et particulièrement celle d'Annie Ernaux – sont donc doubles ; de là l'importance de la notion d'*autosociobiographie*, qui concentre ces tensions et ces enjeux.

## 1.2 L'autosociobiographie

En 1983, paraît *La place* d'Annie Ernaux. Ce roman initie une série d'autres « auto-socio-biographies<sup>63</sup> », néologisme formé par Annie Ernaux. Cette catégorie générique complexe n'est pas simple à définir dans la mesure où elle rassemble des ouvrages

---

<sup>61</sup> Anne Barrère et Danilo Martuccelli, *Le roman comme laboratoire*, *op. cit.*, p. 9.

<sup>62</sup> Isabelle Charpentier, « Les "ethnotextes" d'Annie Ernaux ou les ambivalences de la réflexivité littéraire » dans *Annie Ernaux : Se perdre dans l'écriture de soi*, Paris, Klincksieck, coll. « Circare », 2011, p. 80.

<sup>63</sup> Annie Ernaux, *L'écriture comme un couteau. Entretien avec Frédéric-Yves Jeannet*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2011 [2003], p. 22.

disparates, parus à différentes décennies, ayant des thématiques similaires, mais des formes et des genres différents comme *La place* (1983) d'Annie Ernaux, l'essai *Retour à Reims* (2009) et le roman *En finir avec Eddy Bellegueule* (2014) d'Édouard Louis. Afin d'établir une poétique de l'autosociobiographie, nous tenterons, à travers l'exploration des trois ouvrages mentionnés plus haut, d'établir les caractéristiques partagées par ces ouvrages que nous considérons autosociobiographiques. Nous ne souhaitons donc pas aboutir à une définition contraignante, mais atteindre *l'esprit* du genre. Nous resterons, en cela, fidèles au désir d'Annie Ernaux

qui affirme, à propos « d'une théorie de l'écriture », que « rien n'est plus éloigné de [s]on projet, hier comme aujourd'hui, que d'imposer une théorie, des définitions, tout ce qui peut certes s'avérer rentable sur le plan de la communication prise dans tous les sens du terme, y compris universitaire, mais qui ne correspond pas du tout à [s]a recherche ».<sup>64</sup>

Quelques définitions de l'autosociobiographie ont déjà été proposées, notamment celles de Fabrice Thumerel, d'Anne Strasser et Bérengère Moricheau-Airaud, respectivement :

[...] l'oeuvre d'Annie Ernaux prend sa place dans ce qu'elle appelle le *récit auto-sociobiographique*, un récit fondé sur des faits réels vécus par l'auteur, appartenant à la vie de l'auteur, et qui se veut quelque part sociologique puisque insistant sur les mécanismes de construction sociale de la vie de l'auteur, selon l'analyse d'un de ses commentateurs (Thumerel 2004 : 22).<sup>65</sup>

Cette absence du « je » signifie la volonté de gommer tout ce qui pourrait être singulier et individuel ; si *Les Années* raconte l'histoire d'une vie, c'est une vie dans ce qu'elle a de commun avec d'autres vies, l'histoire d'une identité en tant qu'elle reflète l'histoire d'autres identités. Cela a pour conséquence que le temps de l'auteur sera le temps des autres, et qu'il n'y aura d'histoire individuelle qu'à l'aune d'une histoire collective. Ainsi

---

<sup>64</sup> Bérengère Moricheau-Airaud, « Propriétés stylistiques de l'auto-sociobiographie : l'exemplification par l'écriture d'Annie Ernaux », *COntEXTES*, n° 18, 2016, p. 1-24, en ligne, doi <<https://doi.org/10.4000/contextes.6235>>.

<sup>65</sup> Vivianne Châtel, « Le poids des ombres... ou l'engagement sous contrainte » dans *Annie Ernaux : se mettre en gage pour dire le monde*, Genève, MétisPresses, coll. « Voltiges », 2012, p. 136. L'auteure souligne. L'auteure cite Fabrice Thumerel, *Annie Ernaux : une œuvre de l'entre-deux*, Arras, Artois Presses Université, coll. « Études littéraires et linguistiques », 2004, p. 22.

à la place de la première personne du singulier, l'auteure utilise la troisième personne avec les pronoms « on », « elle », « elles » ou la première personne du pluriel « nous ».<sup>66</sup>

Parce qu'elle inscrit du social dans et par le style, l'auto-sociobiographie concrétise cette conjonction des enjeux sociocritiques et sociodiscursifs.<sup>67</sup>

Ces définitions sont, certes, pertinentes. Cependant, notre étude ne se penche pas seulement sur l'œuvre d'Annie Ernaux, mais sur trois livres : *La place* d'Annie Ernaux, *En finir avec Eddy Bellegueule* d'Édouard Louis et *Retour à Reims* de Didier Eribon. Nous tenterons ainsi, à l'aide de ces définitions et de notre investigation, de cerner les contours d'une catégorie générique – l'autosociobiographie – et non pas de l'œuvre d'un auteur particulier.

### 1.2.1 Une trajectoire commune de transfuge de classe

Les trois auteurs (et les trois narrateurs) sont identifiés comme étant des transfuges de classe, c'est-à-dire qu'ils ont tous migré d'une classe sociale à une autre. Dans *La fabrique des transclasses*, Chantal Jacquet et Gérard Bras définissent le transclasse – terme qu'ils préfèrent à celui de *transfuge* dont ils dénoncent la portée idéologique – de la manière suivante :

Les transclasses désignent littéralement les individus qui, seuls ou en groupes, passent de l'autre côté, transitent d'une classe à l'autre, contre toute attente. Quelle que soit l'amplitude de la trajectoire, peut être dit "transclasse" dans une société donnée quiconque a quitté sa classe d'origine et a vu son capital économique, culturel et social changer, en tout ou en partie [...].<sup>68</sup>

---

<sup>66</sup> Anne Strasser, « Quand le récit de soi révèle la fonction érudite de l'écriture », *Temporalités*, n° 17, 2013, p. 1-15, en ligne, doi <<https://doi.org/10.4000/temporalites.2419>>.

<sup>67</sup> Bérengère Moricheau-Airaud, « Propriétés stylistiques de l'auto-sociobiographie : l'exemplification par l'écriture d'Annie Ernaux », *op. cit.*, s. p.

<sup>68</sup> Chantal Jaquet et Gérard Bras (dir.), *La fabrique des transclasses*, Paris, Presses universitaires de France, 2018, p. 13.

Annie Ernaux, Didier Eribon et Édouard Louis sont tous des transclasses qui ont connu une mobilité sociale ascendante. Ils ont quitté un milieu rural et pauvre pour les milieux intellectuels et la capitale, Paris. Ce passage les place « en situation de "porte-à-faux" en raison d'un *habitus* clivé lié à une trajectoire sociale ascendante.<sup>69</sup> » Ernaux, Eribon et Louis et leurs narrateurs respectifs partagent donc une commune condition de transfuges de classe, condition à laquelle est associé un *habitus* clivé « générateur de toutes sortes de contradictions et de tensions<sup>70</sup> ».

Bien que Jaquet et Bras préfèrent le terme de « transclasse », qui permet de qualifier l'ensemble des situations de mobilité sociale sans préjugé favorable ou défavorable, nous poursuivrons notre étude avec le terme de « transfuge », car c'est le terme utilisé par les trois auteurs pour qualifier *positivement* leur trajectoire sociale. C'est précisément parce que le mot « transfuge » est, en fait, porteur d'un certain régime d'appréciation et de valeurs pour Ernaux, Eribon et Louis, qu'il nous apparaît pertinent de l'employer dans le cadre de notre étude.

### 1.2.2 L'école

Premièrement, pour les trois narrateurs, la scolarisation – qui mène à l'obtention de diplômes universitaires – les éloigne peu à peu de leur milieu d'origine et va éventuellement créer une « distance de classe<sup>71</sup> » avec leurs parents, avec leur milieu d'origine. En effet, les familles des trois narrateurs sont peu scolarisées et entretiennent

---

<sup>69</sup> Didier Eribon, *La société comme verdict. Classes, identités trajectoires*, Paris, Flammarion, coll. « Champs essais », 2014 [2013], p. 40. L'auteur souligne.

<sup>70</sup> Pierre Bourdieu, *Science de la science et réflexivité*, Paris, Raisons d'agir, coll. « Cours et travaux », 2001, p. 214.

<sup>71</sup> Annie Ernaux, *La place*, Paris, Gallimard, coll. « Folioplus classiques », 2006 [1983], p. 17. Désormais, les références à cet ouvrage seront placées entre parenthèses dans le texte. Nous indiquerons simplement ceci : (LP, page).

un rapport complexe à l'éducation. À propos du grand-père, dans *La place*, il est écrit que « ce qui le rendait violent, surtout, c'était de voir chez lui quelqu'un de la famille plongé dans un livre ou un journal. » (*LP*, 18-19) Du père de la narratrice, nous savons qu'« [i]l a réussi à savoir lire et écrire sans faute. Il aimait apprendre. [...] À douze ans, il se trouvait dans la classe du certificat. Mon grand-père l'a retiré de l'école pour le placer dans la même ferme que lui. » (*LP*, 21) Ainsi, le père de la narratrice n'est pas *a priori* hostile à l'égard de l'école bien qu'il l'ait peu fréquentée. Il en va de même dans *Retour à Reims*. La « mère ne fit pas d'études<sup>72</sup> » et le père a été déscolarisé rapidement : « [l]es études de [s]on père n'allèrent donc pas au-delà de l'école primaire. [...] Dans son milieu, on allait à l'école jusqu'à 14 ans, puisque c'était obligatoire, et on quittait l'école à 14 ans, puisque ça ne l'était plus. » (*RR*, 50) La situation est similaire dans *En finir avec Eddy Bellegueule*. En effet, le père du narrateur « [a] cessé d'aller à l'école très jeune.<sup>73</sup> » Et de la mère, nous savons qu'« [e]lle a dû interrompre son CAP cuisine et sortir du système scolaire sans diplôme » (*EFEB*, 59).

Cependant, bien que peu scolarisés, les parents des narrateurs (ou au moins un des deux parents) vont « encourager » la poursuite d'études supérieures par leurs enfants dans la seule optique qu'ils « améliorent leur sort », c'est-à-dire *surtout* leur situation économique. Dans *La place*, le père de la narratrice accorde de l'importance à l'éducation, non pas parce qu'elle permet d'accéder à la culture – « [i]l a toujours appelé ainsi [culture] le travail de la terre, l'autre sens de culture, le spirituel, lui était inutile » (*LP*, 25) –, mais plutôt parce qu'elle permet d'améliorer sa situation économique et sociale : « Les études, une souffrance obligée pour obtenir une bonne

---

<sup>72</sup> Didier Eribon, *Retour à Reims*, Paris, Flammarion, coll. « Champs essais », 2010 [2009], p. 79. Désormais, les références à cet ouvrage seront placées entre parenthèses dans le texte. Nous indiquerons simplement ceci : (*RR*, page).

<sup>73</sup> Édouard Louis, *En finir avec Eddy Bellegueule*, Paris, Seuil, 2014, p. 24. Désormais, les références à cet ouvrage seront placées entre parenthèses dans le texte. Nous indiquerons simplement ceci : (*EFEB*, page).

situation et *ne pas prendre un ouvrier.* » (LP, 55, l’auteure souligne) Ainsi, la scolarisation permet d’éviter de déclassement social tant redouté par les parents de la narratrice : « ils avaient peur d’être roulés, de tout perdre pour finalement retomber ouvriers. » (LP, 25) Dans *Retour à Reims*, l’impulsion vient surtout de la mère qui « ne fit pas d’études [et] [...] en souffre encore. [...] Se sachant intelligente, elle ne parvint jamais à admettre cette injustice. » (RR, 79) Pour la réparer, elle va s’assurer que son fils puisse poursuivre ses études en travaillant beaucoup et en économisant : « grâce à elle [la mère] que je [le fils] fus en mesure d’aller au lycée et de poursuivre des études. [...] Son rêve déçu s’accomplissait à travers moi. » (RR, 82) Cette dynamique paradoxale se trouve également dans *En finir avec Eddy Bellegueule*. La mère du narrateur entretient un rapport complexe avec l’éducation. D’un côté, elle ne comprend pas pourquoi son fils y accorde autant d’importance : « C’était l’école, elle ne comprenait pas pourquoi j’accordais tant d’importance à ça. » (EFEB, 64) D’un autre côté, elle regrette la tournure prise par son parcours scolaire : « *J’ai dû arrêter mes études, pourtant j’avais des capacités, j’étais très intelligente, et j’aurais pu faire des grandes études, continuer mon CAP et faire des autres trucs après.* » (EFEB, 59, l’auteur souligne) Ses regrets lui font donc souhaiter – bien qu’elle aide peu son fils concrètement – qu’Eddy ne subisse pas la même chose : « elle exprimait aussi, de façon régulière, son désir de me voir faire des études, aller plus loin qu’elle *Je veux pas que tu galères comme moi dans la vie [...].* » (EFEB, 69, l’auteur souligne)

Ainsi, la scolarisation, bien qu’elle s’inscrive dans le désir des parents de voir leurs enfants vivre *une vie meilleure*, va creuser l’écart social qui va peu à peu les séparer irrémédiablement.

Mon père est entré dans la catégorie des *gens simples* ou *modestes* ou *braves gens*. Il n’osait plus me raconter des histoires de son enfance. Je ne lui parlais plus de mes études. Sauf le latin parce qu’il avait servi la messe, elles lui étaient incompréhensibles [...]. (LP, 55, l’auteure souligne)

Il m'avait élevée pour que je profite d'un luxe que lui-même ignorait, il était heureux, mais le Dunlopillo ou la commode ancienne *n'avaient pas d'autre intérêt pour lui que de certifier ma réussite*. (LP, 67, nous soulignons)

Ce fut pour moi une véritable ascèse : une éducation de moi-même, ou plus exactement une rééducation qui passait par le désapprentissage (de) que ce que j'étais. Ce qui allait de soi pour les autres, il me fallait le conquérir jour après jour, mois après mois, au contact quotidien d'un type de rapport au temps, au langage et aux autres qui allait profondément transformer toute ma personne, mon habitus, et *me placer de plus en plus en porte-à-faux avec le milieu familial que je retrouvais chaque soir*. (RR, 170-171, nous soulignons)

J'ai saisi la lettre *Monsieur Bellegueule, Le lycée Madeleine-Michelis a le plaisir de vous annoncer...* / [...] J'étais déjà loin, je n'appartenais plus à leur monde désormais, la lettre le disait. [...] Toute la nuit fut consacrée à l'élaboration de ma nouvelle vie loin d'ici. (EFEB, 210-211, l'auteur souligne)

Il m'a fallu des années pour comprendre que son discours n'était pas incohérent ou contradictoire mais que c'était moi, avec une sorte d'arrogance de *transfuge*, qui essayais de lui imposer une autre cohérence, plus compatible avec mes valeurs [...]. (EFEB, 75, nous soulignons)

La poursuite d'études supérieures est à la fois source de fierté et de honte : fierté des parents de voir leurs enfants « réussir », honte de ne pas comprendre ce qu'ils sont devenus, fierté des narrateurs de « s'en être sortis », honte de leur milieu d'origine dans leur milieu d'arrivée. L'école est le lieu de la fracture sociale comme l'expriment respectivement si bien ces beaux passages d'*En finir avec Eddy Bellegueule* et de *La Place* :

Si mes parents étaient en butte à l'incompréhension face à mon comportement, mes choix, mes goûts, la honte se mêlait souvent à la fierté quand il était question de moi. [...] Lui qui détestait, il le disait, les bourgeois presque autant que les Arabes ou les juifs, il souhaitait de voir passer de l'autre côté. (EFEB, 109-110)

Peut-être sa plus grande fierté, ou même, la justification de son existence : que j'appartienne au monde qui l'avait dédaigné. (LP, 77)

### 1.2.3 L'homosexualité

Dans *Retour à Reims* et *En finir avec Eddy Bellegueule*, l'homosexualité des narrateurs les conduit aussi à quitter leur milieu d'origine. En effet, leurs milieux d'origine respectifs sont homophobes :

En retournant à Reims, j'étais confronté à cette question insistante et déniée [...] : en prenant comme point de départ de ma démarche théorique [...] l'idée, en apparence évidente, que *ma rupture totale avec ma famille pouvait s'expliquer par mon homosexualité, par l'homophobie foncière de mon père et celle du milieu dans lequel j'avais vécu*, ne m'étais-je pas donné, en même temps [...] de nobles et incontestables raisons pour éviter de penser qu'il s'agissait tout autant d'une rupture de classe avec mon milieu d'origine? (RR, 25, nous soulignons)

[...] comme peuvent le faire les hommes ivres, des hommes qui, chaque fois, sans presque jamais déroger à la règle, finissaient par exprimer *leur haine des homosexuels*. (EFEB, 48-49, nous soulignons)

La haine manifestée à l'égard de l'homosexualité – de leur homosexualité – dans leurs milieux respectifs leur rend la vie impossible. Incapable d'être eux-mêmes, la mobilité – planifiée ou non – s'impose pour vivre librement sa vie sexuelle. Celle-ci est rendue possible par la scolarisation dans une autre ville : Paris ou Amiens.

Je pourrais dire que les livres de Simone de Beauvoir et le désir de vivre librement mon homosexualité furent les deux grandes raisons qui présidèrent à mon installation à Paris. (RR, 194)

Je travaillais jusqu'à l'épuisement [NDLR : pour l'audition de théâtre pour le lycée d'Amiens]. Ne pas laisser échapper cette chance de partir. Le lycée disposait d'un internat, façon de m'éloigner plus encore du village. (EFEB, 204)

Dans *Retour à Reims* et *En finir avec Eddy Bellegueule*, la rupture avec le milieu d'origine passe donc par la scolarisation, comme dans *La place*, mais celle-ci est à la fois l'*objet* – intérêt pour la culture –, l'*instrument* – le moyen – et le prétexte de la fuite.

La scolarisation éloigne donc les trois narrateurs de leur milieu social d'origine et, par le fait même, de leurs parents, ce qui va causer une « déchirure sociale » – particulière et générale : la leur, celle de la société française – à l'origine de leur habitus clivé, ce dernier étant au cœur de leurs livres.

Ainsi, la « condition de transfuge » des trois auteurs est le *moteur* – c'est-à-dire le principe générateur qui les pousse à écrire, la source – de leur écriture. C'est leur condition même qui est la condition de leur écriture. De celle-ci surgit 1) un point de vue narratif, 2) des thématiques, 3) une identité et 4) une éthique d'écriture particuliers.

#### 1.2.4 Le point de vue

Être un transfuge de classe, c'est occuper une position particulière dans le monde, dans l'espace social. Le transfuge de classe est traversé par une « double non-appartenance<sup>74</sup> » ; étant traversé par deux mondes, par deux *habitus*, il est en inadéquation avec son milieu d'origine, mais aussi *déplacé* dans le milieu dans lequel il est parvenu. La condition partagée de transfuge de classe crée donc les conditions de possibilité d'un point de vue narratif particulier : celui d'une personne qui est passée « de l'autre côté ». Et de cela, nos trois auteurs sont bien conscients :

[...] le transfuge de classe, comme l'émigré, est en *position d'observateur et d'ethnologue involontaire*, dans la mesure où il est éloigné à la fois de son milieu d'origine et de son milieu d'accueil.<sup>75</sup> (Nous soulignons.)

---

<sup>74</sup> Isabelle Charpentier, « Les réceptions "ordinaires" d'une écriture de la honte sociale : les lecteurs d'Annie Ernaux », *Idées économiques et sociales*, vol. 1, n° 155, 2009, p. 19-25, en ligne, doi <<https://doi.org/10.3917/idee.155.0019>>.

<sup>75</sup> André Clavel, « A. Ernaux, une romancière dans le RER », *L'événement du jeudi*, n° 29, 1993, p. 108-109.

Et l'on ne voit pas comment fonctionne cet ordre [social], car cela nécessiterait de pouvoir se regarder soi-même de l'extérieur, d'adopter une vue en surplomb sur sa propre vie et sur celle des autres. *Il faut être passé, comme ce fut mon cas, d'un côté à l'autre de la ligne de démarcation pour échapper à l'implacable logique de ce qui va de soi* et apercevoir la terrible injustice de cette distribution inégalitaire des chances et des possibles. (RR, 51, nous soulignons)

[...] *il nous sort sa philosophie.* / Parler philosophie, c'était parler comme la classe ennemie, *ceux qui ont les moyens, les riches.* Parler comme ceux-là qui ont la chance de faire des études secondaires et supérieures et, donc, d'étudier la philosophie. (EFEB, 107, l'auteur souligne)

Leur double (non) appartenance leur permet de développer un regard particulier sur le monde, c'est-à-dire une position d'*observateur « extérieur »*. Contrairement aux autres, les transfuges de classe possèdent une « surconscience » des classes sociales ; ayant dû apprendre tous les codes, les valeurs, etc. du milieu dans lequel ils ont voulu parvenir, ils sont conscients que *ce qui est considéré naturel ne l'est pas vraiment*, car, comme l'explique Pierre Bourdieu dans ses *Méditations pascaliennes* :

[...] il est probable que ceux qui sont « à leur place » dans le monde social peuvent plus et plus complètement s'abandonner ou se fier à leurs dispositions [...] que ceux qui occupent des positions en porte-à-faux, tels les parvenus ou les déclassés ; mais *ceux-ci ont plus de chance de porter à la conscience ce qui, pour d'autres, va de soi, car ils sont contraints de se surveiller et de corriger consciemment les « premiers mouvements » d'un habitus générateur de conduites peu adaptées ou déplacées.*<sup>76</sup>

Dans *La place*, la narratrice témoigne de cette conscience du conditionnement social, mais constate l'ignorance de son père : « Conviction profonde [du père] que le savoir et les bonnes manières étaient la marque d'une excellence intérieure, innée. (LP, 65) Dans ce passage, la narratrice constate que son père est persuadé que les bonnes manières sont naturelles ; il ne perçoit pas qu'elles sont le simple résultat d'une socialisation différente de celle qui fut la sienne. De retour dans son milieu d'origine après avoir acquis des manières « bourgeoise », la narratrice retrouve ses parents « tels

---

<sup>76</sup> Pierre Bourdieu, *Méditations pascaliennes*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1997, p. 234. Nous soulignons.

qu'ils avaient toujours été, sans cette "sobriété" de maintien, ce langage correct, *qui me paraissaient maintenant naturels*. Je [la narratrice] me sentais séparée de moi-même. » (*LP*, 67, nous soulignons) Ce constat s'effectue lorsque ce qui est considéré naturel par les parents devient « étranger », lointain, « social » pour la narratrice. Nous retrouvons la même conscience que ce qui est considéré naturel est acquis dans *Retour à Reims* :

Le goût pour l'art *s'apprend*. Je l'appris. Cela fit partie de la *rééducation quasi complète* de moi-même qu'il me fallut accomplir pour entrer dans un autre monde, une autre classe sociale – et pour mettre à distance celui, celle d'où je venais. L'intérêt pour la chose artistique ou littéraire participe toujours, consciemment ou non, d'une définition valorisante de soi par différenciation d'avec ceux qui n'y ont pas accès, d'une "distinction" au sens d'un écart, constitutif de soi et du regard que l'on porte sur soi-même, par rapport aux autres – les classes "inférieures", "sans culture". (*RR*, 107, nous soulignons)

Eribon explique, en s'appuyant explicitement sur les recherches exposées dans *La Distinction* de Bourdieu, que le « goût » s'apprend, qu'il n'est pas naturel et par conséquent, que la distribution du goût est inégalitaire et qu'elle reproduit les inégalités sociales en associant certaines classes à des goûts élevés et d'autres, à des goûts vulgaires, rudimentaires. Dans *En finir avec Eddy Bellegueule*, le narrateur, en inscrivant géographiquement la violence, montre que celle-ci est associée à certains lieux et, par conséquent, pas à d'autres : « Je [le narrateur] ne sais pas si les garçons du couloir auraient qualifié leur comportement de violent. Au village les hommes ne disaient jamais ce mot. Il n'existait pas dans leur bouche. Pour un homme la violence était *quelque chose de naturel, d'évident*. » (*EFEB*, 42, nous soulignons) Le lieu de la violence est géographiquement, socialement circonscrit par le narrateur, ce qui remet en question son caractère naturel.

Ainsi, le point de vue d'un transfuge de classe en est un d'une perception *consciente* du caractère socialement construit des comportements, des habitus ; les narrateurs sont aussi conscients des changements qui ont modifié leurs propres

comportements. Sans ces changements, ils ne pourraient témoigner de la vie dans leur milieu d'origine. Autrement dit, le point de vue d'un transfuge est un point de vue d'observateur qui sait que son être profond est traversé par les autres, par l'influence que les autres ont eue sur lui.

### 1.2.5 L'intertexte bourdieusien ou la posture du sociologue

Être traversé par les autres, c'est notamment être traversé par les livres que l'on a lus. En effet, la position d'observateur extérieur du narrateur est inspirée par la sociologie bourdieusienne, qui constitue un intertexte essentiel. Les trois auteurs ont lu les ouvrages de Pierre Bourdieu et affirment avoir été bouleversés par leur lecture. Annie Ernaux écrit dans un texte hommage au sociologue après sa mort :

Lire dans les années 1970 *Les Héritiers*, *La Reproduction*, plus tard *La Distinction*, c'était – c'est toujours – ressentir un choc ontologique violent. J'emploie à dessein ce terme d'ontologique : l'être qu'on croyait être n'est plus le même, la vision qu'on avait de soi [...]. Et, pour peu qu'on soit issu soi-même des couches sociales dominées, l'accord intellectuel qu'on donne aux analyses rigoureuses de Bourdieu se double du sentiment de l'évidence vécue, de la véracité de la théorie en quelque sorte garantie par l'expérience : on ne peut, par exemple refuser la réalité de la violence symbolique lorsque, soi et ses proches, on l'a subie.<sup>77</sup>

Didier Eribon, qui a côtoyé Bourdieu, affirme quant à lui avoir eu un choc en lisant Annie Ernaux et Bourdieu à travers ses lignes : « J'ai reconnu très précisément ce que j'ai vécu à ce moment-là en lisant les livres qu'Annie Ernaux a consacrés à ses parents et à la "distance de classe" qui la séparait d'eux. » (*RR*, 28) Il le cite également

---

<sup>77</sup> Annie Ernaux, « Bourdieu : le chagrin », *Le Monde*, 5 février 2002, en ligne, <[https://www.lemonde.fr/archives/article/2002/02/05/bourdieu-le-chagrin-par-annie-ernaux\\_261466\\_1819218.html](https://www.lemonde.fr/archives/article/2002/02/05/bourdieu-le-chagrin-par-annie-ernaux_261466_1819218.html)>, consulté le 21 janvier 2022.

explicitement en référence dans son essai<sup>78</sup>. Édouard Louis, quant à lui, a dirigé l'ouvrage *Pierre Bourdieu : l'insoumission en héritage* (2016) en hommage au sociologue, ouvrage auquel ont participé Annie Ernaux et Didier Eribon. L'intertexte bourdieusien est plus ou moins explicite d'un auteur à l'autre :

Je voulais dire, écrire au sujet de mon père, sa vie, et cette distance venue à l'adolescence entre lui et moi. Une *distance de classe*, mais particulière, qui n'a pas de nom. Comme de l'amour séparé. (*LP*, 17, nous soulignons)

Le *champ des possibles* – et même celui des possibles simplement envisageables, sans passer de celui des possibles réalisables – est étroitement circonscrit par la *position de classe*. (*RR*, 51, nous soulignons)

Le *déterminisme social* exerça son emprise sur lui dès sa naissance. Il n'échappa pas à ce à quoi il était promis par toutes les lois, tous les *mécanismes* de ce que l'on ne peut appeler autrement que la "*reproduction*". (*RR*, 50, nous soulignons)

Elle ne comprenait pas que sa trajectoire, ce qu'elle appelait ses *erreurs*, entrait au contraire dans un ensemble de mécanismes parfaitement logiques, presque réglés d'avance, implacables. Elle ne se rendait pas compte que sa famille, ses parents, ses frères, sœurs, ses enfants même, et la quasi-totalité des habitants du village, avaient connu les mêmes problèmes, que ce qu'elle appelait donc des *erreurs* n'était en réalité que la plus parfaite expression du déroulement normal des choses. (*EFEB*, 69-70, l'auteur souligne en italique, nous soulignons avec un trait)

Il (le cousin) n'était pas gêné, il ne ressentait pas directement la violence qu'exerçait le procureur, cette *violence de classe* qui l'avait *exclu* du *monde scolaire* et, finalement, par une série de causes et d'effets, cette violence qui l'avait mené jusque-là, au tribunal. (*EFEB*, 140, nous soulignons)

À force d'insistance, ma mère finissait toujours par céder. Mon père, lui, préférait crier, être sévère. Comme des rôles qu'ils se partageaient, tout à la fois imposés par des *forces sociales* qui les dépassaient et *reproduits* consciemment. (*EFEB*, 81, nous soulignons)

L'intertexte bourdieusien est particulièrement manifeste dans les passages où les narrateurs recourent au vocabulaire sociologique, employant des termes tels que

---

<sup>78</sup> « Mais sans doute cela montre-t-il également combien il est vrai que la famille, comme l'a montré Bourdieu, n'est pas une donnée stable, mais un ensemble de stratégies [...]. » dans Didier Eribon, *Retour à Reims*, *op. cit.*, p. 92.

distance de classe, déterminismes, mécanismes, trajectoire, etc. Il se manifeste principalement sous la forme de métatexte, c'est-à-dire de commentaires sociologisants, comme il est possible de le constater dans les citations précédentes.

L'intertexte bourdieusien exerce surtout son influence sur la narration. La perspective du narrateur est fortement inspirée par celle du sociologue. Inspirés par la sociologie bourdieusienne, les auteurs développent un narrateur qui est, comme le sociologue, en position d'observateur extérieur. Comme le sociologue, le narrateur objective son propre point de vue et sa propre position dans l'espace social afin de ne pas porter un regard misérabiliste ou condescendant sur son milieu d'origine. Le narrateur est situé, mais conscient de l'être, il s'efforce donc de neutraliser – comme le sociologue – les effets qui peuvent être provoqués par ce positionnement : « Ce qu'il s'agit de maîtriser, c'est le rapport subjectif à l'objet.<sup>79</sup> » Ce travail d'« objectivation du sujet de l'objectivation<sup>80</sup> » lui permet de revendiquer un point de vue d'une « certaine objectivité », ou plutôt de donner l'illusion d'une certaine objectivité, car le narrateur/l'auteur a « plus de chances d'être objectif [...] [quand il a] complètement objectivé [s]a propre position (sociale, universitaire, etc.) et les intérêts [...] liés à cette position.<sup>81</sup> » De plus, le métatexte vient « montrer » les difficultés rencontrées durant l'écriture, exhibant ainsi les « efforts » fournis pour parvenir au résultat obtenu.

Naturellement, aucun bonheur d'écrire, dans cette entreprise où je me tiens au plus près des mots et des phrases entendues, les soulignant parfois par des italiques. Non pour indiquer un double sens au lecteur et lui offrir le plaisir d'une complicité, que je refuse sous toutes ses formes, nostalgie, pathétique ou dérision. Simplement parce que ces mots et ces phrases disent les limites et la couleur du monde où vécut mon père, où j'ai vécu aussi. Et l'on n'y prenait jamais un mot pour un autre. (*LP*, 32)

---

<sup>79</sup> Pierre Bourdieu, *Science de la science et réflexivité*, op. cit., p. 182-183.

<sup>80</sup> *Ibid.*, p. 183.

<sup>81</sup> *Ibid.*, p. 180-181.

Il s'agit donc de rendre visibles les difficultés rencontrées, de dire les choses telles qu'elles étaient. Toutefois, cela exige un travail considérable dans la mesure où la narratrice de *La place* a quitté le milieu qu'elle décrit. Il s'agit également de refuser la notion de *plaisir d'écriture*, car il s'agit moins d'écrire que de restituer la vérité d'une époque, d'une classe sociale, d'un milieu, à l'image de l'ethnologue, comme l'indique le premier titre choisi par Ernaux – *Élément pour une ethnologie familiale* – qui fut rejeté par Gallimard.

L'objectivation du sujet de l'objectivation est aussi une objectivation de l'objet de l'objectivation dans la mesure où, dans les trois livres, le narrateur-sujet est également un « objet d'analyse ». Il s'agit donc, comme le fait Bourdieu à propos de sa propre trajectoire dans *Esquisse pour une auto-analyse*<sup>82</sup> d'effectuer un « travail d'objectivation du sujet de l'objectivation [qui] doit être mené à trois niveaux : il faut [...] objectiver la position dans l'espace social global du sujet de l'objectivation, sa position d'origine et sa trajectoire<sup>83</sup> » Ainsi, pour les trois narrateurs, il s'agit d'analyser, d'une part, leur milieu social et, d'autre part, leur trajectoire. Cette double objectivation va ainsi se traduire en une vaste opération de *mises à distance* – une distance à l'image de la distance sociale qui sépare les narrateurs de leur monde social d'origine – qui leur permet de se prendre eux-mêmes comme « objets » d'analyse. Ainsi, les trois auteurs vont développer diverses stratégies d'écriture et une

---

<sup>82</sup> Eribon déplore la timidité de Bourdieu dans son auto-analyse : « Hélas, Bourdieu ne pousse pas assez loin [dans « Esquisse pour une auto-analyse », ici, l'auto-analyse. » dans Didier Eribon, *Retour à Reims*, *op. cit.*, p. 164. Dans une entrevue accordée au journal *Libération*, il manifeste également son souhait d' « aller le plus loin possible dans l'exploration de mon passé, de ma famille, et de mon rapport à ce passé et à ma famille [...] » dans « Didier Eribon : mon livre prône la révolte contre la violence sociale » *Libération*, 13 octobre 2009, en ligne, <[https://next.liberation.fr/livres/2009/10/13/didier-eribon-mon-livre-prone-la-revolte-contre-la-violence-sociale\\_653258](https://next.liberation.fr/livres/2009/10/13/didier-eribon-mon-livre-prone-la-revolte-contre-la-violence-sociale_653258)>, consulté le 12 janvier 2019.

<sup>83</sup> Pierre Bourdieu, *Science de la science et réflexivité*, *op. cit.*, p. 183.

« *réflexivité réflexe*<sup>84</sup> », manifeste dans le métatexte, dont l'intention est de minimiser, voire de réduire à néant, la violence symbolique qui pourrait être liée à leur écriture.

Cependant, si nous souhaitions proposer une définition générale de l'autosociobiographie, l'intertexte bourdieusien perdrait de sa pertinence ; dans la mesure où d'autres textes autosociobiographiques comme *Hillbilly Élégie* de l'états-unien J.D. Vance ou encore *Suis-je le gardien de mon frère?*<sup>85</sup> de John Edgar Wideman n'y recourent pas, il convient d'établir que l'intertexte bourdieusien n'est pas une caractéristique fondamentale de l'autosociobiographie, mais une caractéristique spécifique aux autosociobiographies français *La place*, *Retour à Reims* et *En finir avec Eddy Bellegueule*. Ceci semble suggérer que la langue ou les frontières nationales semblent avoir une influence sur les sources auxquelles puisent les auteurs, ce qui pourrait expliquer pourquoi le contexte français favorise l'intertexte bourdieusien et pourquoi les autres textes mentionnés puisent à d'autres sources ou s'inspirent d'autres modèles. Par conséquent, soulever cette caractéristique spécifique aux trois textes français étudiés – l'intertexte bourdieusien – n'est pas sans intérêt, car celle-ci nous informe du dialogue intertextuel qui s'établit entre ces livres et non pas seulement avec les textes bourdieusiens. Cette filiation est explicite chez Eribon et Louis, les successeurs d'Ernaux. Dans *Retour à Reims*, Eribon écrit : « J'ai reconnu très précisément ce que j'ai vécu à ce moment-là en lisant les livres qu'Annie Ernaux a consacrés à ses parents et à la "distance de classe" qui la séparait d'eux. » (RR, 28) Louis établit également cette filiation en dédiant son roman à Didier Eribon. Autrement dit, la présence de l'intertexte bourdieusien et le dialogue entre les trois livres nous informent des filiations qui relient ces livres.

---

<sup>84</sup> Pierre Bourdieu, *Science de la science et réflexivité*, op. cit., p. 174. L'auteur souligne.

<sup>85</sup> Le titre original est *Brothers and Keepers*.

### 1.2.6 Narration et désingularisation

De ce point de vue particulier découlent des dispositifs narratifs qui comportent de nombreuses similarités et dont le principe principal est le procès de désingularisation. Dans les trois livres, l'« effet de réel » n'est pas le résultat d'un souci pour le détail singulier comme pour le baromètre de Flaubert vu par Barthes<sup>86</sup>. Il passe plutôt par le souci de la juste représentation de faits et de structures interchangeables. Dans *La place* et *En finir avec Eddy Bellegueule*, les lieux font partie des premiers éléments désingularisés. La narratrice de *La place* anonymise son milieu d'origine : « Y... (Seine-Maritime) » (*LP*, 10). Ainsi, il s'agit moins de raconter un endroit précis qu'un certain type de milieu, c'est-à-dire celui qui était le sien avant qu'elle « fini[sse] de mettre au jour l'héritage qu[']elle a] dû déposer au seuil du monde bourgeois et cultivé quand [elle] y [est] entrée. » (*LP*, 76). Dans *En finir avec Eddy Bellegueule*, le narrateur ne nomme jamais le village où l'action se déroule : il est toujours seulement question du « village » (*EFEB*, 16). Comme dans *La place*, les lieux sont désingularisés :

(comme si les individus, les autres, étaient toujours associés à un lieu, un espace, un temps particulier, dont il était impossible de les dissocier, comme s'il existait une géographie des liens, de l'amitié, et que la détestation des lieux entraînait inexorablement, fatalement, la détestation de ceux qui s'y trouvent) (*EFEB*, 133)

Si les lieux sont nommés dans *Retour à Reims*, ils en sont néanmoins réduits à une fonction : « À n'en pas douter, cette cité-jardin où vécut mon père avant ma naissance [...] était un *lieu de relégation sociale*. Une *réserve de pauvres*, à l'écart du centre et des beaux quartiers. » (*RR*, 48, nous soulignons) Le lieu dont il est question est moins présenté comme une ville à part entière, mais comme un lieu d'exclusion sociale.

---

<sup>86</sup> Voir Roland Barthes, « L'effet de réel », *Littérature et réalité*, *op. cit.*, p. 81-90.

Les dispositifs narratifs utilisés dans les trois livres tendent aussi à désingulariser le narrateur et l'ensemble des personnages. En effet, loin d'être des individus uniques, les personnages sont des représentants d'une catégorie, d'un groupe, d'une classe sociale, d'un milieu. D'un point de vue extérieur, ils ne s'en différencient pas suffisamment pour être considérés comme des individus singuliers.

J'écris lentement. En m'efforçant de révéler la trame significative d'une vie dans un ensemble de faits et de choix, *j'ai l'impression de perdre au fur et à mesure la figure particulière de mon père*. L'épuration tend à prendre toute la place, l'idée à courir toute seule. (LP, 32, nous soulignons)

Les mêmes expériences que reproduisaient avec exactitude les habitants du village, génération après génération, et leur résistance à toute forme de changement *Y a que comme ça qu'on s'amuse*. (EFEB, 49, l'auteur souligne)

J'en ai toujours voulu à mon père d'avoir été *cet homme-là, une sorte d'incarnation d'un certain monde ouvrier* que, si l'on n'a jamais appartenu à ce milieu et jamais vécu ce passé, on ne rencontre que dans les films et les romans [...]. (RR, 98, nous soulignons)

Dans l'écriture, l'individu tend à se perdre dans le collectif, c'est-à-dire que les destins individuels et le destin collectif se confondent dans la mesure où l'appartenance à un groupe social, à une classe sociale détermine les choix, la trajectoire de ceux qui le composent. Sur le plan narratif, cela s'exprime notamment à travers l'utilisation des pronoms *on/nous* et des déterminants *mon-mes/notre-nos*, qui rassemblent indifféremment le narrateur ou la narratrice et les autres personnages dans de nombreux passages :

Voie étroite, en écrivant, entre la réhabilitation d'un mode de vie considéré comme inférieur, et la dénonciation de l'aliénation qui l'accompagne. *Parce que ces façons de vivre étaient à nous, un bonheur même, mais aussi les barrières humiliantes de notre condition* (conscience que "ce n'est pas assez bien chez nous"), **je** voudrais dire à la fois le bonheur et l'aliénation. Impression, bien plutôt, de tanguer d'un bord à l'autre de cette contradiction. (LP, 38, nous soulignons)

**Mes** choix scolaires portent également la marque du milieu social démuné d'où **je** venais. **Nous** ne disposons d'aucune des informations nécessaires sur les orientations pour lesquelles il était préférable d'opter, ne maîtrisons aucune des stratégies de placement

dans les filières nobles : **je** me dirigeai vers la section littéraire alors que le bon choix eût été une section scientifique [...]. (RR, 180)

La cour de récréation fonctionnait de la même manière que le reste du monde : les grands ne côtoyaient pas les petits. Ma mère le disait en parlant des ouvriers *Nous les petits on intéresse personne, surtout pas les grands bourges.* (EFEB, 15, l'auteur souligne)

Au village, le poids était une caractéristique valorisée. Mon père et mes deux frères étaient obèses, plusieurs femmes de la famille, et l'**on** disait volontiers *Mieux vaut pas se laisser mourir de faim, c'est une bonne maladie.* (EFEB, 16, l'auteur souligne)

Les pronoms *on/nous* et les déterminants *mon-mes/notre-nos* permettent aux narrateurs de « m[ettre] en scène [leur] vie comme exemplaire d'un rapport au social<sup>87</sup> ». Loin d'être singuliers, les personnages ne sont que des déclinaisons particulières d'un même « type » social ; les auteurs font donc leur – et littéraire – cet énoncé bourdieusien :

La sociologie traite comme identiques tous les individus biologiques qui, étant le produit des mêmes conditions objectives, sont dotés des mêmes habitus : classe de conditions d'existence et de conditionnements identiques ou semblables, la classe sociale (en soi) est inséparablement une classe d'individus biologiques dotés du même habitus, comme système de dispositions commun à tous les produits des mêmes conditionnements.<sup>88</sup>

Dans les trois livres, les individus sont essentiellement construits, présentés et analysés comme des représentants d'un certain habitus de classe : « Je dis souvent "nous" maintenant, parce que j'ai longtemps *pensé de cette façon* [...] » (LP, 43, nous soulignons) Cependant, l'intrusion du social va plus loin : le procès de désingularisation s'étend, dans plusieurs circonstances, au *je* ; les auteurs recourent à ce qu'Annie Ernaux a nommé le « *je* transpersonnel » :

Le *je* que j'utilise me semble une forme impersonnelle, à peine sexuée, quelquefois même plus une parole de « l'autre » qu'une parole de « moi » : une forme transpersonnelle, en

---

<sup>87</sup> Bérengère Moricheau-Airaud, *op. cit.*, s. p.

<sup>88</sup> Pierre Bourdieu, *Le sens pratique*, Paris, Minuit, 1980, p. 100.

somme. Il [...] constitue [...] un moyen [...] de saisir, dans mon expérience, les signes d'une réalité familiale, sociale ou passionnelle.<sup>89</sup>

Bien que le récit soit raconté au *je*, il s'agit d'un *je* qui a perdu sa singularité, car le *je* est désingularisé ; il ne fait pas le récit d'un individu unique, mais d'un individu exemplaire, à peine individué. Nous pouvons lire dans *Retour à Reims* : « Il ne s'agissait donc pas de "moi" dans ce livre [*Retour à Reims*], mais de la réalité sociale, avec ses hiérarchies partout marquées et ses verdicts partout rendus, donc de la violence qu'elle contient et qui, même, la définit. » (RR, 10) On retrouve des passages exprimant une idée similaire dans *En finir avec Eddy Bellegueule* :

Les dents, comme les miennes, n'étaient probablement jamais lavées. Les mères du village ne tenaient pas beaucoup à l'hygiène dentaire de leurs enfants. Le dentiste coûtait trop cher et le manque d'argent finissait toujours par se transformer en choix. Les mères disaient *De toute façon y a plus important dans la vie*. Je paye encore actuellement d'atroces douleurs, de nuits sans sommeil, cette négligence de ma famille, de ma classe sociale [...]. (EFEB, 18-19, l'auteur souligne)

Ce qui est vécu par les trois narrateurs est une incarnation exemplaire de ce qui est vécu par tous les autres membres de la classe sociale à laquelle ils appartenaient. Leur situation n'est pas différente : elle n'est qu'une des nombreuses expressions de la réalité sociale qu'ils illustrent. Ainsi du mal de dents du narrateur d'*En finir avec Eddy Bellegueule* : il s'agit moins de la souffrance du narrateur que de la souffrance d'une classe sociale entière qui n'accorde pas ou peu d'importance à l'hygiène dentaire, faute d'éducation ou de moyens. Le narrateur est un individu parmi d'autres de cette classe de « sans-dents » dont se moquait l'ancien président français François Hollande<sup>90</sup> :

---

<sup>89</sup> Annie Ernaux, « Vers un je transpersonnel », dans *Autofiction & cie*, RITM, n° 6, université de Paris X, 1994, p. 221. L'auteure souligne.

<sup>90</sup> Serge Raffy, « Hollande et les "sans-dents" : "C'est un mensonge qui me blesse" », *L'Obs*, 10 septembre 2014, en ligne, <<https://www.nouvelobs.com/politique/20140909.OBS8657/exclusif-hollande-et-les-sans-dents-c-est-un-mensonge-qui-me-blesse.html>>, consulté le 16 novembre 2019. Cela n'est pas sans faire écho au mépris de classe exprimé par l'expression « sans-culottes » durant la Révolution française, expression qui visait à ridiculiser les partisans pauvres d'une république égalitaire par leur habillement vestimentaire qui ne correspondait pas aux codes de l'Ancien régime.

autrement dit, « [l]e cas individuel se dilue dans le collectif.<sup>91</sup> » En se diluant dans le collectif, le « je » désingularisé donne corps à la réalité sociale en s’incarnant dans des individus particuliers, mais montre aussi comment s’incarne la violence sociale en montrant comment ces mêmes corps sont déterminés par l’ordre social, comment l’ordre social s’impose à eux, au point de leur sembler naturel :

Elle devait le soir tremper ses mains dans l’eau tiède pour apaiser ses articulations douloureuses, la *maladie des caissières*. (EFEB, 41, l’auteur souligne)

Quand je la vois aujourd’hui, le corps perclus de douleurs liées à la dureté des tâches qu’elle avait dû accomplir pendant près de quinze ans [...], je suis frappé par ce que signifie concrètement, physiquement, l’inégalité sociale. Et même ce mot d’"inégalité" m’apparaît comme un euphémisme qui déréalise ce dont il s’agit : la violence nue de l’exploitation. Un corps d’ouvrière, quand il vieillit, montre à tous les regards ce qu’est la vérité de l’existence des classes. (RR, 85)

Cette façon de faire accorde une « valeur collective [au] "je", du monde du texte [par] le dépassement de la singularité de l’expérience, des limites de la conscience individuelle [...].<sup>92</sup> » Le « *je* transpersonnel » dispose de deux grandes forces : 1) il révèle au lecteur une expérience intime comme étant une expérience vastement partagée 2) il donne une concrétude à la violence sociale. S’éloignant ainsi de la sociologie, des statistiques froides – vraies mais parfois désincarnées –, autrement dit d’une sorte d’abstraction, ces stratégies littéraires permettent d’incarner corporellement, dans un individu particulier, la violence sociale. Considérant cela, il n’est pas fortuit d’effectuer un rapprochement entre les personnages de nos auteurs et la notion de « personnage social<sup>93</sup> ». Nous verrons plus loin les liens que nous pouvons opérer entre l’autosociobiographie et le réalisme.

---

<sup>91</sup> Isabelle Charpentier, « Les "ethnotextes" d’Annie Ernaux ou les ambivalences de la réflexivité littéraire », *op. cit.*, p. 81.

<sup>92</sup> Annie Ernaux, *L’écriture comme un couteau*, *op. cit.*, p. 73-74.

<sup>93</sup> Voir Danilo Martuccelli, « Le personnage social à l’épreuve : les deux Annie Ernaux », dans *Annie Ernaux : se mettre en gage pour dire le monde*, *op. cit.*, p. 65-80.

### 1.2.7 Des thématiques communes

*La place*, *Retour à Reims* et *En finir avec Eddy Bellegueule* comportent de nombreuses thématiques communes. Parmi celles-ci, nous trouvons le(s) retour(s), l'« hontologie<sup>94</sup> », les milieux populaires, la subjectivité et l'écriture. Parce qu'ils nécessitent une étude plus attentive, les deux derniers thèmes seront traités dans des sections indépendantes.

#### 1.2.7.1. Le(s) retour(s)

Le motif du retour est commun aux trois auteurs. Le recours au pluriel est ici important, car il ne s'agit pas d'« un » retour, mais « de » retours. Élise Huguény-Léger a étudié cette idée du retour dans les ouvrages autosociobiographiques d'Ernaux et d'Eribon<sup>95</sup>. Ses analyses sont aussi pertinentes – dans une large mesure – pour *En finir avec Eddy Bellegueule*, bien que le roman de Louis ne fasse pas partie de son étude.

Les trois narrateurs retournent d'une manière ou d'une autre dans leur ville natale ou leur village natal. Chez Ernaux et Eribon, ce qui provoque le retour, c'est la mort du père : « Mon père est mort deux mois après, jour pour jour. » (*LP*, 10) « Dès qu'il [le père] fut absent, il me devint possible d'entreprendre ce voyage ou plutôt ce processus de retour auquel je n'avais pu me résoudre auparavant. » (*RR*, 13) Les deux

---

<sup>94</sup> Didier Eribon, *Une morale du minoritaire : variations sur un thème de Jean Genet*, Paris, Flammarion, coll. « Champs essai », 2015 [2001], p. 69.

<sup>95</sup> Voir Élise Huguény-Léger, « Écrire le retour sur soi : postures d'engagement et d'accompagnement dans les socioanalyses d'Annie Ernaux et de Didier Eribon » dans *Annie Ernaux : un engagement d'écriture*, [OpenEditionBooks], Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2015, p. 159-169 (s. p.). <<https://books.openedition.org/psn/169>>

narrateurs retournent physiquement sur les lieux de leur enfance en tant que narrateurs transfuges de classe au début du récit. Dans *En finir avec Eddy Bellegueule*, ce qui provoque le retour est incertain dans la mesure où ce n'est pas la mort du père, ce dernier étant toujours vivant. De plus, le récit ne commence pas avec le retour physique du narrateur transfuge de classe, mais avec un retour plutôt « mental » sur son enfance : « De mon enfance je n'ai aucun souvenir heureux. » (*EFEB*, 13) Si le narrateur retourne physiquement sur les lieux de son enfance – « (Je suis revenu deux jours dans le village de mon enfance pour réunir des informations sur ma famille. [...]) » (*EFEB*, 141-142) – ce n'est pas ce qui amorce ses réflexions ; celles-ci ont déjà débuté bien avant. Ainsi, l'auteur raconte simplement les événements de son passé, mais son récit prend naissance à l'extérieur des lieux de son enfance. Son retour est donc plus « mental » que physique. Cependant, il s'agit bien d'un retour dans la mesure où le titre même *En finir avec Eddy Bellegueule* suggère la nécessité de faire un retour symbolique sur le lieu d'origine pour mettre fin à quelque chose, à une identité « ancienne » liée à celui-ci : « Il avait décidé de m'appeler Eddy à cause des séries américaines qu'il regardait à la télévision (toujours la télévision). Avec le nom de famille qu'il me transmettait, Bellegueule, et tout le passé dont était chargé ce nom, j'allais donc me nommer Eddy Bellegueule. Un nom de dur. » (*EFEB*, 26) Ce retour est motivé par le refus de la « place » sociale que son milieu d'origine et son nom<sup>96</sup> lui assignent. La coupure est consacrée dans le titre du roman. Ainsi, dans les trois livres, le premier retour est un retour – physique ou mental – sur le lieu d'origine.

Les narrateurs effectuent également un retour sur leur passé, sur leur trajectoire. Entre tentatives de désigner des « points tournants » et de mettre de l'avant la vie quotidienne de leur famille, les trois narrateurs tentent de comprendre leurs proches,

---

<sup>96</sup> À cet égard, Baptiste Coulmont, sociologue des prénoms, est éloquent : le choix d'un prénom est socialement marqué. Voir Baptiste Coulmont, *Sociologie des prénoms*, Paris, La Découverte, coll. « Repères », 2011, 128 p.

évidemment, mais aussi ce qui a fait a fait dévier leur trajectoire, ce qui a pour effet qu'au moment de l'écriture, ils ont le sentiment de si peu leur ressembler. Ils tentent d'expliquer comment, peu à peu, leur trajectoire a dévié de celle de leur famille.

Quand j'ai commencé à fréquenter la petite-bourgeoisie d'Y..., on me demandait d'abord mes goûts, le jazz ou la musique classique, Tati ou René Clair, cela suffisait à me faire comprendre que j'étais passée dans un autre monde. (*LP*, 45-46)

Ce qui installa en moi une volonté patiente et obstinée de contredire l'avenir auquel j'étais promis, en même temps que l'empreinte à jamais gravée en mon esprit de mon origine sociale, un "rappelle-toi d'où tu viens" qu'aucune transformation ultérieure de mon être, aucun apprentissage culturel, aucun masque ni aucun subterfuge ne parvint à effacer. (*RR*, 97)

Je ne pense pas que les autres – mes frères et sœurs, mes copains – aient souffert autant de la vie au village. Pour moi qui ne parvenais pas à être des leurs, je devais tout rejeter de ce monde. La fumée était irrespirable à cause des coups, la faim était insupportable à cause de la haine de mon père. / Il fallait fuir. (*EFEB*, 164-165)

De quoi ces retours sont-ils le nom? Alors que la narratrice de *La place* lie sa désidentification sociale à la scolarisation et à la fréquentation des milieux petits-bourgeois, Didier Eribon la lie à la volonté de ne pas subir le même sort que sa famille et le narrateur *En finir avec Eddy Bellegueule* la lie à la souffrance intolérable subie au village. Quelles que soient les incarnations de la déviation de trajectoire, tous les narrateurs connaîtront un « point tournant » – plus ou moins conscient –, c'est-à-dire un point de rupture, qui est l'aboutissement de leur processus d'acculturation et d'éducation. Cette rupture va entraîner de nombreuses réflexions sur le rapport au temps : le leur (présent, futur), celui de leur milieu d'origine (passé, imparfait), etc. Le deuxième retour, qui « mesur[e] le chemin parcouru entre deux mondes<sup>97</sup> », est temporel : il s'agit de mesurer l'œuvre du temps sur soi et les autres.

---

<sup>97</sup> Élise Huguény-Léger, *op. cit.*, [En ligne], s. p.

Mais de quoi est le nom de ces retours? Ce sont autant de manières de faire un retour sur « soi ». Les mots d'Eribon éclairent bien cette démarche : « le retour dans le milieu d'où l'on vient – et dont on est sorti, dans tous les sens du terme – est toujours un retour sur soi et un retour à soi, des retrouvailles avec un soi-même autant conservé que nié. » (*RR*, 14) Le retour sur les lieux du passé est un retour qui confronte les auteurs à leur « moi d'avant ». Ce retour sur le « moi d'avant » participe d'une réflexivité autobiographique, mais pas seulement, car, dans l'écart temporel, se crée une coupure sociale entre le « moi d'avant » et le « moi de l'écriture », ce qui engendre aussi une réflexivité sociale.

[...] (comme si les individus, les autres, étaient toujours associés à un lieu, un espace, un temps particulier, dont il était impossible de les dissocier, comme s'il existait une géographie des liens, de l'amitié [...]). (*EFE*, p. 133)

Les trois narrateurs sont toutefois confrontés à un impossible retour :

[...] les auteurs se trouvent confrontés à la réalisation qu'on ne pourra jamais retrouver son moi d'avant, qu'en effectuant leur parcours de transfuge, ils ont dépassé un point de non-retour sur lequel l'écriture va buter ou se concentrer, qu'ils ont traversé une frontière qu'ils ne pourront plus traverser. Cela ne veut pas dire que l'écriture du retour soit impossible, au contraire. En se donnant les outils adéquats, ceux de l'auto-analyse, ou comme l'exprime Eribon, ceux de la honto-analyse, il devient possible non de traverser, mais de travailler ce point de non-retour et d'en faire le moteur de l'écriture.<sup>98</sup>

Ici, il est possible d'établir un lien entre la conclusion d'Huguény-Léger et nos réflexions sur le moteur de l'écriture. L'impossibilité du retour est intimement liée à la condition de transfuge de classe des trois auteurs. L'impossible retour sur soi les engage sur la voie de la réflexivité : de la réflexivité autobiographique, de la réflexivité sociale. Ce retour impossible conduit, en quelque sorte, les auteurs dans la voie de l'écriture et pose la question de ses conditions de possibilité : si le retour est impossible, mais que l'on tente tout de même l'aventure, *comment* doit-on s'y prendre? Ayant accédé au monde des dominants, s'ils ne souhaitent pas le devenir eux-mêmes, s'ils ne

---

<sup>98</sup> Élise Huguény-Léger, *op. cit.*, [En ligne], s. p.

souhaitent pas exercer la même violence contre les dominés, s'ils ne souhaitent pas se faire les porte-parole de l'idéologie méritocratique – dont ils seraient le produit – et de la violence de la reproduction sociale, ils doivent utiliser les outils à leur disposition – l'écriture – pour s'attaquer à la hiérarchie dominant-dominé. Autrement dit, le processus réflexif se doit également d'être littéraire.

Ainsi, Ernaux, Eribon et Louis développent, chacun à leur manière, une éthique d'écriture. Ils font entrer les dominés dans la littérature, leur permettant ainsi d'accéder à un « espace légitime ». Mais pour les faire entrer dans la littérature, il faut créer une forme particulière, inédite, qui évite la représentation dichotomique du « bon et du mauvais pauvre ». Didier Eribon écrit : « Il n'y a pas de retour sans réflexivité ; les deux se conjuguent et se confondent. » (*SCV*, 9) Comme nous le verrons dans une prochaine section, l'écriture est le lieu de cette réflexivité. À ces réflexions sur l'écriture s'ajoutent celles sur le « soi ». S'il s'agit bien d'un « retour sur soi », il faut néanmoins se demander la chose suivante : de quel soi s'agit-il? Le « soi » de l'auto-sociographie possède ses propres particularités, ce qui nous permet de parler d'un « soi autosociobiographique ». Nous étudierons plus attentivement cette notion dans la section 1.3 qui porte sur la subjectivité.

#### 1.2.7.2. L'hontologie

Une autre thématique présente dans les trois livres est celle de la honte sociale. La honte sociale est constitutive de l'être-au-monde des trois narrateurs. La honte acquiert une dimension ontologique, exprimée par le néologisme « hontologie<sup>99</sup> » formé par Didier Eribon. La narratrice d'Annie Ernaux évoque « le temps où je ne cesserai plus d'avoir

---

<sup>99</sup> Didier Eribon, *Une morale du minoritaire*, *op. cit.*, p. 69.

honte » (*LH*, 25), « [l]a peur d'être déplacé, d'avoir honte. » (*LP*, 41). Le narrateur d'*Histoire de la violence* raconte la honte causée par son ignorance des codes vestimentaires de la bourgeoisie à son arrivée à Paris : « [...] *tu voulais bêtement ressembler à un bourgeois pour enfouir ce que tu voyais comme tes origines pauvres et provinciales [...] et tu avais acheté cette lavallière et un costume trois-pièces que tu portais à toutes les occasions [...] ; tu ne te rendais pas compte que les Parisiens et les enfants de la bourgeoisie ne portaient pas ce type de vêtements, pas de lavallière [...].*<sup>100</sup> » Aussi : « ([...] *Faut pas le raconter, surtout pas, qu'on va comme ça aux Restos du cœur, ça doit rester en famille.* Ils ne réalisaient pas que j'avais compris depuis bien longtemps, sans qu'ils aient besoin de me le dire, la honte que cela représentait, que je n'en aurais parlé pour rien au monde.) » (*EFEB*, 51-52, l'auteur souligne) Tous éprouvent la « [h]onte d'ignorer ce qu'on aurait forcément su si nous n'avions pas été ce que nous étions, c'est-à-dire inférieurs. » (*LP*, 42). Didier Eribon souligne que quiconque « rêve [...] d'avoir eu une famille glorieuse, quel qu'ait été le titre de gloire. Mais on ne change pas le passé. On peut tout au plus se demander : comment gérer son rapport à une histoire dont on a honte? » (*RR*, 78) Dans *Retour à Reims* et *En finir avec Eddy Bellegueule* la « honte sexuelle » (*RR*, 21) s'ajoute à la honte sociale : « je sentais les regards de plus en plus pesants de mon père sur moi, la terreur qui montait en lui, son impuissance devant le monstre qu'il avait créé et qui, chaque jour, confirmait un peu plus son anomalie. » (*EFEB*, 29). Cette honte est présente sous forme de « savoir pré-réflexif, dans l'immédiateté du rapport au monde, qu'il y [a] une différence entre "eux" et "nous" [...]. » (*RR*, 103) La mère d'Eddy exprime la même chose lorsqu'elle dit : « *Nous les petits on intéresse personne, surtout pas les grands bourges.* » (*EFEB*, 15, l'auteur souligne)

---

<sup>100</sup> Édouard Louis, *Histoire de la violence*, *op. cit.*, p. 135. L'auteur souligne.

Dans *Une morale du minoritaire*, Didier Eribon décrit l'hontologie de la manière suivante : « la manière [...] dont la honte est gravée dans la tête et le corps des individus, au point de devenir la marque propre de leur subjectivité, de leur être même.<sup>101</sup> » La honte les suit de leur milieu d'origine à leur milieu d' « arrivée ». Mais contrairement aux images véhiculées par l'idéologie méritocratique française, les trois auteurs n'ont qu'un sentiment incomplet, partiel, « d'arrivée », car « arriver » pleinement signifierait adhérer aux valeurs dominantes, ce à quoi ils ne peuvent se résoudre : « je n'en vins jamais à communier avec les valeurs de la classe dominante » (*RR*, 25). Ernaux, quant à elle, indique dans *La place* au lecteur : « Non pour indiquer un double sens au lecteur et lui offrir le plaisir d'une complicité, que je refuse sous toutes ses formes, nostalgie, pathétique ou dérision. » (*LP*, 32) Nous verrons dans le deuxième chapitre que si cela est en partie vrai dans *En finir avec Eddy Bellegueule*, le narrateur entretient un rapport plus ambivalent à cette question. Bref, tous sont pris donc avec un « passé qui ne passe pas », un passé dont ils ont honte et dont ils se revendiquent à la fois.

Dans la prochaine section, nous verrons comment la honte, parmi d'autres facteurs, participe d'une conception commune de la subjectivité chez les trois auteurs. Les motifs que nous avons étudiés – la honte et le retour – condensent de nombreux enjeux qui se cristallisent autour de la notion de subjectivité.

### 1.3 Une conception similaire de la subjectivité

Les trois autosociobiographies proposent une conception similaire de la subjectivité, celle-ci étant entendue comme ce qui caractérise, constitue le sujet. Cette conception de la subjectivité nous amène à élaborer la notion de soi autosociobiographique.

---

<sup>101</sup> Didier Eribon, *Une morale du minoritaire*, *op. cit.*, p. 70.

Plusieurs critiques de l'œuvre d'Annie Ernaux lient son écriture à la vague de l'écriture de soi. Pourtant, s'il est possible d'identifier des caractéristiques communes, une insatisfaction demeure. Annie Ernaux – et Didier Eribon et Édouard Louis – parle-t-elle vraiment d'elle-même? Parle-t-elle seulement d'elle-même? Parle-t-elle surtout d'elle-même? La réponse à ces questions n'apparaît pas évidente ou, devrions-nous dire plus justement, il apparaît évident qu'Annie Ernaux n'est pas seule au centre du récit de *La place*. Ainsi, étendons notre réflexion à nos trois auteurs et demandons-nous : quel est ce *soi* dans *La place*, *Retour à Reims* et *En finir avec Eddy Bellegueule*?

Comme nous l'avons vu précédemment, le procès de désingularisation est une caractéristique essentielle de l'autosociobiographie ; il en est le cœur. Nos auteurs rejettent autant la psychologie que la psychanalyse : « Je n'attends rien de la psychanalyse ni d'une psychologie familiale [...]. » (*LH*, 31) Nous retrouvons le même rejet dans *Retour à Reims* :

Comme la trace ineffaçable d'un trauma d'enfance lié à une "scène primitive", mais qu'il conviendrait de *ne surtout pas comprendre en termes psychologiques ou psychanalytiques*. Car, dès lors qu'on laisse s'instaurer le règne d'Œdipe, *on désocialise et dépolitise le regard porté sur les processus de subjectivation* : un théâtre familialiste remplace ce qui relève en réalité de l'histoire et de la géographie (urbaine), c'est-à-dire de la vie des classes sociales. (*RR*, 96)

L'on retrouve la même méfiance à l'égard de la psychologie dans *En finir avec Eddy Bellegueule*. Le cousin d'Eddy, Sylvain, s'approprie un certain discours psychologique afin de se déresponsabiliser – mais aussi désocialiser – ce qui lui arrive, c'est-à-dire la trajectoire qui l'a conduit en prison :

[Sylvain :] *En plus c'est de ta faute si j'ai fini en prison, parce que tu ne m'as pas assez aimé, sinon j'aurais pas ressenti le besoin de faire des conneries comme ça, j'ai juste essayé de compenser un manque d'amour, déjà que ma mère m'avait abandonné, j'ai toujours été abandonné moi quand on y réfléchit*. Un discours professé par les psychologues à la télévision que ma grand-mère lui avait mis dans la tête. (*EFEB*, 135, l'auteur souligne)

Le narrateur considère ce discours avec méfiance en déclarant que cette explication psychologique a été « mis[e] dans la tête » de son cousin. Cette explication apparaît comme extérieure à la pensée du cousin d'Eddy. Sylvain se l'approprie, car elle lui convient, mais cela ne signifie pas qu'elle soit *vraie*. Ainsi, pour nos auteurs, il s'agit de penser politiquement les processus de subjectivation, d'aborder la subjectivité à partir du politique *et* du social.

Le soi autosociobiographique qui se rattache à cette conception politique et sociale de la subjectivité peut être éclairé par une lecture croisée des livres de nos auteurs et de *Soi-même comme un autre* de Paul Ricoeur. Ce rapprochement a déjà été effectué par Violaine Houdart-Merot dans *Annie Ernaux : un engagement d'écriture*<sup>102</sup>, qui propose quatre rapprochements pertinents dans le cadre de notre réflexion entre l'écriture d'Ernaux et l'essai philosophique de Ricoeur : 1) une mise à distance du moi ; 2) l'autre comme soi : être traversé par les autres ; 3) l'écriture du nous : soi-même comme « les » autres ; et 4) le lecteur comme autre moi : altérités croisées<sup>103</sup>. Nous dialoguerons avec ces idées, que nous utiliserons également pour réfléchir à *Retour à Reims* et *En finir avec Eddy Bellegueule*, sans nous y limiter.

Dans son essai, le philosophe Paul Ricoeur distingue l'identité-*idem*, liée à la « permanence dans le temps<sup>104</sup> » et l'identité-*ipse*, qui « met en jeu une dialectique complémentaire de celle de l'ipséité et de la mêmeté, à savoir la dialectique du soi et de l'autre que soi.<sup>105</sup> » Nous pouvons simplifier la différence entre ces deux pôles de

---

<sup>102</sup> Violaine Houdart-Merot, « Altérité et engagement : "soi-même comme un autre" » dans Pierre-Louis Fort et Violaine Houdart-Merot (dir.), *Annie Ernaux : un engagement d'écriture*, Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2015, p. 91-99.

<sup>103</sup> *Ibid.*, p. 91-99.

<sup>104</sup> Paul Ricoeur, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1990, p. 12-13. Cependant, notons que l'expression « permanence dans le temps » peut porter à confusion. Le pôle de la mêmeté est capable de changement, seulement celui-ci est associé à une certaine constance dans le temps.

<sup>105</sup> *Ibid.*, p. 13.

l'identité en pensant l'identité-*idem* « comme *mêmeté* » et l'identité-*ipse* « comme *ipséité*<sup>106</sup> ». À propos de l'identité personnelle, Ricoeur écrit :

*Soi-même comme un autre* suggère d'entrée de jeu que l'ipséité du soi-même implique l'altérité à un degré si intime que l'une ne se laisse pas penser sans l'autre, que l'une passe plutôt dans l'autre, comme on dirait en langage hégélien. Au « comme », nous voudrions attacher la signification forte, non pas seulement d'une comparaison – soi-même semblable à un autre –, mais bien d'une implication : soi-même en tant que... autre.<sup>107</sup>

Ricoeur conçoit que l'altérité est une dimension fondamentale de l'identité personnelle. Pour ce dernier, faire l'expérience de l'altérité ne consiste pas simplement à se mettre à la place d'un autre sujet pour éprouver ce qu'il ressent et concevoir ce que l'on partage avec lui – ce que beaucoup de romans permettent et ce qui reviendrait aussi à une expérience « temporaire » de l'altérité –, mais à se concevoir comme étant aussi un autre que soi, c'est-à-dire à reconnaître la part permanente, constante de l'Autre en soi-même : il y a « autre dans le soi<sup>108</sup> ». Cette conception de l'identité suggère que toute subjectivité est traversée, constituée d'une part d'altérité fondamentale. L'idée qu'il existerait une subjectivité absolument unique, dépourvue d'altérité, serait ainsi caduque. Ici, il nous apparaît important de souligner que, chez Ricoeur, la pluralité de l'identité est abordée dans une perspective philosophique. Elle caractérise tous les individus. Chez Ernaux, Eribon et Louis, la pluralité de l'identité est avant tout sociale, c'est-à-dire qu'elle est liée à des déterminations et des dominations. En ce sens, elle est vécue dans le clivage et la douleur par certains sujets. Annie Ernaux partage la conception de l'identité de Ricoeur – pensée en termes sociaux – et cela apparaît évident lorsqu'elle déclare à Frédéric-Yves Jeannet : « Je me considère très peu comme un être unique, au sens d'absolument singulier, mais comme une somme d'expériences, de déterminations aussi, sociales, historiques, sexuelles, de langages

---

<sup>106</sup> Paul Ricoeur, *Soi-même comme un autre*, *op. cit.*, p. 140. L'auteur souligne.

<sup>107</sup> Paul Ricoeur, *Soi-même comme un autre*, *op. cit.*, p. 14. L'auteur souligne.

<sup>108</sup> Étienne Jacques, « La question de l'intersubjectivité. Une lecture de *Soi-même comme un autre* de Paul Ricoeur », *Revue théologique de Louvain*, 28<sup>e</sup> année, fasc. 2, 1997, p. 192.

[...]. » (ECC, 43) Cette conception de l'identité se retrouve dans les trois livres à l'étude :

Larmes, silence et dignité, tel est le comportement qu'on doit avoir à la mort d'un proche, dans une vision distinguée du monde. *Ma mère, comme le voisinage*, obéissait à des règles de savoir-vivre où le souci de dignité n'a rien à voir. (LP, 13, nous soulignons)

Comme tous les hommes du village, mon père était violent. Comme *toutes les femmes*, ma mère se plaignait de la violence de son mari. Elle se plaignait surtout du comportement de mon père quand il était saoul [...]. (EFEB, 42, l'auteur souligne)

Tout se passe comme si, *dans le village*, les femmes faisaient des enfants pour devenir des femmes, sinon elles n'en sont pas vraiment. Elles sont considérées comme des lesbiennes, des frigides. [...] Plus tard je comprendrai que, *ailleurs*, une femme accomplie est une femme qui s'occupe d'elle, d'elle-même, de sa carrière, qui ne fait pas d'enfants trop vite, trop jeune. (EFEB, 59-60, nous soulignons)

Pour ce qui me concerne, j'ai toujours éprouvé au plus profond de moi-même le sentiment d'appartenir à une classe. Ce qui ne signifie pas l'appartenance à une classe consciente d'elle-même. On peut avoir conscience d'appartenir à une classe sans que cette classe ait conscience d'elle-même en tant que classe, ni en tant que "groupe nettement défini". Mais un groupe dont la réalité est malgré tout éprouvée dans les situations concrètes de la vie quotidienne. (RR, 102)

Le sentiment d'appartenance à une classe est présent dans les trois extraits. L'identité individuelle des individus d'une même classe est régie par un régime de « mêmété » : adoption des mêmes comportements, connaissance des mêmes expériences, etc.

J'appartenais au monde de ces enfants qui regardent la télévision [...] entre six et huit heures par jour. Au monde de ces enfants qui passent des heures dans les rues, le soir et la nuit, à *zoner*. [...] *Tu sors quand tu veux, tu rentres à l'heure que tu veux mais si le lendemain si est fatigué à l'école, c'est de ta faute* [...], quand les enfants d'instituteurs, du médecin ou des gérants de l'épicerie étaient astreints à rester chez eux pour faire leurs devoirs. (EFEB, 102-103, l'auteur souligne)

Cette « mêmété » est intimement liée à la notion d'habitus. Comme nous pouvons le constater dans la précédente citation, nous trouvons, d'un côté, l'habitus de la classe à laquelle appartient Eddy et, de l'autre côté, l'habitus des « enfants d'instituteurs, du médecin ou des gérants de l'épicerie » : deux habitus, deux rapports à l'éducation et au monde. Dans « L'illusion biographique », Pierre Bourdieu écrit que l'« habitus [est]

le principe actif, irréductible aux perceptions passives, de l'unification des pratiques et des représentations<sup>109</sup> ». Dans les trois livres, l'habitus agit comme principe unificateur de la représentation du monde social d'origine et de ceux qui le composent en faisant une épure de leurs particularités individuelles pour accéder plutôt à son identité-*idem*, à sa mêmeté. Dans les trois livres, la « permanence dans le temps » dont parle Ricoeur est ainsi associée à l'habitus tel que défini par Bourdieu :

Produit de l'histoire, l'habitus produit des pratiques, individuelles et collectives, donc de l'histoire, conformément aux schèmes engendrés par l'histoire ; il assure la présence active des expériences passées qui, déposées en chaque organisme sous la forme de schèmes de perception, de pensée et d'action, tendent, plus sûrement que toutes les règles formelles et toutes les normes explicites, à garantir *la conformité des pratiques* et leur constance à travers le temps. Passé qui survit dans l'actuel et qui tend à se perpétuer dans l'avenir en s'actualisant dans des pratiques structurées selon ses principes [...] le système des dispositions est au principe de la continuité et de la régularité [...].<sup>110</sup>

La représentation de la société d'origine dans le monde du texte par le biais de l'habitus pose les bases d'une constance identitaire. Cette exploration du monde social à travers le prisme de l'habitus vient abattre les frontières entre l'intime et le social pour parler du social qui constitue inévitablement toute subjectivité. L'écriture des trois auteurs est une « écriture du nous<sup>111</sup> », mais d'un nous qui serait un *soi* socialement situé : le soi autosociobiographique. Ce soi-autobiographique serait ainsi le résultat d'un « décentrement subjectif<sup>112</sup> », c'est-à-dire un soi décentré qui ferait le portrait de « la réalité oubliée [d'une] condition » (*LP*, 68-69). Eribon écrit dans *La société comme verdict* : « Il ne s'agissait donc pas de "moi" dans ce livre [*Retour à Reims*], mais de la réalité sociale, avec ses hiérarchies partout marquées et ses verdicts partout rendus,

---

<sup>109</sup> Pierre Bourdieu, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 62-63, n° 1, juin 1986, p. 70.

<sup>110</sup> Bourdieu, *Le sens pratique*, *op. cit.*, p. 91. Nous soulignons.

<sup>111</sup> Violaine Houdart-Merot, « Altérité et engagement : "soi-même comme un autre" », *op. cit.*, p. 91-99.

<sup>112</sup> Benoît Monginot, *Poétique de la contingence : poétique, critique et théorie à partir de Mallarmé, Valéry et Reverdy*, Paris, Honoré Champion, 2015, p. 253.

donc de la violence qu'elle contient et qui, même, la définit.<sup>113</sup> » Ernaux n'exprime pas autre chose lorsqu'elle déclare : « je ne dissocie pas intime et social » (*ECC*, 138). Chez Ernaux, ce refus de séparer intime et social s'intensifie dans des publications ultérieures à *La place*, notamment dans *Les Années*, où le « je » de narration présent dans *La place* disparaît au profit d'une « fusion dans le on, le nous » (*ECC*, 28). En un sens, l'entreprise autosociobiographique d'Ernaux atteint son sommet dans *Les Années*, car il n'y a pas de « je » : le temps familial, intime, est un temps fondamentalement social. Ainsi, dans *La place*, *Retour à Reims* et *En finir avec Eddy Bellegueule*, « [d]ire soi, ce n'est pas dire *je*<sup>114</sup> », car « Annie Ernaux [, Didier Eribon et Édouard Louis] f[on]t une sociologie en première personne mais une première personne qui serait toujours une personne collective [...].<sup>115</sup> »

### 1.3.1 La subjectivité du narrateur

Pour dire *je*, il faut, en quelque sorte, séparer la part de soi et la part de l'autre qui constituent sa subjectivité propre. N'est-ce pas exactement ce que Didier Eribon exprime dans ce passage?

Les processus de l'appartenance et de la transformation de soi, de la constitution de l'identité et du refus de celle-ci, furent donc toujours pour moi liés l'un à l'autre, se combattant et se limitant l'un l'autre. *L'identification sociale première (la reconnaissance de soi comme soi) fut d'emblée travaillée par la désidentification, elle-même se nourrissant sans cesse de l'identité refusée.* (*RR*, 98)

---

<sup>113</sup> Didier Eribon, *La société comme verdict*, *op. cit.*, p. 10.

<sup>114</sup> Paul Ricoeur, *Soi-même comme un autre*, *op. cit.*, p. 30. L'auteur souligne.

<sup>115</sup> Marc-Henry Soulet, « S'engager ou s'exposer. Les jeux du Je chez Annie Ernaux » dans Thomas Hunkeler et Marc-Henry Soulet (dir.), *Annie Ernaux : se mettre en gage pour dire le monde*, *op. cit.*, p. 172.

Cette constitution du *je* propre des narrateurs est rendue possible, comme nous l'avons vu précédemment, par la fréquentation des livres, de l'école et la « désidentification » du monde social d'origine ce qui résulte en une mise à distance avec le monde social d'origine. La rupture temporelle acquiert ici une importance capitale : la constitution d'un soi propre est liée à la rupture avec le temps du régime de mêmeté, c'est-à-dire avec la temporalité de l'habitus. Cela résulte en la constitution d'un habitus clivé chez les trois narrateurs, c'est-à-dire un « habitus [...] déchir[é], portant sous la forme de tensions et de contradictions la trace des conditions de formation contradictoire dont i[l] [est] le produit<sup>116</sup> ». La rupture avec le régime de mêmeté est associée au « thème de la clôture<sup>117</sup> », car c'est bien « soi-même comme un autre » que les narrateurs laissent derrière : « (Certitude que "c'est moi", impossibilité de me reconnaître, "ce n'est pas moi".) » (*LH*, 25)

Malgré leurs divergences en matière de temporalité ou de distance temporelle entre le vécu et l'écrit, tous ces textes sont marqués par un rapport très fort au présent, mais aussi par une clôture nette qui les isole dans un passé définitif. Une fois relatés, les événements sont, par l'écrit, comme mis à distance de l'auteur ; l'acte d'écriture est présenté comme achevé :

J'ai fini de mettre au jour l'héritage que j'ai dû déposer au seuil du monde bourgeois cultivé quand j'y suis entrée (*La Place*, p. 76)<sup>118</sup>

Cette attention portée aux temps de verbe est cruciale. Effectivement, le recours à l'imparfait dans les trois textes crée une altérité temporelle qui sépare les narrateurs des faits racontés. Nous retrouvons ce thème de la clôture et un rapport au présent d'une même intensité dans *Retour à Reims* et *En finir avec Eddy Bellegueule* :

Les fins de mois où mes parents n'avaient plus assez d'argent pour acheter de la viande, nous mangions du poisson pendant plusieurs jours d'affilée. Le dégoût est né de là.

---

<sup>116</sup> Pierre Bourdieu, *Méditations pascaliennes*, *op. cit.*, p. 79.

<sup>117</sup> Nathalie Delzeige, « L'écriture d'Annie Ernaux : de la volonté de mise à distance à l'improbable consolation » dans Danielle Bajomée et Juliette Dor (dir.), *Annie Ernaux : Se perdre dans l'écriture de soi*, *op. cit.*, p. 37.

<sup>118</sup> *Ibid.*

*Aujourd'hui* je suis écœuré par ce plat si valorisé dans les milieux dans lesquels j'ai voulu parvenir. (EFEB, 94, nous soulignons)

Par la suite, et *c'est encore le cas aujourd'hui*, je serai au contraire très attentif, en me retrouvant au contact de ceux dont j'avais désappris le langage, à ne pas utiliser des tournures de phrase trop complexes ou inusitées dans les milieux populaires [...], et je m'efforcerai de retrouver les intonations, le vocabulaire, les expressions que [...] je n'ai jamais oubliés : pas tout à fait un bilinguisme, mais un jeu avec deux niveaux de langue, deux registres sociaux, en fonction du milieu et des situations. (RR, 109, nous soulignons)

Dans *En finir avec Eddy Bellegueule*, le narrateur explique les origines de son dégoût pour le poisson et dévoile ce que signifie « manger du poisson » dans les milieux populaires ou dans les milieux aisés. Dans *Retour à Reims*, la question est abordée à travers le prisme du langage. Dans les deux extraits, il s'agit d'associer un certain rapport aux choses à une certaine temporalité. Deux mondes, deux temporalités : d'un côté le passé, de l'autre le présent. Entre les deux, une frontière. Ainsi, « [l]a nature véritable de l'identité [des narrateurs] ne se révèle [...] que dans la dialectique de l'ipséité et de la mêmeté<sup>119</sup> », c'est-à-dire entre les régimes temporels de la mêmeté et de l'ipséité.

Le soi autosociobiographique est fondamentalement paradoxal et se situe entre l'exemplarité et la singularité du narrateur, coupure qui, comme nous venons de le voir, s'exerce à travers le jeu autour de la temporalité. Les narrateurs utilisent le retour sur leur monde d'origine pour illustrer une conception de l'identité, de la subjectivité d'un milieu social, dont ils se seraient affranchis, d'où la nécessaire « mise à distance du moi.<sup>120</sup> » Cependant, cette sortie est partielle et associée à la culpabilité. Le sentiment de culpabilité est exprimé sans ambiguïté dans *Retour à Reims* : « Je ne fus en rien le "gardien" de mes frères et il m'est difficile, désormais, de ne pas me sentir – mais il

---

<sup>119</sup> Paul Ricoeur, *Soi-même comme un autre*, op. cit., p. 167.

<sup>120</sup> Violaine Houdart-Merot, « Altérité et engagement : "soi-même comme un autre" », op. cit., p. 91-99.

est un peu tard – coupable. » (RR, 119) Celle-ci se manifeste, car la conception de la subjectivité que nos trois auteurs partagent stipule que :

La similitude est le fruit de l'échange entre estime de soi et sollicitude pour autrui. Cet échange autorise à dire que je ne puis m'estimer moi-même sans estimer autrui *comme* moi-même. Comme moi-même signifie : toi *aussi* tu es capable de commencer quelque chose dans le monde, d'agir pour des raisons, de hiérarchiser tes préférences, d'estimer les buts de ton action et, ce faisant, de t'estimer toi-même comme je m'estime moi-même. L'équivalence entre le "toi aussi" et le "comme moi-même" repose sur une confiance qu'on peut tenir pour une extension de l'attestation en vertu de laquelle je crois que je peux et que je vau. [...] Deviennent aussi fondamentalement équivalentes l'estime de l'autre *comme un soi-même* et l'estime de *soi-même comme un autre*. »<sup>121</sup>

La conception de la subjectivité présente dans les trois livres engage donc de nombreuses conséquences éthiques. Si l'on conçoit « l'autre comme soi<sup>122</sup> », il n'est pas possible de rejeter les autres, ceux qui nous ont constitués, car cela signifierait se rejeter soi-même (ou être soi-même rejeté par les autres). Autrement dit, la prise de conscience de la valeur de son existence propre implique la prise de conscience de la valeur de l'existence d'autrui. L'importance accordée à la vie d'autrui entraîne un sentiment de culpabilité. Car si l'on accorde de l'importance à la vie d'autrui, ce que l'on souhaite pour soi, l'on doit le souhaiter pour les autres. En ce sens, n'est-on pas aussi, en partie, responsable du sort des autres et, notamment, du sort de ses proches? Peut-on véritablement accorder de l'importance à la vie d'autrui sans mettre en place les moyens, sans agir pour les aider? Responsabilité et culpabilité sont intimement liées : « Cela [le maintien d'un contact étroit avec sa famille] eût-il permis de combattre les mécanismes de la reproduction sociale qui fondent leur efficacité sur la contribution que leur apporte l'inertie des habitus de classe? » (RR, 119) Autrement dit, « s'en sortir » signifie souhaiter que les autres « s'en sortent » : il s'agit donc d'une écriture qui fait de la reconnaissance de l'autre un principe éthique. Ainsi, la visée éthique – telle que définie par Ricoeur comme étant « *la visée de la "vie bonne" avec*

---

<sup>121</sup> Paul Ricoeur, *Soi-même comme un autre*, *op. cit.*, p. 226. L'auteur souligne.

<sup>122</sup> Violaine Houdart-Merot, « Altérité et engagement : "soi-même comme un autre" », *op. cit.*, p. 91-99.

*et pour autrui dans des institutions justes*<sup>123</sup> » – est, en quelque sorte, implicite dans cette vision de la subjectivité, car la subjectivité est pensée comme celle d'un *être-au-monde* au sens fort du terme, c'est-à-dire un être *formé par* le monde, un être *situé dans* le monde, un être *engagé dans* le monde. En ce sens, il n'est pas anodin qu'Eribon lie sa réconciliation avec « la part d'autre » de son soi à la réconciliation avec sa mère, car il s'agit, au fond, d'une seule et même chose : « Ce fut le début d'une réconciliation avec elle. Ou, plus exactement, d'une réconciliation avec moi-même, avec toute une part de moi-même que j'avais refusée, rejetée, reniée. » (RR, 13)

#### 1.4 L'autosociobiographie ou une éthique d'écriture

De fait, les trois auteurs, comme la narratrice de *La place* dans la citation ci-dessous, sont traversés par un souci de la juste représentation des milieux populaires.

Le patois avait été l'unique langue de mes grands-parents. / Il se trouve des gens pour apprécier le "pittoresque du patois" et du français populaire. Ainsi Proust relevait avec ravissement les incorrections et les mots anciens de Françoise. Seule l'esthétique lui importe parce que Françoise est sa bonne et non sa mère. Que lui-même n'a jamais senti ces tournures lui venir aux lèvres spontanément. (LP, 43)

Que sait véritablement Proust (et d'autres) d' « un monde où tout *coûte cher*. » (LP, 40, l'auteure souligne), d'un monde du « manque continu, sans fond » (LP, 41), lui qui n'a jamais éprouvé rien de tout cela? Si les milieux populaires occupent une certaine place dans la littérature, il convient néanmoins de remarquer qu'ils sont souvent mal représentés entre le pittoresque, l'idée bourgeoise du « bon » et du « mauvais » pauvre, l'inexistence des langages populaires dans bon nombre d'œuvres littéraires prétendant représenter les classes populaires, etc. Les milieux populaires

---

<sup>123</sup> Paul Ricoeur, *Soi-même comme un autre*, *op. cit.*, p. 202. L'auteur souligne.

n'échappent pas, par ailleurs, à la mythification dont la « charge [est] de fonder une intention historique en nature, une contingence en éternité.<sup>124</sup> » La réflexion suivante présente dans *Retour à Reims* peut certainement s'appliquer également au récit que de trop nombreuses œuvres littéraires – mais aussi certains groupes politiques – font des classes populaires.

Mais qu'est-ce qu'un récit politique qui ne tient pas compte de ce que sont réellement ceux dont il interprète les vies et qui conduit à condamner les individus dont il parle puisqu'ils échappent à la fiction ainsi construite? C'est en tout cas un récit qu'il convient de changer, pour en défaire l'unité, la simplicité, et y intégrer la complexité et les contradictions. Et y réintroduire le temps historique [...]. (RR, 87)

Que vaut une représentation de la classe ouvrière qui ne s'embarrasse que trop peu d'entendre le point de vue des principaux intéressés? Que vaut une représentation mythifiante qui condamne tous ceux qui n'y correspondent pas? Quel savoir sur les classes populaires peut-elle véritablement produire? Les trois auteurs font le pari qu'eux, étant issus des milieux populaires, mais en étant également sortis, peuvent produire un tel savoir : s'ils ne sont pas *Les Héritiers* au sens de Bourdieu et de Passeron, ils se font héritiers d'un milieu et d'une culture populaires. Ainsi, le souci de représentation s'accompagne d'une « conception de l'écriture comme responsabilité<sup>125</sup> » sur au moins deux plans : le plan éthique et le plan langagier. Dans le premier, conscients que le savoir, les représentations des milieux populaires sont essentiellement le fait d'individus entièrement extérieurs à la réalité qu'ils décrivent, ils sont responsables – du fait de leur condition de transfuge de classe – de faire advenir les milieux populaires dans la littérature. Ils ont la responsabilité de produire des représentations plus en adéquation avec la réalité ou, à tout le moins, de mettre fin aux mythologies sur les classes populaires. Car s'ils ne le font pas, qui le fera? À l'image

---

<sup>124</sup> Roland Barthes, *Mythologies*, Paris, Seuil, coll. « Points », p. 252.

<sup>125</sup> Isabelle Charpentier, « Les "ethnotextes" d'Annie Ernaux ou les ambivalences de la réflexivité littéraire », *op. cit.*, p. 90.

du père passeur de *La place*, « [i]l me conduisait de la maison à l'école sur son vélo. Passeur entre deux rives, sous la pluie et le soleil » (*LP*, 77), Ernaux, Eribon et Louis se font aussi passeurs entre deux rives en faisant le souhait d'une représentation juste des classes populaires : passeurs entre le social et le littéraire.

Ce sens de la responsabilité se manifeste aussi sur le plan du langage : « Le patois était l'unique langage de mes grands-parents » (*LP*, 43). Cela implique que l'écriture littéraire leur était inaccessible, comme elle est inaccessible aux habitants du village d'*En finir avec Eddy Bellegueule* et des « pauvres » (*RR*, 152) de *Retour à Reims*. De fait, l'accession à l'éducation, au français standard, puis au français cultivé et savant, et finalement à l'écriture engage une certaine responsabilité. C'est bien de cette responsabilité (et culpabilité) dont il est question dans la citation de Genet qu'Ernaux place en exergue de *La place* : « [j]e hasarde une explication : écrire c'est le dernier recours quand on a trahi. » (*LP*, 7) Mais cette responsabilité langagière en est également une quant à la forme possible du langage, car « [l]a langue, qui est le langage le plus fréquemment volé par le mythe, offre une résistance faible.<sup>126</sup> » Nous étudierons cette question dans une prochaine section. L'on voit donc surgir dans l'écriture un couple responsabilité/trahison (culpabilité) et l'écriture apparaît comme le lieu conciliant ces tensions.

Ainsi, d'existences fruits du hasard, d'existences qui n'ont pas lieu d'être (quand l'on prend conscience des effets du déterminisme social), de leur commune condition de transfuge de classe émerge une *écriture de la contingence* – la contingence étant entendue au sens de « tout ce qui pourrait ou aurait pu ne pas être », « la prise d'un chemin que l'on ne pouvait pas prévoir » –, c'est-à-dire une écriture consciente de sa condition contingente, une écriture qui fait de la contingence son matériau et qui réintroduit l'Histoire dans ce qui semble aller de soi, qui réintroduit l'Histoire là où le

---

<sup>126</sup> Roland Barthes, *Mythologies*, *op. cit.*, p. 239.

mythe naturalise. Cette contingence détermine la perspective du narrateur – le point de vue – et engendre de nombreuses réflexions formelles.

#### 1.4.1 Une question centrale

Une question traverse l'écriture de nos trois auteurs : comment écrire sur les milieux populaires? Car il ne s'agit pas seulement d'écrire sur les classes populaires, mais d'écrire *autrement* sur les classes populaires ; la condition de transfuge suppose la nécessité d'une représentation autre. Les trois auteurs sont conscients des dangers liés à la réception d'un livre portant sur les classes populaires, écrit par une personne issue des milieux populaires et utilisant un matériau d'inspiration biographique. S'inspirant de Bourdieu (qui s'inspire lui-même de Spinoza), pour qui il s'agit de « ne pas déplorer, ne pas rire, ne pas détester, mais comprendre<sup>127</sup> », il s'agit donc d'élaborer une forme authentique permettant une juste représentation des milieux populaires, cette forme permettant à la fois de tenir compte de *qui parle, de qui on parle et de comment on en parle* : situant ainsi leur écriture au croisement du qui, du quoi et du comment.

Le *qui* concerne la posture du narrateur, le *qui* de celui ou celle qui raconte. Transfuges, les narrateurs sont aujourd'hui extérieurs à la réalité qu'ils décrivent, c'est-à-dire au milieu populaire de leur enfance. La question du *point de vue* est donc cruciale. En effet, les trois narrateurs ont une connaissance essentiellement *passée* de cette réalité, ce qui les engage à une certaine prudence dans leur propos. Si le milieu dont ils parlent est situé – géographiquement, temporellement, socialement –, ils le sont tout autant. L'enjeu en est donc un de *transparence*. Le narrateur étant un *être situé*, le point de vue du narrateur constitue une dimension capitale du dispositif littéraire de nos trois

---

<sup>127</sup> Pierre Bourdieu, *La misère du monde*, Paris, Seuil, coll. « Points », p. 10.

livres. Le recours à la sociologie et à diverses stratégies de mise à distance vise à atteindre – avec plus ou moins de succès – une écriture « transparente » qui rendrait visible le travail d'écriture. Le processus d'écriture occupe aussi une place relativement importante dans les trois livres. La présence du processus d'écriture s'annonce comme un gage de transparence : transparence quant à la difficulté de restituer ce qui n'est plus, quant à la fragilité de la mémoire, mais, surtout, transparence quant au « dire vrai », à l'authenticité, c'est-à-dire au discours d'authenticité qui traverse les trois livres. Il en va de même de la présence du matériau autobiographique : celui-ci se pose, en quelque sorte, garant d'une certaine authenticité des faits racontés.

Le *quoi* concerne la représentation des milieux populaires. L'entreprise de nos trois auteurs en est une d'anti-mythification ou de démythification. Chez Ernaux, le parti pris de la fragmentation s'annonce comme une anti-mythification des classes populaires, car « [l]e mythe prive l'objet dont il parle de toute Histoire.<sup>128</sup> » L'éclatement de la forme exprime un refus de romancer la réalité, de faire voir du beau où les milieux populaires n'en voient pas : « Mon père travaillait la terre des autres, il n'en a pas vu la beauté, la splendeur de la Terre-Mère et autres mythes lui ont échappé. » (*LP*, 24) Il s'agit donc de réintroduire la contingence là où le « mythe [...] transforme l'histoire en nature<sup>129</sup> ».

Il convient de lier le recours à la fragmentation au rapport qu'Ernaux entretient avec la littérature et notamment avec ses déclarations sur le refus du roman et son écriture « au-dessous de la littérature, entre sociologie et histoire » en droite ligne avec la question de la représentation.

---

<sup>128</sup> Roland Barthes, *Mythologies*, *op. cit.*, p. 262.

<sup>129</sup> *Ibid.*, p. 236.

Par la suite, j'ai commencé un roman dont il était le personnage principal. Sensation de dégoût au milieu du récit. (*LP*, 17)

Depuis peu, je sais que le roman est impossible. Pour rendre compte d'une vie soumise à la nécessité, je n'ai pas le droit de prendre d'abord le pari de l'art, ni de chercher à faire quelque chose de "passionnant" ou d'"émouvant". Je rassemblerai les paroles, les gestes, les goûts de mon père, les faits marquants de sa vie, tous les signes objectifs d'une existence que j'ai aussi partagée. Aucune poésie du souvenir, pas de dérision jubilante. L'écriture plate me vient naturellement, celle-là même que j'utilisais en écrivant autrefois à mes parents pour leur dire les nouvelles essentielles. (*LP*, 18)

Ces déclarations sont représentatives d'un rapport de méfiance quant à la capacité de la littérature romanesque à représenter les milieux populaires, car où la littérature passe, elle crée du récit et en créant du récit, elle risque à nouveau de mythifier. Le rejet du roman, de la notion de personnage et du récit abonde en ce sens et l'« écriture plate » se fait l'outil de cette anti-mythification.

*Retour à Reims* étant un essai, la question du roman ne se pose pas. Cependant, celle du récit peut néanmoins se poser. Dans son livre, Eribon cherche également à défaire, à changer le récit connu de la classe ouvrière « pour en défaire l'unité, la simplicité, et y intégrer la complexité et les contradictions. Et y réintroduire le temps historique. » (*RR*, 87)

Nous retrouvons un rapport similaire aux représentations des classes populaires dans *En finir avec Eddy Bellegueule*. L'auteur fait également le choix de la fragmentation en proposant une série de chapitres qui s'annoncent comme autant de portraits des classes populaires : « Chapitre 2 : Mon père », « Les manières », « Chapitre 5 : Le rôle d'homme », « Chapitres 6 et 7 : Portrait de ma mère [...] », « Chapitre 9 : Vie des filles, des mères et des grands-mères », « Chapitre 10 : Les histoires du village », « Chapitre 11 : La bonne éducation », etc. Le narrateur décrit et ironise parfois à propos du « naturel » des classes populaires : « Ils riaient quand mon visage se teintait de rouge à cause du manque d'oxygène (le naturel des classes populaires, la simplicité des gens de peu qui aiment rire, les *bons vivants*). » (*EFEB*,

18, l'auteur souligne) Offrant une représentation autre, empreinte de violence, des classes populaires, le roman démythifie l'image des classes populaires et y réintroduit la douleur, l'injustice afin d'exposer que « [l]a fonction du mythe, c'est d'évacuer le réel.<sup>130</sup> »

Ainsi, pour les trois auteurs, il s'agit d'exposer, de la manière la plus juste possible, la réalité des classes populaires.

Le *comment* concerne la forme et, plus particulièrement, le point de vue (étudié ci-dessus) et le processus d'écriture. Des commentaires concernant le processus d'écriture sont présents dans les trois livres.

*Naturellement, aucun bonheur d'écrire*, dans cette entreprise où je me tiens au plus près des mots et des phrases entendues, les soulignant parfois par des italiques. Non pour indiquer un double sens au lecteur et lui offrir le plaisir d'une complicité, que je refuse sous toutes ses formes, nostalgie, pathétique ou dérision. Simplement parce que ces mots et ces phrases disent les limites et la couleur du monde où vécut mon père, où j'ai vécu aussi. Et l'on n'y prenait jamais un mot pour un autre. (*LP*, 32, nous soulignons)

Formulons-le ainsi : il me fut plus facile d'écrire sur la honte sexuelle que sur la honte sociale. (*RR*, 21)

J'ai bien conscience ici que toute ma manière d'écrire suppose – aussi bien de ma part que de la part de ceux qui me lisent – une extériorité socialement située à des milieux et à des gens qui vivent toujours les types de vie que je m'efforce de décrire et de restituer dans ce livre et dont je sais également qu'il est fort peu probable qu'ils en soient les lecteurs. (*RR*, 98)

(je ne le disais pas de cette manière, mais en écrivant ces lignes, certains jours, je suis las d'essayer de restituer le langage que j'utilisais alors). (*EFEB*, 82)

Odeur de saleté, de chien sale [...]. Je ne sais pas comment décrire cette odeur de chien sale, souvent présente dans les maisons du village, chez ma mère aussi. (*EFEB*, 141-142)

---

<sup>130</sup> Roland Barthes, *Mythologies*, *op. cit.*, p. 253.

Cette présence du processus d'écriture dans les trois livres témoigne d'un désir de *ne pas cacher* le processus d'écriture, c'est-à-dire, d'une part, de ne pas mythifier le travail d'écriture et, d'autre part, de le rendre visible afin de montrer qu'un travail de *construction* est effectué pour « restituer » les milieux populaires et que cette restitution ne va pas de soi, mais aussi qu'il s'agit encore d'une représentation et non pas du réel. Chez Annie Ernaux, ce travail prend la forme de l'« écriture plate », chez Didier Eribon, il prend la forme d'une « introspection sociologique<sup>131</sup> » et chez Louis, une forme différente que nous explorerons dans le chapitre 2, autant de manières de tenter d'atteindre une écriture de la « transparence ». Informés par la sociologie, nos trois auteurs font du processus d'écriture une pratique d'*autoréflexivité* continue. Car « [s]eule la réflexivité, qui est synonyme de méthode, [...] une *réflexivité réflexe*, fondée sur un "métier", un "œil" sociologique, permet de percevoir et de contrôler *sur-le-champ*, dans la conduite même de l'entretien [dans notre cas, du processus d'écriture], les effets de la structure sociale dans laquelle il s'accomplit.<sup>132</sup> » Cette autoréflexivité vise à neutraliser, autant que possible, la violence symbolique qu'ils risquent, de par leur statut, d'exercer à tout moment.

Ainsi, en explorant le *quoi*, le *qui* et le *comment*, il n'apparaît pas fortuit que ce souci de la juste représentation ait conduit à la création d'un nouveau genre littéraire : le genre autosociobiographique. Chez nos trois auteurs, un point de vue autre et des représentations autres appellent un genre autre.

---

<sup>131</sup> Didier Eribon, *La société comme verdict*, *op. cit.*, p. 9.

<sup>132</sup> Pierre Bourdieu, *La misère du monde*, *op. cit.*, p. 1391. L'auteur souligne.

#### 1.4.2 Qu'est-ce que l'autosociobiographie?

L'hypothèse qui a guidé notre analyse et qui trouve ici, après la traversée des œuvres, son expression est la suivante : l'autosociobiographie est un genre qui concilie l'intime, par le biais du matériau autobiographique (du grec *autos* qui signifie « soi-même »), le social (du préfixe *socio-* qui signifie « social »), par ses thématiques et son recours à la sociologie – notamment bourdieusienne –, et qui, à partir de ces matériaux, propose le récit de vies, de temps sociaux (de *bio-* qui signifie « vie » et *grapho-* qui signifie « écrire, le fait d'écrire », autrement dit « le fait d'écrire la ou les vie(s) de... »). La conjonction des trois termes « auto » « socio » et « biographie » se présente ainsi comme un genre littéraire qui explore les rapports entre soi-même, les autres, l'histoire et la société. Pour reformuler, nous pourrions dire que l'autosociobiographie est un genre littéraire qui propose une « autobiographie sociale<sup>133</sup> », c'est-à-dire le récit de la trajectoire d'une ou de plusieurs vies – pas forcément celle du narrateur – qui met en tension l'intime et le social, qui tient compte du soi et de l'autre ou de la part de l'autre en soi et dont le mode réflexif est nourri par la sociologie, notamment la sociologie bourdieusienne.

Nous considérons donc que l'autosociobiographie est une catégorie générique de l'exploration des tensions identitaires et sociales, celles-ci étant constamment dans une relation dialectique. Est-ce que l'autosociobiographie est une simple « variante » de l'autobiographie? Nous affirmons que l'autosociobiographie constitue un genre à part dans la mesure où la rupture avec l'autobiographie n'est pas une rupture de surface, mais bien une rupture de fond dans la conception de l'identité – entendue au sens large – qu'elle propose.

---

<sup>133</sup> Véronique Montémont, « *Les Années : vers une autobiographie sociale* », *Annie Ernaux : Se perdre dans l'écriture de soi*, *op. cit.*, p. 117.

#### 1.4.2.1. La mise à mal du pacte autobiographique

Les trois romans à l'étude ont tous, à un moment ou un autre, été catégorisés dans leur réception comme étant des « autobiographies ». Nous verrons pourtant, comme nous avons déjà pu le constater, que ces trois récits autosociobiographiques mettent à mal le pacte autobiographique tel que défini par Lejeune dans son ouvrage *Le pacte autobiographique* (1975) : « Le pacte autobiographique, c'est l'affirmation dans le texte de cette identité [l'identité du *nom* (auteur-narrateur-personnage)], renvoyant en dernier ressort au nom de l'auteur sur la couverture.<sup>134</sup> » Dans les trois ouvrages, le rapport au nom propre est problématique.

Dans *En finir avec Eddy Bellegueule* d'Édouard Louis, il est impossible d'établir « l'identité du *nom* », car il y a scission onomastique : l'auteur, qui signe son roman du nom Édouard Louis, se distingue du personnage, qui se nomme Eddy Bellegueule. De plus, il y a insistance sur cette scission onomastique annoncée par la citation en exergue tirée du *Ravissement de Lol V. Stein* de Marguerite Duras : « Pour la première fois mon nom prononcé ne nomme pas. » (*EFEB*, p. 9) Autrement dit, il s'agit d'une identité *autre* à laquelle il s'agit de mettre fin dans le roman : « *C'est un drôle de prénom Eddy, c'est un diminutif, non? / Ton vrai prénom c'est pas Édouard? / Bellegueule c'est quelque chose de s'appeler Bellegueule, les gens ne se moquent pas trop? / Eddy Bellegueule, putain Eddy Bellegueule c'est énorme comme nom* » (*EFEB*, 217).

Dans *La place* d'Annie Ernaux, le nom de la narratrice est tout simplement absent. À aucun moment, elle n'est nommée. Il est ainsi impossible d'établir *avec certitude* une concordance entre l'auteur et le personnage-narrateur. La narratrice est un simple

---

<sup>134</sup> Philippe Lejeune, *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1996 [1975], p. 13. L'auteur souligne.

« je » : « Le soir même, j'ai écrit à mes parents que j'étais professeur "titulaire". » (*LP*, 10)

Dans *Retour à Reims*, Didier Eribon explore sa trajectoire, mais aussi celle de sa famille. Le narrateur insiste sur le fait que les réflexions qu'il mène ne sont pas seulement personnelles : « comme une autobiographie transfigurée en analyse historique et théorique, ou, si l'on préfère, comme une analyse historique et théorique, ancrée dans une expérience personnelle. Mais l'"autobiographie" est partielle. » (*RR*, 22) Ainsi, « l'autobiographie » n'est pas le véritable sujet du texte, mais son prétexte. L'expérience individuelle n'est qu'un point de départ vers une analyse dont la portée se veut beaucoup plus vaste.

À ces considérations s'ajoutent d'autres ruptures avec l'autobiographie traditionnelle telle que définie par Lejeune : « Récit rétrospectif en prose qu'une personne réelle fait de sa propre existence, lorsqu'elle met l'accent sur sa vie individuelle, en particulier sur *l'histoire de sa personnalité*.<sup>135</sup> » En effet, l'accent n'est pas toujours mis et n'est pas *majoritairement* mis sur la personnalité, ni même sur la seule vie du narrateur. Dans *La place*, le récit se penche principalement sur la vie du père décédé de la narratrice :

Plus tard, au cours de l'été, en attendant mon premier poste, « il faudra que j'explique tout cela ». Je voulais dire, *écrire au sujet de mon père, sa vie*, et cette distance venue à l'adolescence entre lui et moi. Une distance de classe, mais particulière, qui n'a pas de nom. Comme de l'amour séparé. (*LP*, p. 17)

Dans *Retour à Reims*, le récit se penche successivement sur la vie du père défunt du narrateur, sur la vie de la mère et sur la vie du narrateur. Le narrateur commente sa démarche et écrit : « Un désarroi, plutôt, provoqué par une interrogation indissociablement personnelle et politique sur les destins sociaux, sur la division de la

---

<sup>135</sup> Philippe Lejeune, *Le pacte autobiographique*, *op. cit.*, p. 13. Nous soulignons.

société en classes, sur l'effet des déterminismes sociaux dans les constitutions des subjectivités, sur les psychologies individuelles, sur les rapports entre les individus. » (RR, 19) Dans *Retour à Reims*, il ne s'agit donc pas de retracer les événements marquants qui ont forgé la personnalité du narrateur, mais d'analyser la part du déterminisme social dans la constitution *des* subjectivités, c'est-à-dire pas seulement de la sienne.

Dans *En finir avec Eddy Bellegueule*, le récit propose une série de portraits en autant de chapitres des habitants du village d'origine du narrateur (chapitre 2 : « Mon père » ; chapitre 5 : « Le rôle d'homme » ; chapitre 6 : « Portrait de ma mère au matin » ; chapitre 7 : « Portrait de ma mère à travers ses histoires » ; chapitre 9 : « Vie des filles, des mères et des grands-mères » ; chapitre 12 : « L'autre père » ; chapitre 14 : « Sylvain (un témoignage) »). Si le narrateur parle de sa vie, il accorde aussi une part importante, incontournable de ses réflexions à la vie des habitants du village.

Mais ce qui apparaît le plus évident est que les trois livres font moins le récit d'une « personnalité » que d'un habitus. Les trois ouvrages tentent, chacun à leur manière, d'évacuer la dimension psychologique et de placer au centre de leur travail une perspective sociologique. De plus, il est intéressant de remarquer que dans *La place*, *Retour à Reims* et *En finir avec Eddy Bellegueule*, ce qui est dit sur les autres sert à énoncer une vérité sur soi-même, c'est-à-dire que la vie de l'entourage des narrateurs n'est pas considérée comme extérieure, complètement différente, mais bien essentielle à comprendre afin que les narrateurs puissent comprendre leur propre vie, leur propre trajectoire. Les narrateurs établissent un dialogue entre les « histoires de vies » racontées. Parler des autres est une manière d'aborder le déplacement *social* des narrateurs, mais aussi le déterminisme social qui frappe leur milieu d'origine. Ainsi « leur » histoire et celles des autres personnages qui peuplent leurs livres sont indissociables : l'on ne peut comprendre l'une sans l'autre. Cette interdépendance est originale et s'éloigne du pacte autobiographique de Lejeune. L'originalité de

l'autosociobiographie réside également dans le fait que contrairement au genre autobiographique où la singularité est revendiquée et célébrée, qu'elle soit vécue sur le mode tragique ou héroïque, la singularité est, dans l'autosociobiographie, source de culpabilité, de honte. Alors que l'autobiographie met de l'avant un « moi » qui affirme n'avoir rien de commun avec les autres, l'autosociobiographie met, au contraire, de l'avant le commun, le social du narrateur et des autres personnages – autrement dit, ce que le « moi » partage avec les autres – dans la culture d'origine comme dans la culture d'arrivée. Et ce, hors de toute célébration ; le commun est abordé sur le mode du constat.

La linéarité du récit est aussi souvent rompue, comme le montre bien Isabelle Charpentier à propos de *La place* d'Annie Ernaux – cette analyse vaut aussi pour *Retour à Reims* et *En finir avec Eddy Bellegueule* –, notamment par le non-respect de la chronologie traditionnelle de l'autobiographie, mais aussi par les interventions du narrateur :

[...] le pacte autobiographique apparaît constamment sinon réellement menacé, au moins malmené, par l'anachronie des récits, juxtaposant ellipses, fragments et séquences morcelées, la présence de longs espaces vierges dans la mise en texte, préférés progressivement aux transitions logiques, mais surtout par les interventions récurrentes dans le corps des textes de l'auteur[e] elle-même s'adressant au lecteur, par des réflexions et commentaires tant sur le témoignage que sur le procès d'écriture ; ces procédés limitent une lecture strictement cursive et marquent la prise de distance de l'écrivain.<sup>136</sup>

Ainsi, la scission onomastique mais aussi les diverses entorses à la définition traditionnelle de l'autobiographie mettent à mal le pacte autobiographique. Mais si ces récits ne sont pas des autobiographies, que sont-ils ? Nous émettons plutôt l'hypothèse que l'autosociobiographie s'inscrit dans et renouvelle la tradition réaliste. Plusieurs

---

<sup>136</sup> Isabelle Charpentier, « "Quelque part entre la littérature, la sociologie et l'histoire..." : L'œuvre auto-sociobiographique d'Annie Ernaux ou les incertitudes d'une posture improbable », *CONTEXTES*, n° 1, 2006, s. p., en ligne, doi <<https://doi.org/10.4000/contextes.74>>.

éléments nous permettent d'opérer ce rapprochement. Osons donc mettre en rapport l'autosociobiographie et le réalisme.

#### 1.4.2.2. L'autosociobiographie, le personnage social et le réalisme

Les réalistes du XIX<sup>e</sup> siècle imaginent des personnages fortement influencés par leur milieu social. Ils tendent donc à lier développement de l'individu et détermination par le milieu. La période réaliste a vu s'épanouir et dépérir le type du « personnage social<sup>137</sup> » avec elle. La « confiscation » de la question sociale par la sociologie au tournant du XX<sup>e</sup> siècle a conduit les écrivains – différenciation oblige – à réinvestir les sujets concernant notamment l'intériorité dès le tournant du siècle. Cette tendance – malgré de nombreuses autres explorations formelles – va se maintenir jusque dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, et s'accroître tout particulièrement à partir des années 1960 où les écrivains français sont alors nombreux à se tourner vers « l'écriture de soi ». À contre-courant de cette tendance (ou en se nourrissant et s'opposant tout à la fois à celle-ci), Annie Ernaux va, avec la parution de *La place* en 1983, proposer une « synthèse de l'hétérogène<sup>138</sup> », c'est-à-dire une forme littéraire, un dispositif narratif, qui lui permet de concorder le matériau d'inspiration autobiographique et le matériau sociologique – autrement dit l'intime et le social –, renouant ainsi de manière originale avec le « personnage social » réaliste. Siobhan McIlvanney, dans l'article « Annie Ernaux : un écrivain dans la tradition du réalisme », remarque que les personnages sont assignés à des rôles plutôt que nommés dans *La place*, ce qui leur attribue une vertu de représentativité :

---

<sup>137</sup> Voir Danilo Martuccelli, « Le personnage social à l'épreuve : les deux Annie Ernaux », *Annie Ernaux : se mettre en gage pour dire le monde*, *op. cit.*, p. 65-80.

<sup>138</sup> Paul Ricoeur, *Soi-même comme un autre*, *op. cit.*, p. 169.

[...] la narratrice de *La place* reste sans nom et [que] ses parents sont en général désignés par "mon père" ou "ma mère". [...] Cette façon anonyme de nommer introduit une distance réfléchie entre le texte et le lecteur, et rend ces individus et ces endroits représentatifs d'une condition sociale partagée, incarnant donc à la fois le particulier et le général [...]. »<sup>139</sup>

Ces remarques valent également pour *En finir avec Eddy Bellegueule* où les noms des parents ne sont pas nommés non plus et où les individus sont associés à des fonctions sociales particulières, représentant ainsi la division des rôles sociaux : « Ma mère s'en chargeait, c'était son rôle de femme. » (*EFEB*, 22) ou encore : « Ma grand-mère, qui elle aussi transmettait les histoires de famille (toujours le rôle de femme) [...]. » (*EFEB*, 22) ou encore : « À force d'insistance, ma mère finissait toujours par céder. Mon père, lui, préférait crier, être sévère. Comme des rôles qu'ils se partageaient, tout à la fois imposés par des forces sociales qui les dépassaient et reproduits consciemment. » (*EFEB*, 81). Il en va de même dans *Retour à Reims* où le père se voit réduit au seul rôle de « chef » de famille, n'ayant jamais eu le temps de se découvrir lui-même en dehors des contraintes du milieu familial :

Il [le père] était passé directement de la responsabilité d'une famille en tant que fils aîné à celle d'une autre en tant que mari et père. Cela devait être lourd à assumer. Et il devait avoir bien du mal à admettre que sa vie serait désormais contrainte, et à jamais, par les obligations de la vie familiale. (*RR*, 99-100)

Danilo Martuccelli note pertinemment que « l'œuvre romanesque d'Annie Ernaux se présente comme une défense en règle de l'actualité de la notion du personnage social en tant que clé de voûte de la connaissance romanesque.<sup>140</sup> » Jacques Dubois, dans *Se*

---

<sup>139</sup> Siobhan McIlvanney, « Annie Ernaux : un écrivain dans la tradition du réalisme », *Revue d'histoire littéraire de la France*, n° 2, mars-avril 1998, p. 259.

<sup>140</sup> Danilo Martuccelli, « Le personnage social à l'épreuve : les deux Annie Ernaux », *op. cit.*, p. 73.

*perdre dans l'écriture de soi*, rattache *La place* d'Annie Ernaux à « la grande tradition du réalisme<sup>141</sup> » et souligne le renouvellement du réalisme inauguré par Ernaux :

Annie Ernaux sait que le réalisme moderne s'objective à travers une subjectivité et qu'il favorise les saisies du monde fragmentaires, dans lesquelles la partie vaut pour le tout. / Elle le sait si bien qu'elle choisit de tout miser sur l'univers le plus restreint qui soit (sa famille, un milieu banal, ses expériences de déclassée qui trouve dans la littérature – enseignée puis écrire – de quoi sortir du lot, sa rencontre de jeune fille puis de femme avec la sexualité).<sup>142</sup>

Ainsi, la forme proposée par Ernaux, mais aussi par Édouard Louis – cela est moins vrai de Didier Eribon dans la mesure où son livre se rattache davantage au genre essayistique – serait une réactualisation originale du projet réaliste du XIX<sup>e</sup> siècle. Pour le renouveler, ces auteurs investissent *et* l'intime *et* le social ou, devrions-nous dire, investissent le social à travers l'intime – le leur – d'où les deux préfixes « *auto-* » et « *socio-* » dans la notion d'autosociobiographie.

## 1.5 Conclusion

La perspective autosociobiographique ouvre la voie à une nouvelle ère du réalisme. Qu'y a-t-il de plus universel que l'intime? Ne voit-on pas le monde seulement de notre propre perspective? Mais n'est-ce pas une caractéristique commune plutôt qu'un facteur d'individuation? Il nous semble que l'autosociobiographie se présente comme une tentative de réponse à ce grand paradoxe : l'intime est à la fois ce que nous avons de plus personnel, mais nos trois romans montrent que le plus unique, le plus privé en chacun de nous est fondamentalement social, que les expériences qui nous ont constitués en ont constitué beaucoup d'autres, que les choses dont nous ne parlons pas

---

<sup>141</sup> Jacques Dubois, « Préface » dans Danielle Bajomée et Juliette Dor (dir.), *Annie Ernaux : Se perdre dans l'écriture de soi*, *op. cit.*, p. 11-12.

<sup>142</sup> *Ibid.*

(la souffrance, la violence, l'humiliation, la honte, etc.) sont vécues par un grand nombre d'individus, etc. Les féministes avaient déjà montré la voie en montrant que « l'intime est historique et politique ». La perspective autosociobiographie reprend le flambeau.

Ainsi, une filiation s'installe entre les trois œuvres : la condition commune de transfuge de classe, l'adoption d'un point de vue à la fois inspiré par la sociologie bourdieusienne et un procès de désingularisation, le recours à des thématiques communes (le retour, l'hontologie, les milieux sociaux, etc.), une conception similaire de la subjectivité (et une subjectivité particulière pour les narrateurs), mais aussi l'attention portée à l'éthique d'écriture rassemblent nos auteurs autour du genre autosociobiographique.

En désingularisant (presque) tout, l'autosociobiographie peut apparaître terrible – un abîme pour la subjectivité –, mais il nous apparaît qu'elle est au contraire féconde, car elle porte en elle le germe de nouvelles solidarités. Partout où l'on tente de « naturaliser », nos trois écrivains de la contingence remettent le politique et l'Histoire à l'avant-plan. Partout où l'on individualise à outrance, l'autosociobiographie montre les liens de dépendance qui nous unissent les uns aux autres. Partout où l'on infériorise les classes populaires, l'autosociobiographie leur donne voix au chapitre ne serait-ce qu'en les faisant exister dans des œuvres littéraires. Dans *L'ordre du discours*, Foucault écrit que « dans toute société la production du discours est à la fois contrôlée, sélectionnée, organisée et redistribuée par un certain nombre de procédures qui ont pour rôle d'en conjurer les pouvoirs et les dangers [...].<sup>143</sup> » Nos trois auteurs s'emparent des discours littéraire et sociologique et jouent de leur ordre pour mieux montrer qu'ils « dis[en]t vrai, mais [qu']il[s] [ne sont] pas "dans le vrai"<sup>144</sup> », c'est-à-

---

<sup>143</sup> Michel Foucault, *L'ordre du discours*, *op. cit.*, p. 10.

<sup>144</sup> *Ibid.*, p. 37.

dire qu'ils disent vrai même si leur propos ne correspond pas à la codification de l'énonciation du vrai. En utilisant une expérience personnelle pour explorer une réalité sociale, les trois livres nous montrent que le *nous* s'impose jusque dans notre subjectivité profonde. Nos auteurs ouvrent donc la voi(x)e à un nouvel imaginaire des rapports intersubjectifs et sociaux.

Dans le prochain chapitre, nous étudierons plus attentivement *En finir avec Eddy Bellegueule* d'Édouard Louis. En effet, si ce roman s'inscrit en droite ligne dans le genre autosociobiographique, le roman propose un dispositif narratif original qui se distingue, malgré ses nombreux points communs, de celui de *La place* d'Annie Ernaux, notamment pour ce qui est du point de vue. Nous verrons que ce point de vue original permet ainsi au jeune Édouard Louis de s'approprier un espace propre dans le genre autosociobiographique.

## CHAPITRE II

### LE DISPOSITIF NARRATIF D'EN FINIR AVEC EDDY BELLEGUEULE

Dans le présent chapitre, nous aborderons plus en profondeur la question du dispositif narratif d'*En finir avec Eddy Bellegueule*. Bien qu'Édouard Louis participe d'une même famille littéraire qu'Annie Ernaux ou Didier Eribon, il n'en demeure pas moins qu'il se distingue, à certains égards, de ces derniers. En effet, si Annie Ernaux adopte l'« écriture plate » pour restituer la vérité du réel et Didier Eribon adopte une écriture très proche de la sociologie qui utilise un vocabulaire savant renvoyant régulièrement à des travaux universitaires (notamment dans nombreuses notes de bas de page), l'écriture d'Édouard Louis – son dispositif narratif – se fait beaucoup plus romanesque. L'incipit d'*En finir avec Eddy Bellegueule* donne le ton du roman :

De mon enfance je n'ai aucun souvenir heureux. Je ne veux pas dire que jamais, durant ces années, je n'ai éprouvé de sentiment de bonheur ou de joie. Simplement la souffrance est totalitaire : tout ce qui n'entre pas dans son système, elle le fait disparaître. / Dans le couloir sont apparus deux garçons, le premier, grand aux cheveux roux, et l'autre, petit, au dos voûté. Le grand aux cheveux roux a craché [...] *Prends ça dans ta gueule.* (EFEB, 13, l'auteur souligne)

L'incipit donne quelques indices au lecteur : d'abord, le narrateur-je se réfère à des (ses) souvenirs ; il sera donc question du passé. Ensuite, le lecteur aura accès à la subjectivité du narrateur, qui s'exprime au « je ». De plus, le récit portera sur la douleur et la souffrance du personnage principal. À l'inverse, les incipit d'Ernaux se font beaucoup plus descriptifs. La narratrice décrit froidement les faits et les lieux, sans recourir aux émotions. C'est notamment le cas dans *La Place* :

J'ai passé les épreuves pratiques du Capes dans un lycée de Lyon, à la Croix-Rousse. Un lycée neuf, avec des plantes vertes dans la partie réservée à l'administration et au corps enseignant, une bibliothèque au sol en moquette sable. J'ai attendu là qu'on vienne me chercher pour faire mon cours, objet de l'épreuve, devant l'inspecteur et deux assesseurs,

des profs de lettres très confirmés. Une femme corrigeait des copies avec hauteur, sans hésiter. Il suffisait de franchir correctement l'heure suivante pour être autorisée à faire comme elle toute ma vie. (*LP*, 9)

L'incipit de *Louis*, qui suggère qu'il y a peu de distance entre le je-narrateur et le je-personnage, tranche déjà avec l'écriture ernausienne qui, elle, ne « cherch[e] [pas] à faire quelque chose de "passionnant" ou d' "émouvant". » (*LP*, 17) Le caractère émouvant ne peut surgir que lorsqu'une identification ou, à tout le moins, une sympathie avec le narrateur ou le personnage est possible. Le dispositif narratif de *La Place* rend peu probable cette identification ou sympathie, car il existe une importante distance entre le je-narrateur et le je-personnage. En ce sens, la distance imposée par le dispositif narratif, qui est construit sur le refus de la « mémoire subjective<sup>145</sup> » et sur une stratégie de (double) mise à distance, crée une écriture « froide », une écriture « en-dessous de la littérature<sup>146</sup> » pour reprendre l'expression d'Annie Ernaux.

L'incipit est également très descriptif dans *La Honte*, qui aborde, comme *En finir avec Eddy Bellegueule*, des souvenirs d'enfance :

Mon père a voulu tuer ma mère un dimanche de juin, au début de l'après-midi. J'étais allée à la messe de midi moins le quart comme d'habitude. J'avais dû rapporter des gâteaux du pâtissier installé dans la cité commerciale, un ensemble de bâtiments édifiés après la guerre, en attendant l'achèvement de la reconstruction. En rentrant, j'ai enlevé mes affaires du dimanche et enfilé une robe se lavant facilement. Une fois les clients partis, les volets ajustés sur la devanture de l'épicerie, nous avons mangé, sans doute la radio allumée, parce qu'à cette heure-là, c'était une émission humoristique [...]. Ma mère était de mauvaise humeur. La dispute qu'elle avait entreprise avec mon père, sitôt assise, n'a pas cessé durant tout le repas. [...] Mon père était resté assis à la table, sans répondre, la tête tournée vers la fenêtre. D'un seul coup, il s'est mis à trembler convulsivement et à souffler. Il s'est levé et je l'ai vu empoigner ma mère, la traîner dans le café en criant avec une voix rauque, inconnue. Je me suis sauvée à l'étage et je me suis jetée sur mon lit, la tête dans un coussin.<sup>147</sup>

---

<sup>145</sup> Lyn Thomas, *Annie Ernaux, à la première personne*, Paris, Stock, 2005 [1999], p. 156.

<sup>146</sup> Annie Ernaux, *Une Femme*, Paris, Gallimard, 1988, p. 23.

<sup>147</sup> Annie Ernaux, *La Honte*, Paris, Gallimard, 1997, p. 13-14. Désormais, les références à cet ouvrage seront placées entre parenthèses dans le texte. Nous indiquerons simplement ceci : (*LH*, page).

C'était le 15 juin 52. La première date précise et sûre de mon enfance. Avant, il n'y a qu'un glissement des jours et des dates inscrites au tableau et sur les cahiers. (*LH*, 15)

La première scène de *La Honte*, qui raconte une tentative de meurtre, est racontée de façon totalement descriptive, ce qui ne permet pas au lecteur d'accéder à l'intériorité, aux pensées de la narratrice.

Ainsi, bien que la démarche de Louis ressemble, à plusieurs égards, à celle d'Ernaux, elle se distingue de celle-ci notamment par le parti pris pour la subjectivité, par l'accès à l'intériorité du narrateur, par la place accordée aux émotions dans la narration et par la distance entre le je-narrateur et le je-personnage. Nous verrons que les différences se manifestent sur plusieurs plans. Premièrement, Louis propose une structure différente dans le genre de l'écriture de la mobilité sociale, soit celle du *Bildungsroman*. Deuxièmement, nous verrons que cette structure ainsi que le recours à des mécanismes propres au genre du roman à thèse crée une machine à persuasion particulièrement efficace qui s'adresse de façon originale au lecteur. Troisièmement et finalement, nous tenterons de montrer les forces, les faiblesses ainsi que la nouveauté de ce modèle.

## 2.1 La structure du roman

À plusieurs égards, il est possible de rapprocher la structure d'*En finir avec Eddy Bellegueule* de celle du *Bildungsroman* ou roman d'apprentissage.

Premièrement, la structure même du récit s'en approche. Dans *La théorie du roman* (1920), Georg Lukács définit la structure du roman.

« L'histoire de cette âme qui va dans le monde pour se connaître, cherche des aventures pour s'éprouver en elles, et, par cette preuve, donne sa mesure et découvre sa propre

essence. » Cette définition contient [...] à peu près tous les éléments d'un modèle structural du *Bildungsroman*.<sup>148</sup>

En effet, dans le *Bildungsroman* et dans *En finir avec Eddy Bellegueule*, le récit est axé sur la découverte de soi du personnage – le devenir du personnage – et se termine au seuil de sa vie nouvelle. La difficile découverte de son homosexualité est ponctuée par des phases de rejet, des remises en question, mais aussi par des expériences qui seront décisives pour le devenir d'Eddy. En ce sens, la structure d'*En finir avec Eddy Bellegueule* répond également aux critères essentiels du *Bildungsroman* tel que défini par Susan Robin Suleiman dans *Le roman à thèse ou l'autorité fictive* :

Syntagmatiquement, on peut définir une histoire d'apprentissage (de *Bildung*) par deux transformations parallèles affectant le sujet : d'une part, la transformation *ignorance* (de soi) → *connaissance* (de soi) ; d'autre part, la transformation *passivité* → *action*. Le héros va dans le monde pour se connaître et atteint à cette connaissance à travers des actions qui sont à la fois des « preuves » et des « épreuves ». Les aventures où le héros triomphe sont les moyens par lesquels il « découvre sa propre essence », remplissant ainsi la fonction classique de l'épreuve ; mais elles sont également la preuve qu'il a atteint à la connaissance de soi, condition préalable pour toute action authentique à venir. En effet, les « aventures » ne constituent qu'un prélude à l'action véritable : c'est au seuil de la « vie nouvelle » du héros que se termine l'histoire d'apprentissage.<sup>149</sup>

Comme ses prédécesseurs, Édouard Louis utilise le « je transpersonnel<sup>150</sup> ». Ce *je* ne se présente pas comme une forme personnelle, comme dans l'autobiographie où il est question de la vie d'un individu et de cet individu seulement. Ce *je* prend plutôt une forme collective, celle d'une subjectivité commune, d'une subjectivité sociale. Le *je* transpersonnel de la narration invite à la découverte d'un milieu social, par le biais d'un individu représentatif de ce milieu. Annie Ernaux écrit à propos du *je* transpersonnel :

---

<sup>148</sup> Susan Robin Suleiman, *Le roman à thèse ou l'autorité fictive*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Écritures », 1983, p. 81. L'auteure souligne. L'auteur cite Georg Lukács, *La théorie du roman*, Paris, Gallimard, coll. « Tel », 1989 [1920], p. 85.

<sup>149</sup> *Ibid.*, p. 82. L'auteure souligne.

<sup>150</sup> Voir Annie Ernaux, « Vers un *je* transpersonnel », *Autofiction & cie, RITM, op. cit.*, p. 219-221.

Le *je* que j'utilise me semble une forme impersonnelle, à peine sexuée, quelquefois même plus une parole de « l'autre » qu'une parole de « moi » : une forme transpersonnelle, en somme. Il ne constitue pas un moyen de me construire une identité à travers un texte, de m'autofictionner, mais de saisir, dans mon expérience, les signes d'une réalité familiale, sociale ou passionnelle. Je crois que les deux démarches, même, sont diamétralement opposées.<sup>151</sup>

Ce *je* permet plutôt de montrer les expériences, les valeurs et les affects partagés par les individus d'un même milieu social et s'oppose ainsi à l'idée de l'unicité totale du sujet, mais débusque plutôt le social dans les individus. Ainsi, nous verrons que l'histoire d'Eddy est plus une histoire collective, c'est-à-dire sociale, que personnelle, c'est-à-dire singulière.

### 2.1.1 De l'ignorance à la connaissance

Dans *En finir avec Eddy Bellegueule*, Eddy découvre sa personnalité et son identité véritables. Le jeune Eddy se « transforme » en remplaçant son ignorance initiale – qui est présentée comme étant l'ignorance de son village, « comme un monde qui n'existait que pour lui-même, *étranger à toute connaissance de l'extérieur, de l'ailleurs* » (*EFEB*, 103-104, nous soulignons) – par la connaissance de soi qu'il acquiert, presque malgré lui, à travers ses expériences relationnelles et sexuelles, mais surtout à travers les réactions involontaires de son corps : « J'espérais changer. Mais mon corps ne m'obéissait pas et les injures reprenaient. » (*EFEB*, 84)

Cependant, l'ignorance d'Eddy n'est pas individuelle, mais collective. Il s'agit d'une ignorance partagée par les autres habitants du village, car ils occupent le même

---

<sup>151</sup> Annie Ernaux, « Vers un *je* transpersonnel », *Autofiction & cie, RITM, op. cit.*, p. 221. L'auteure souligne.

espace fermé : le village. Cette « forte clôture sociale<sup>152</sup> » des milieux ouvriers ou populaires a été étudiée par de nombreux chercheurs. Le roman illustre cette fermeture dans de nombreux passages qui montrent que les habitants du village fréquentent peu l'extérieur, qu'ils ne quittent jamais les environs et que leurs coutumes sont différentes de celles de l'extérieur :

[...][le] village, comme un monde qui n'existait que pour lui-même, étranger à toute connaissance de l'extérieur, de l'ailleurs [...]. (EFEB, 103-104)

Sa grand-mère [la grand-mère de la surveillante de la cour d'école] avait la même histoire que la mienne, que beaucoup de grands-mères qui avaient toutes la même histoire au village, où il y avait peu de place pour la différence. (EFEB, 89)

Je savais, avant cela, qu'il existait des mondes bien plus favorisés que le mien. [...] Mais tant que je n'avais pas été directement confronté à l'existence de ces autres mondes, que je n'y avais pas été plongé, ma connaissance était restée à l'état d'intuition, de fantasme. (EFEB, 101-102)

[...] le village, loin de la ville, du mouvement et de l'agitation, était aussi à l'écart du temps qui passe [...]. (EFEB, 122)

Ainsi, dans la narration, l'ignorance partagée est présentée comme étant le résultat d'une vie passée dans l'espace fermé du village où la vie de chacun est un cycle infini et réglé d'avance de répétitions et de recommencements. À l'image du « je transpersonnel » d'Ernaux, qui vaut pour le narrateur d'*En finir avec Eddy Bellegueule*, le narrateur utilise les pronoms « *il/ils* » ou « *elle/elles* » qui expriment une double expérience singulière et collective et qui montrent que ce que les habitants croient être unique ne l'est pas. Si l'expérience personnelle est souvent nommée la première dans le roman, elle s'insère toujours dans une histoire, une expérience collective en tous points similaire. Elle concerne, par exemple, l'alcoolisme :

---

<sup>152</sup> Olivier Schwartz, *Le monde privé des ouvriers. Hommes et femmes du Nord*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Pratiques théoriques », 1990, p. 68.

Le **père** de mon père buvait beaucoup d'alcool, du pastis et du vin en cubi de cinq litres **comme** en boivent **la plupart des hommes du village**. (*EFEB*, 22, nous soulignons en caractères gras)

Ou le rapport à l'école :

Il avait effectivement arrêté son diplôme professionnel au lycée pour se faire embaucher en tant qu'ouvrier dans l'usine du village qui fabriquait des pièces de laiton, **comme son père, son grand-père et son arrière-grand-père** avant lui. (*EFEB*, 25, nous soulignons en caractères gras)

[...] **ils** [les intimidateurs d'Eddy] étaient fréquemment absents, **comme moi et tous les autres**, tout prétexte était bon pour ne pas aller à l'école. (*EFEB*, 159, nous soulignons en caractères gras)

Cette expérience collective concerne également une certaine idée de la masculinité, de la virilité et des rapports entre les hommes et les femmes :

Il avait retiré ses vêtements un à un, justement dans le but d'exhiber cette puissance de son corps qu'il évoquait, jusqu'à être complètement nu. **Dans le village, les hommes** le faisaient régulièrement quand ils étaient ivres, **comme** mon oncle paralysé avant son accident ou Arnaud et Jean [...]. (*EFEB*, 147, nous soulignons en caractères gras)

Elle me disait *T'es à l'âge où faut avoir une petite copine* et j'avais effectivement **l'âge auquel la plupart des garçons** du village fréquentaient les filles du village, et souvent même s'installaient dans une relation de couple qui allait durer à vie, bientôt renforcée par la naissance d'un ou de plusieurs enfants qui les contraindrait à arrêter leurs études. (*EFEB*, 183, l'auteur souligne en italique, nous soulignons en caractères gras)

Elle est aussi à l'origine d'un certain rapport à la médecine et aux médicaments :

J'avais hérité de mon père ce détachement vis-à-vis des problèmes de santé. Plus encore qu'un détachement, il s'agissait de méfiance, d'hostilité à l'égard de la médecine et des médicaments. [...] **D'une manière générale** – pas seulement mon père –, **les hommes** n'aimaient pas ça. (*EFEB*, 124, nous soulignons en caractères gras)

D'un certain rapport à la mode vestimentaire :

Il portait – **comme un grand nombre de garçons du village et des villages aux alentours** en portaient pour toutes les occasions et comme j'en ai longtemps porté – un

survêtement de marque Airness, alors la plus prisée [...]. (*EFEB*, 177, nous soulignons en caractères gras)

Ou encore d'un certain rapport aux technologies de la communication :

**Mes parents** n'avaient pas le téléphone fixe ni de connexion internet, **comme** c'était le cas de **la majorité des habitants du village**, comme c'est encore le cas pour ma mère au moment où j'écris ces lignes. (*EFEB*, 171-173, nous soulignons en caractères gras).

Et d'une certaine idée de la liberté, qui serait acquise par le biais du permis de conduire :

**Ils** passaient **tous** le permis de conduire dès la majorité atteinte, pensant qu'il les libérerait de l'espace confiné du village, qu'ils pourraient ainsi faire des voyages (qu'ils n'ont jamais faits), des sorties (jamais plus loin que les discothèques aux alentours ou la mer à quelques kilomètres). (*EFEB*, 175, nous soulignons)

L'utilisation abondante de la comparaison, mais surtout de la généralisation, vient marquer le caractère collectif des expériences nommées en désingularisant les expériences individuelles.

Dans un milieu aussi fermé et aussi normatif, « au village, où il y avait peu de place pour la différence » (*EFEB*, 89), le parcours d'Eddy vers la « connaissance (de soi) » est difficile et ponctué par des hésitations, des déchirements. L'ensemble de son monde se limitant au village, il ne peut trouver dans son entourage d'autres façons de vivre, d'autres valeurs ; il est sans ressources. Le simple fait d'imaginer une autre vie possible, d'imaginer une fuite est difficile :

Je ne savais pas comment procéder. J'ai dû apprendre. On parle de la fuite comme rendue difficile à cause de la nostalgie ou des personnes, des facteurs qui nous retiennent, mais pas à cause de la méconnaissance des techniques de fuite. (*EFEB*, 197)

Dès le plus jeune âge, il envisage son avenir comme celui de ses parents :

Je les regardais, me projetais au même endroit, impatient, avec l'idée de cesser l'école le plus rapidement possible, comptant plusieurs fois par semaine, plusieurs fois par jour, le nombre d'années qui me séparaient de ma seizième année, celle où enfin je pourrais ne

plus emprunter la route de l'école, pensant que quand je serais là, à l'usine, je gagnerais de l'argent et n'irais plus au collège. (*EFEB*, 68)

De plus, comme son père, son frère et les autres hommes du village, Eddy subit une pression familiale et sociale constante pour « devenir un dur », c'est-à-dire hétérosexuel. Eddy va d'ailleurs s'entraîner pendant des années à devenir un dur comme les autres hommes du village :

Tous les matins en me préparant dans la salle de bains je me répétais cette phrase sans discontinuer tant de fois qu'elle finissait par perdre son sens, n'être plus qu'une succession de syllabes, de sons. Je m'arrêtais et je reprenais *Aujourd'hui je serai un dur*. Je m'en souviens parce que je me répétais exactement cette phrase, comme on peut faire une prière, avec ces mots et précisément ces mots *Aujourd'hui je serai un dur* [...]. (*EFEB*, 166, l'auteur souligne)

Ainsi, la première option considérée par Eddy est le conformisme. Eddy tente, en ce sens, de s'intégrer aux schèmes sociaux du village, c'est-à-dire de faire comme tous les autres hommes du village. L'utilisation du futur simple, quasi absent dans le roman, signale la première possibilité de devenir envisagée par Eddy. Toutefois, cet objectif se révèle rapidement impossible à atteindre, car Eddy ne parvient pas à adhérer aux valeurs masculines tant célébrées dans le village : « À cet âge, réussir aurait voulu dire être comme les autres. J'avais tout essayé. » (*EFEB*, 197)

Deux éléments seront déterminants pour permettre le passage de l'ignorance à la connaissance d'Eddy : l'école républicaine et le corps désirant d'Eddy. D'abord, l'école républicaine. N'ayant que peu accès à l'extérieur du village, l'école – la classe plus précisément – est le seul lieu permettant une sorte d'échappatoire à Eddy :

J'étais prisonnier, entre le couloir, mes parents et les habitants du village. Le seul répit était la salle de classe. J'appréciais l'école. Pas le collège, la vie du collège : il y avait les deux garçons. Mais j'aimais les enseignants. Ils ne parlaient pas de *gonzesses* et de *sales pédés*. Ils nous expliquaient qu'il fallait accepter la différence, les discours de l'école républicaine, que nous étions égaux. Ils nous expliquaient qu'il ne fallait pas juger un individu en raison de sa couleur de peau, de sa religion ou de son orientation sexuelle [...]. (*EFEB*, 85, l'auteur souligne)

L'école républicaine porte un discours autre que celui des habitants du village. L'école rejette le racisme, qui est pourtant très présent au village, « Mes parents veillaient à me donner une bonne éducation, *pas comme les racailles et les Arabes des cités.* » (EFEB, 101, l'auteur souligne), mais aussi l'homophobie dont est continuellement victime Eddy, non pas parce qu'il s'affiche comme homosexuel, mais simplement parce qu'il est suspecté de l'être en raison de ses « *airs* » (EFEB, 27, l'auteur souligne). La classe, plus précisément, est le seul lieu où le jeune Eddy n'a pas à craindre les injures et les rappels à l'ordre. Il « comprend » – c'est-à-dire qu'il le sent sans véritablement l'intellectualiser – qu'une autre façon de voir le monde existe, même si cette façon de voir le monde n'est accessible que dans la classe : « ma connaissance était restée à l'état d'intuition, de fantasme » (EFEB, 102). L'école, en plus d'offrir un autre discours, ouvre également un « espace de reconnaissance » (EFEB, 201) pour Eddy, qui a un « certain talent pour jouer la comédie » (EFEB, 201). Lorsqu'il joue, Eddy suscite l'admiration de sa famille proche et des habitants du village :

Tout était bon pour me faire aimer *Ah le fils Bellegueule on se fend la gueule quand il fait du théâtre au spectacle de fin d'année.* La fierté de ma grande sœur *T'es peut-être le futur Brad Pitt.* (EFEB, 201-202, l'auteur souligne)

Mais aussi, plus surprenamment, de ses intimidateurs :

[...] ce soir-là les deux garçons étaient dans la salle. [...] J'ai fait mon numéro, tétanisé en pensant qu'ils pourraient hurler *pédé* [...] devant ma mère et tous les autres. [...] Quand j'ai terminé ils se sont levés tous les deux, déchaînés, s'époumonant *Bravo Eddy, bravo!* Ils ont entonné mon prénom *Eddy, Eddy* jusqu'à être suivis par tous les villageois présents [...]. (EFEB, 201-202, l'auteur souligne)

L'école, c'est-à-dire les classes et les activités parascolaires, constitue donc un espace positif pour Eddy, par rapport aux autres espaces de son quotidien – la famille, le village – qui eux, l'excluent ou le marginalisent constamment. C'est un lieu où il est aimé, apprécié, et où on lui reconnaît des qualités. Il y trouve aussi la possibilité, à travers le jeu théâtral, d'explorer d'autres « je », d'autres identités. À l'école, il

découvre la possibilité de « performer<sup>153</sup> » d'autres identités. Autrement dit, l'école est le lieu qui permet à Eddy de s'ouvrir sur d'autres possibilités, sur d'autres manières d'être : c'est le lieu où il découvre la possibilité de se réinventer, car

L'enfant insulté, l'enfant paria vacille et se recroqueville sous le choc de l'injure. Mais tel un voleur, il sait s'échapper du monde qui le condamne, en s'inventant d'autres vies, des vies rêvées. Et, plus tard, des vies réelles.<sup>154</sup>

Ensuite, les réactions involontaires du corps désirant d'Eddy forcent le passage de l'ignorance à la connaissance. Ce sont elles qui créent les conditions nécessaires pour qu'Eddy puisse accéder à la connaissance, en plaçant Eddy en porte-à-faux avec son milieu. Son corps ne lui laisse pas le choix, il lui impose ses désirs, qui vont à l'encontre de ce qui est promu au village :

Mes parents appelaient ça des *airs*. [...] Ils pensaient que j'avais fait le choix d'être efféminé, comme une esthétique de moi-même que j'aurais poursuivie pour leur déplaire. (*EFEB*, 27-28)

En rentrant chez moi je pleurais, déchiré entre le désir qu'avaient fait naître en moi les garçons et le dégoût de moi-même, de mon corps désirant. (*EFEB*, 150)

J'exécutai. Je n'étais plus capable de refuser. Je n'arrivais plus à faire semblant d'être rétif ou dégoûté. Mon corps ne me laissait pas d'autre choix que de faire tout ce qu'ils s'apprêtaient à me demander. [...] Je me rendais compte, moi, que c'était toute ma personne, tout mon désir refoulé depuis toujours, qui m'entraînait dans cette situation. Je brûlais d'excitation. (*EFEB*, 151-152)

Ici s'opère une différence assez fondamentale avec la structure traditionnelle du *Bildungsroman*. En effet, le jeune Eddy ne participe pas à des « aventures » à proprement parler. Au contraire, la vie sociale du village est une vie de l'ordinaire. La vie sociale du village et celle d'Eddy sont toujours les mêmes, imperméables au

---

<sup>153</sup> Pour reprendre l'idée de « performativité » présente dans le célèbre ouvrage de Judith Butler. Voir Judith Butler, *Trouble dans le genre*, Paris, La Découverte, 2005, 283 p.

<sup>154</sup> Didier Eribon, *Une morale du minoritaire*, *op. cit.*, p. 94.

changement et déterminées par un habitus de classe qui les entrave. Toutefois, Eddy subit des « épreuves », des obstacles. La « civilité » brutale du village fait traverser de nombreuses épreuves à Eddy et celles-ci vont éventuellement entraîner des remises en question de soi et la chute des illusions d'Eddy sur la vie au village, sur la vie hétéronormée du village. Ainsi, la connaissance (de soi) d'Eddy n'intervient donc pas à la suite d'aventures, mais bien à la suite des épreuves qu'il subit, épreuves qu'il subit par ailleurs « par hasard », par le hasard qui fait qu'Eddy est différent, à cause de son homosexualité, des autres habitants du village et persécuté à cause de cette différence. Par conséquent, s'il y a « aventure » dans le roman, elle est le résultat des épreuves traversées par Eddy qui font évoluer sa conscience. Autrement dit, s'il y a aventure dans le roman, c'est celle de l'évolution d'une conscience malheureuse vers la prise de conscience de soi. Cette conscience malheureuse est *poussée*, à cause des circonstances qui sont les siennes, à chercher d'autres valeurs, d'autres manières de vivre et de voir.

Le fait d'aimer les garçons transformait l'ensemble de mon rapport au monde, me poussait à m'identifier à des valeurs qui n'étaient pas celles de ma famille. (*EFEB*, 187, nous soulignons)

Ce sont des moments comme celui-là qui m'ont révélé le piège dans lequel j'étais, l'impossibilité de changer à l'intérieur du monde de mes parents, du collègue. (*EFEB*, 175)

Le corps désirant s'impose dans la deuxième partie du roman, titrée « L'échec et la fuite », et marque une rupture dans la trajectoire d'Eddy, pour qui la nécessité de la fuite se fait de plus en plus pressante.

Paradoxalement, si l'homosexualité d'Eddy conduit à son exclusion et à sa marginalisation dans le village, « Mon avis comptait assez peu. Les décisions, comme partout ailleurs, appartenaient au masculin, dont j'étais exclu. » (*EFEB*, 149), elle lui permet de quitter d'abord mentalement, puis physiquement, l'espace du village pour un espace propre. L'homosexualité du personnage, qui le place en porte-à-faux avec le village, ouvre un espace privé, un espace propre au personnage, qui lui permet

tranquillement de se construire une identité individuelle, hors de sa famille et des normes du village :

L'idée de « famille » et celle de « vie privée », tout en étant étroitement solidaires, ne sont pourtant pas équivalentes. La première suppose en effet que les individus se lient dans des rapports stables. La seconde renvoie au contraire au *processus par lequel un sujet se sépare, prend possession d'un espace propre, et le retire – se retirant lui-même en même temps – des contraintes de la socialisation*.<sup>155</sup>

Le corps s'avère donc être l'ultime vérité du désir d'Eddy. Nous trouvons ici un élément fondamental du roman qui est l'idée selon laquelle la connaissance ne peut être réduite à des outils intellectuels. Il existe une corporéité de la connaissance. En effet, ce ne sont pas les réflexions ou les choix d'Eddy qui vont d'abord le conduire vers la connaissance de soi, mais bien son corps qui s'exprime contre sa volonté et contre le village : « cette volonté du corps qui me poussait vers les hommes, c'est-à-dire contre ma famille, contre le village tout entier. » (*EFEB*, 195) C'est le corps qui s'impose au personnage. Le narrateur souligne par ailleurs que cette connaissance du corps, Eddy l'aurait toujours sue : « car je l'ai su très tôt, très jeune, et je pourrais même dire que je l'ai toujours su, que jamais le contraire ne m'a même traversé l'esprit, que c'était la vue du corps d'un homme qui me troublait. » (*EFEB*, 180). Autrement dit, la puissance du social est telle qu'elle en vient même à (presque) déjouer la nature.

### 2.1.2 De la passivité à l'action

Conséquemment, la découverte de son homosexualité va conduire le jeune Eddy à passer de la « passivité » à l' « action » : pour accéder à la connaissance (de soi), il faut quitter le village. Les multiples tentatives ratées du protagoniste pour « devenir un dur » (*EFEB*, 195), l'incapacité du personnage de ressentir du désir pour les filles,

---

<sup>155</sup> Olivier Schwartz, *op. cit.*, p. 21. Nous soulignons.

« Elle caressait mon sexe qui restait inerte. [...] Rien n’y faisait. Chaque contact de Sabrina avec ma peau me ramenait à la vérité de ce qui se passait, de son corps de femme que je détestais » (*EFEB*, 193) et, finalement, l’acceptation de son homosexualité constituent autant d’épisodes qui vont conduire le protagoniste à non seulement envisager, mais à concrétiser sa fuite. La fuite est la seule issue possible pour pouvoir réellement accéder à la « connaissance (de soi)<sup>156</sup> » :

Il fallait fuir. [...] Arriver en territoire inconnu, me disant [...] que je ne serais plus considéré comme une pédale. Tout reprendre depuis le début, recommencer, renaître. L’art dramatique que je pratiquais au club m’avait ouvert une porte inespérée. J’avais investi beaucoup d’efforts dans le théâtre. D’abord parce que mon père en était agacé et que je commençais, à cet âge, à définir toutes mes pratiques par rapport (et surtout contre) lui. Ensuite parce que [...] il constituait pour moi un espace de reconnaissance. (*EFEB*, 201)

Fuir, c’est fuir le lieu de l’injure, de l’exclusion, du « stigmaté<sup>157</sup> ». Fuir, c’est se donner la possibilité d’être autre, c’est fuir le lieu « où un individu est frappé [...] par la flèche de l’injure, qui le blesse pour lui annoncer ce qu’il est aux yeux du monde social, et ce que, par conséquent, il sera à jamais.<sup>158</sup> » Fuir, c’est se donner la possibilité de se réinventer, d’où l’importance de trouver un espace – le théâtre – où le personnage peut tirer une certaine forme de valorisation et de soutien.

Par ailleurs, comme dans le *Bildungsroman*, *En finir avec Eddy Bellegueule* se termine au « seuil de la "vie nouvelle" du héros<sup>159</sup> ». Dans la dernière et troisième partie du roman, titrée « Épilogue », Eddy quitte le village pour une autre ville où il fréquente le lycée Madeleine-Michelis, entame sa nouvelle vie loin du village et constate – par

---

<sup>156</sup> Susan Robin Suleiman, *Le roman à thèse ou l’autorité fictive*, op. cit., p. 95.

<sup>157</sup> Didier Eribon, *La société comme verdict*, op. cit., p. 48.

<sup>158</sup> Didier Eribon, *Une morale du minoritaire*, op. cit., p. 69.

<sup>159</sup> Susan Robin Suleiman, *Le roman à thèse ou l’autorité fictive*, op. cit., p. 82.

une expérience sensible – qu’un autre monde, qu’une autre façon de vivre et d’exister est possible :

Je découvre [...]  
 Ici les garçons s’embrassent pour se dire bonjour,  
 ils ne se serrent pas la main  
 Ils portent des sacs en cuir  
 Ils ont des façons délicates  
 Tous auraient pu être traités de *pédés* au collègue  
 Les bourgeois n’ont pas les mêmes usages de leur corps (EFEB, 217-218, l’auteur souligne)

La forme même est modifiée. L’écriture, en recourant au retour à la ligne, introduit un nouveau rythme, un nouveau style dans le récit. Le présent de l’indicatif domine également la narration. Ainsi, la dernière et troisième partie d’*En finir avec Eddy Bellegueule* « aboutit à une conciliation entre sujet et monde<sup>160</sup> », car Eddy quitte son milieu d’origine pour un milieu qui correspond davantage à ses aspirations, à ses goûts, bref, à ce qu’il est.

J’ai saisi la lettre *Monsieur Bellegueule*, *Le lycée Madeleine-Michelis a le plaisir de vous annoncer...* [...] J’étais déjà loin, je n’appartenais plus à leur monde désormais, la lettre le disait. [...] Toute la nuit fut consacrée à l’élaboration de ma nouvelle vie loin d’ici. (EFEB, 210-211, l’auteur souligne)

En conclusion, comme nous l’avons souligné dans les précédents paragraphes, nous pouvons constater que la structure d’*En finir avec Eddy Bellegueule* comporte de nombreux points communs avec le *Bildungsroman*. Néanmoins, d’importantes différences persistent. L’une de ces différences est l’absence d’aventures véritables dans le roman. Le roman se centre sur la vie dans tout ce qu’elle a de plus ordinaire de plus répétitif. L’autre différence importante est qu’il n’y a pas vraiment de « transformation de soi » pour Eddy. Nous trouvons plutôt, dans le roman, une *prise de conscience de soi* : en effet, au fur et à mesure que le roman avance, Eddy prend de

---

<sup>160</sup> Raffaello Rossi, « Écrire le roman du sujet minoritaire : le cas d’Édouard Louis », *Between*, vol. 5, n° 10, 2015, p. 6.

plus en plus conscience de ce qu'il a toujours été. En ce sens, Eddy ne change pas ; il découvre et accepte son « essence », ce qui il a toujours été. Pour cette raison, la prise de conscience de soi d'Eddy n'entraîne pas une transformation des affects, c'est-à-dire ici du désir sexuel (qui est révélé puis accepté), mais plutôt des percepts, c'est-à-dire des perceptions du personnage, qui, elles, entraînent une transformation du désir social – le désir de s'enfuir – devant l'impossibilité d'être qui il est dans son village. Autrement dit, l'acceptation par le personnage de qui il est fournit, éventuellement, l'impulsion nécessaire à la transformation (sociale) du personnage qui n'advient pas dans le roman. Si Eddy ne vit pas d'aventures « hors de l'ordinaire », il traverse donc néanmoins des épreuves qui sont à l'origine du clivage social dont il prend peu à peu conscience entre l'espace de reconnaissance et de réinvention que lui ouvre l'école et le rejet et la stigmatisation dont il souffre au village (espace social de l'injure). En ce sens, les épreuves traversées par Eddy et l'évolution du personnage vers la prise de conscience de soi sont bien ce qui rattache le roman au genre du *Bildung*, malgré l'absence d'aventures « véritables ». Nous verrons plus tard quel est le rôle joué par cette absence. Pour le moment, soulignons que la structure du *Bildungsroman* dans *En finir avec Eddy Bellegueule*, associée à des mécanismes de persuasion propres au genre du roman à thèse, produit des effets originaux, façonnent l'instance narrative et permettent au roman de Louis de renouveler l'écriture de la mobilité sociale.

## 2.2 L'autorité fictive

### 2.2.1 Les caractéristiques du roman à thèse

*En finir avec Eddy Bellegueule* allie originalement certains éléments propres au roman à thèse, éléments qui, associés au *Bildungsroman*, lui permettent de poser un nouveau regard sur l'écriture de la mobilité sociale. Dans son ouvrage *Le roman à thèse ou l'autorité fictive*, Suleiman étudie le genre du roman à thèse, qui est fortement

dévalorisé par les littéraires, étant considéré comme un genre antimoderne, trop près de la propagande. Suleiman ne se penche pas sur la valeur du genre, mais tente plutôt de définir le roman à thèse en s'intéressant à ses caractéristiques qui permettent de le distinguer des autres textes. Dans son étude, Suleiman souligne que « le roman à thèse est *en tant que genre* foncièrement autoritaire : il fait appel au besoin de certitude, de stabilité et d'unicité qui est un des éléments du psychisme humain ; il affirme des vérités, des valeurs absolues.<sup>161</sup> » Le roman à thèse fournit les clés de sa propre interprétation et, poussé à l'extrême, vise à produire une seule possibilité d'interprétation. Elle remarque également que l'on reconnaît les romans à thèse à la « rencontre entre le réalisme et le didactisme<sup>162</sup> ». Autrement dit, ces derniers sont notamment reconnaissables à leur volonté d'énoncer un enseignement. Ils se fondent également une « esthétique [...] qui considère la littérature comme un acte de communication entre celui qui écrit et celui qui lit<sup>163</sup> ». Nous retrouvons plusieurs de ces caractéristiques dans *En finir avec Eddy Bellegueule*.

Dans *Le roman à thèse ou l'autorité narrative*, Suleiman définit le roman à thèse de la manière suivante :

Je définis comme roman à thèse un roman « réaliste » (fondé sur une esthétique du vraisemblable et de la représentation) qui se signale au lecteur principalement comme porteur d'un enseignement, tendant à *démontrer la vérité d'une doctrine* politique, philosophique, scientifique ou religieuse.<sup>164</sup>

---

<sup>161</sup> Susan Robin Suleiman, *Le roman à thèse ou l'autorité fictive*, op. cit., p. 18. L'auteure souligne.

<sup>162</sup> *Ibid.*, p. 19.

<sup>163</sup> *Ibid.*, p. 28.

<sup>164</sup> *Ibid.*, p. 14. Nous soulignons.

Notons ici que l'on reconnaît le roman à thèse à deux éléments importants : une volonté de démontrer la vérité (et non pas de la chercher) et l'importance accordée à une doctrine. Dans son ouvrage, Suleiman illustre ce qu'elle entend par « doctrine » :

Pour qu'une œuvre donnée soit perçue comme un roman à thèse [...], il faut qu'il se signale *principalement* ou en premier lieu comme porteur d'un enseignement doctrinaire. En d'autres termes, il faut qu'il possède un ensemble de traits dominants qui forment un système.<sup>165</sup>

Cette idée, que nous faisons nôtre, a l'avantage d'éviter de prêter des attributs péjoratifs à la notion de « doctrine ». En effet, les mots « doctrine » (ou « doctrinaire ») et « dogmatique » revêtent souvent le même sens négativement connoté dans le langage courant. Nous cherchons à éviter cet écueil. La définition suggérée a l'avantage d'indiquer clairement que la doctrine façonne la vision du monde (systémique et cohérente) et l'interprétation des faits d'une personne donnée, sans sous-entendre que ladite personne refuse toute forme de remise en question. C'est donc à cela que nous nous référerons lorsqu'il sera question de « doctrine ».

Un troisième élément doit être ajouté à cette définition du roman à thèse. En effet, avec les deux premiers éléments – volonté de démontrer la vérité et importance accordée à une doctrine –, nombreux sont les romans qui pourraient être qualifiés de romans à thèse. Il convient donc de restreindre l'étendue de cette définition. Ce troisième élément est l'autorité dont est investi le narrateur quant à l'interprétation du récit : « Dans un roman à thèse, la "bonne" interprétation de l'histoire racontée est cousue de fil rouge – elle y est inscrite de sorte que "personne ne puisse s'y tromper".<sup>166</sup> » Autrement dit, le roman à thèse se caractérise par des stratégies qui

---

<sup>165</sup> Susan Robin Suleiman, *Le roman à thèse ou l'autorité fictive*, op. cit., p. 15. L'auteure souligne.

<sup>166</sup> *Ibid.*, p. 18.

cherchent à limiter, autant que possible, le nombre d'interprétations possibles à un nombre minimal.

Il est abusif de dire que le roman de Louis est un roman à thèse. Si le roman manifeste une forte tendance au monologisme, il s'en éloigne également de plusieurs façons. Nous y reviendrons un peu plus loin. Retenons pour le moment que le roman utilise plusieurs outils constitutifs du roman à thèse, ceux-ci étant (1) la volonté de démontrer quelque chose, (2) l'importance accordée à la doctrine et (3) l'autorité narrative dirigeant l'interprétation.

### 2.2.2 La doctrine

Nous mettrons d'abord en lumière les liens entre le genre du roman à thèse et le roman de Louis, ce dernier tentant de démontrer la vérité de ce que nous considérons être la « doctrine » du roman, soit la sociologie bourdieusienne. Nous verrons les forces et les limites de cette grille d'analyse dans les prochaines pages. Le lien avec la sociologie bourdieusienne n'est évidemment pas fortuit, dans la mesure où l'auteur est lui-même un sociologue bourdieusien, ayant notamment dirigé un hommage intitulé *Pierre Bourdieu : l'insoumission en héritage*, en plus de préparer une thèse de doctorat sur les trajectoires des transfuges de classe.

Dans *En finir avec Eddy Bellegueule*, la démarche de Louis ressemble, à plusieurs égards, à celle de Bourdieu dans le court chapitre « Esquisse pour une auto-analyse » dans *Science de la science et réflexivité*. Dans cet ouvrage, Bourdieu étudie sa propre trajectoire en se penchant sur sa carrière, trajectoire qui l'a notamment conduit à délaisser la philosophie au profit de la sociologie. Le sociologue étudie sa trajectoire à la lumière de son parcours scolaire, du champ scientifique de l'époque, de l'analyse de son habitus, etc. Cependant, Bourdieu reste très discret à propos de sa vie personnelle,

celle-ci n'étant pas l'objet de son étude. Louis, reprenant le principe du chapitre de Bourdieu, tente, cette fois-ci dans une démarche romanesque, d'analyser lui aussi sa trajectoire et de « faire sa propre sociologie, son auto-socioanalyse<sup>167</sup> » en devenant sujet et objet de son étude.

Bourdieu et le narrateur-personnage d'*En finir avec Eddy Bellegueule* se proposent tous deux d'étudier un habitus. La particularité de ces derniers est qu'ils ont connu une trajectoire sociale ascendante, c'est-à-dire qu'ils sont des transfuges de classe. Ce parcours a donc façonné leur habitus, qui est déchiré entre deux milieux sociaux distinctifs, entre deux schèmes de perception, de pratiques, etc. Il en résulte ce que Bourdieu nomme un « habitus clivé<sup>168</sup> », c'est-à-dire un « habitus [...] déchir[é], portant sous la forme de tensions et de contradictions la trace des conditions de formation contradictoire dont i[I] [est] le produit.<sup>169</sup> »

Ainsi, l'habitus clivé – résultat d'un parcours de transfuge de classe – pose Bourdieu, mais aussi le narrateur-personnage du roman de Louis, dans une position particulière qui les conduit « à "réconcilier les contraires" [...] [et à] investir de grandes ambitions théoriques dans des objets empiriques souvent très triviaux.<sup>170</sup> » L'intérêt pour les « sujets triviaux » se manifeste notamment dans l'analyse de la cellule familiale dans *En finir avec Eddy Bellegueule*, qui se révèle être aussi une étude de l'habitus des classes populaires du nord de la France. L'auteur fait ainsi sienne l'idée de Bourdieu selon laquelle :

---

<sup>167</sup> Pierre Bourdieu, « Esquisse pour une auto-analyse », *Science de la science et réflexivité*, *op. cit.*, p. 184.

<sup>168</sup> *Ibid.*, p. 214.

<sup>169</sup> Pierre Bourdieu, *Méditations pascaliennes*, *op. cit.*, p. 79.

<sup>170</sup> Pierre Bourdieu, « Esquisse pour une auto-analyse », *op. cit.*, p. 216-217.

la socioanalyse permet de rationaliser, sans cynisme, les stratégies [...]. Elle permet de comprendre le jeu au lieu de le subir ou d'en souffrir et même, jusqu'à un certain point, d'en "tirer des enseignements" [...].<sup>171</sup>

Ainsi, dans *En finir avec Eddy Bellegueule*, le narrateur-personnage, tente, en quelque sorte, de réconcilier les deux pôles de sa trajectoire – son milieu d'origine et son milieu d'accueil – en faisant son auto-socioanalyse dans un récit romanesque, ce qui a pour effet de forcer un dialogue entre littérature, sociologie et classes populaires. Cependant, cette auto-socioanalyse n'est possible que parce que le narrateur-personnage a eu accès à la culture scolaire et s'est approprié la « doctrine bourdieusienne » ainsi qu'une culture littéraire qui lui permet de manier habilement la langue. Ces acquis lui permettent de montrer la « vérité d'une doctrine<sup>172</sup> » : la sociologie bourdieusienne est l'outil qui lui permet d'analyser son milieu d'origine et son enfance. Si, dans le roman, Eddy ignore son drame, celui du village, c'est parce qu'il ne dispose pas des outils pour le comprendre. La sociologie bourdieusienne est ce qui lui offre des clés de compréhension.

Il est également possible d'établir certaines comparaisons entre la démarche de Louis et celle de Pierre Bourdieu dans *La Misère du monde*. Dans cet imposant ouvrage, Bourdieu mène une enquête auprès de différents milieux sociaux afin de comprendre quelles sont les conditions de production des discours. Pour ce faire, il a rencontré de nombreuses personnes qu'il a longuement interrogées et enregistrées. L'étude porte une attention particulière aux méthodes que le sociologue doit employer – établir une relation de confiance, proximité sociale avec les interrogés, familiarité, etc. – pour recueillir du « discours naturel<sup>173</sup> », autant que possible. Une fois ce discours obtenu, le sociologue doit, par la suite, le reconstruire afin qu'il « livre les éléments nécessaires

---

<sup>171</sup> Pierre Bourdieu, « Esquisse pour une auto-analyse », *Science de la science et réflexivité*, op. cit., p. 218.

<sup>172</sup> Susan Robin Suleiman, *Le roman à thèse ou l'autorité fictive*, op. cit., p. 14.

<sup>173</sup> Pierre Bourdieu, *La Misère du monde*, op. cit., p. 1398.

à sa propre explication.<sup>174</sup> » La tâche du sociologue consiste alors à sélectionner les informations et à trouver une construction scientifique qui permet l'analyse, l'objectivation de ces discours. La sélection et la construction nous conduisent inévitablement à l'idée que le sociologue se prête à une forme d'interprétation :

[...] la mise en écrit la plus littérale (la simple ponctuation, la place d'une virgule par exemple, pouvant commander tout le sens d'une phrase) est déjà une véritable traduction ou même une interprétation. [...] elle joue délibérément de la *pragmatique de l'écriture* (notamment par l'introduction de titres ou de sous-titres faits de phrases prises dans l'entretien) pour orienter l'attention du lecteur vers les traits sociologiquement pertinents que la perception désarmée ou distraite laisserait échapper.<sup>175</sup>

La construction narrative d'*En finir avec Eddy Bellegueule* utilise, en quelque sorte, la même méthode. En effet, les « conditions principales d'une communication "non violente"<sup>176</sup> » étant réunies dans le roman – proximité sociale de l'enquêteur avec les enquêtés, familiarité, relation de confiance, etc. – le narrateur-personnage reconstitue et se remémore du « discours naturel », car il est lui-même membre de la classe sociale représentée et plus précisément de la famille dont il questionne dans le roman. De plus, il tente, à partir de bribes sélectionnées de discours social – signalées par la présence de l'italique – de comprendre et d'expliquer son milieu social d'origine. Le narrateur-personnage a véritablement accès, contrairement au sociologue qui est un « intrus » dans les milieux qu'il étudie, aux « valeurs privées<sup>177</sup> » du village dont il parle, car il s'agit des valeurs de son milieu, des valeurs de son passé. Il adopte une posture d'« observateur de l'intérieur », ce qui lui permet de faire un portrait exhaustif de son milieu d'origine.

---

<sup>174</sup> Pierre Bourdieu, *La misère du monde*, op. cit., p. 1398.

<sup>175</sup> *Ibid.*, p. 1416. L'auteur souligne.

<sup>176</sup> *Ibid.*, p. 1395.

<sup>177</sup> Nathalie Heinich, *Des valeurs : une approche sociologique*, Paris, Gallimard, coll. « NRF », 2017, p. 209.

*La Misère du monde* s'interroge également sur les notions sociologiques que sont « comprendre » et « expliquer ». Ces deux notions font, depuis la naissance de la discipline sociologique, l'objet de débats chez les sociologues.

[...] dans le passé, les concepts « comprendre » et « expliquer » ont longtemps été opposés. Sous les visages de Max Weber et de Émile Durkheim, cette opposition a exprimé pendant des lustres des notions différentes soit du but de la sociologie, soit des opérations différentes qui doivent toutefois être orchestrées afin de donner corps à la connaissance sociologique.<sup>178</sup>

Bourdieu tente, dans *La Misère du monde*, de dépasser l'opposition entre « comprendre » et « expliquer » : « Contre la vieille distinction diltheyenne, il faut poser que *comprendre et expliquer ne font qu'un*.<sup>179</sup> » Cette affirmation prend racine dans l'idée selon laquelle « l'expérience des significations fait partie de la signification totale de l'expérience » (Bourdieu, Boltanski, Castel et Chamboredon, 1965). Ainsi, Bourdieu refuse d'opérer une coupure trop nette entre l'explication de l'expérience (par le biais d'observations objectives, de descriptions) et l'expérience telle qu'elle est vécue par un sujet, car ces deux éléments sont, en quelque sorte, une seule et même chose, qui ne peut être morcelée qu'au risque d'opérer une réification. Ainsi, la sociologie bourdieusienne prend le parti de la pratique, en arguant que « dans le feu de l'action », comprendre et expliquer peuvent se confondre. Autrement dit, comprendre, c'est porter un regard particulier qui consiste à situer l'objet dans ses conditions d'existence, dans la structure sociale. Cela consiste, grosso modo, à réunir toutes les conditions pour réellement *se mettre à la place de l'objet d'étude*. Se mettre à la place

---

<sup>178</sup> Jacques Hamel, « Décrire, comprendre et expliquer. Réflexions et illustrations en sociologie », *SociologieS*, en ligne, s. p., 22 octobre 2006. URL : [http://classiques.uqac.ca/contemporains/hamel\\_jacques/Decrire\\_comprendre\\_expliquer/Decrire\\_comprendre\\_expliquer\\_texte.html](http://classiques.uqac.ca/contemporains/hamel_jacques/Decrire_comprendre_expliquer/Decrire_comprendre_expliquer_texte.html)

<sup>179</sup> Pierre Bourdieu, *La Misère du monde*, *op. cit.*, p. 1400. L'auteur souligne.

de l'objet d'étude permet alors d'élucider les raisons aussi bien que les causes (souvent hors de son contrôle) qui font qu'il agit comme il le fait.

Dans *En finir avec Eddy Bellegueule*, nous pouvons remarquer que la démarche est similaire. En effet, entre les descriptions objectives des conditions d'existence des habitants du village, qui forment autant d'explications qui tentent de « rendre compte », se trouvent autant de commentaires du narrateur qui tente de comprendre, c'est-à-dire de « saisir », de « *se mettre à la place de...* », commentaires dont la fonction est de permettre au lecteur de voir le village de l'intérieur : autrement dit, de saisir les raisons des actions des différents personnages. Par exemple, dans les extraits suivants, le narrateur se penche sur les faibles ambitions – voire l'absence d'ambitions – des habitants du village et sur les mécanismes de la reproduction sociale :

Personne ne le [le baccalauréat] passait dans la famille, presque personne dans le village si ce n'est les enfants d'instituteurs, du maire ou de la gérante de l'épicerie. J'en ai parlé à ma mère : *elle savait à peine de quoi il s'agissait [...]*. (EFEB, 204, nous soulignons)

Sabrina voulait devenir sage-femme. Elle se distinguait des autres filles du village, qui voulait la plupart du temps devenir coiffeuses, secrétaires médicales, vendeuses, institutrices pour les ambitieuses ou mères au foyer. [...] Avec le temps elle a progressivement revu à la baisse ses ambitions, comme ma sœur, souhaitant devenir chirurgienne, médecin généraliste, infirmière, aide-soignante et enfin aide à domicile (donner les médicaments et *laver le cul des vieux*, le métier de ma mère). (EFEB, 188, l'auteur souligne)

Dans ces passages, le narrateur montre les mécanismes, mais aussi l'ignorance qui sont à l'origine des faibles ambitions sociales des personnages, et donc de la reproduction sociale. Comme le pointe le narrateur, la méconnaissance du système scolaire – ici du baccalauréat – joue en défaveur des personnages, et donc de leurs ambitions. Ainsi, la tension entre expliquer, *adopter un point de vue extérieur* qui rend compte des causes des actions, et comprendre se manifeste tout au long du roman à travers l'exploration et la mobilisation schèmes généraux partagés par les habitants du village.

### 2.3 L'autorité fictive dans *En finir avec Eddy Bellegueule*

Dans les prochaines pages, nous verrons qu'il existe une importante tension entre comprendre, expliquer, démontrer et « contrôler » dans *En finir avec Eddy Bellegueule*.

Le dispositif narratif conçu par Louis a de multiples fonctions : il doit permettre, premièrement, de sentir l'expérience d'Eddy (à travers une lecture empathique) et de l'intellectualiser, c'est-à-dire de comprendre, car comprendre pour Édouard Louis suppose une compréhension sensible *et* objective, à l'image de Bourdieu. Deuxièmement, le « mode de pensée sociologique » de Louis cherche à *démontrer* la vérité de la doctrine du roman, notamment à travers la structure du *Bildungsroman* et l'opposition entre apprentissage exemplaire positif et apprentissages exemplaires négatifs. Troisièmement et finalement, le recours à l'autorité narrative vient englober ces derniers éléments et s'assurer de *diriger* l'interprétation pour empêcher une récupération « malveillante » du roman. C'est notamment ici que se manifeste l'originalité du dispositif.

Dans *Le roman à thèse ou l'autorité narrative*, Suleiman met l'accent sur les éléments de mise en récit à étudier dans l'analyse de romans autoritaires :

La mise en récit de l'histoire, c'est la façon dont cette histoire est présentée au lecteur ou à l'auditeur ; plus simplement, c'est le texte tel qu'il se présente à la lecture ou à l'audition. Les trois déterminants de la mise en récit sont : (1) l'*instance narrative* (qui raconte, à qui, et en quelles circonstances) ; (2) la *focalisation* (de quelle(s) perspective(s) l'histoire est-elle « vue » ou « vécue »?) et (3) la *disposition temporelle* (l'ordre, la fréquence et la durée des événements « tels qu'ils sont racontés », par opposition à l'ordre, la fréquence et la durée des événements « tels qu'ils se sont déroulés »).<sup>180</sup>

Nous verrons ces trois éléments – instance narrative, focalisation et disposition temporelle – dans les prochaines pages.

---

<sup>180</sup> Susan Robin Suleiman, *Le roman à thèse ou l'autorité fictive*, op. cit., p. 196.

### 2.3.1 Le narrateur

*En finir avec Eddy Bellegueule* se présente comme un roman, comme l'indique le mot « roman » sur la page couverture, en dépit du fait que sa couverture médiatique, ainsi que les nombreuses entrevues accordées par l'auteur ont contribué à créer une confusion quant au statut de l'œuvre : s'agit-il d'un roman, d'un témoignage, d'un récit?<sup>181</sup> Le roman suscite, à certaines occasions, une confusion quant à l'identité du narrateur :

Je commençais toujours par m'excuser en prétextant une crise d'asthme *Vous le savez bien, comme ce qui est arrivé à grand-mère, on peut mourir d'une crise d'asthme, ce n'est pas impossible, pas inimaginable* (je ne le disais pas de cette manière, mais en écrivant ces livres, certains jours, je suis las d'essayer de restituer le langage que j'utilisais alors. (EFEB, 82, l'auteur souligne)

Dans ce passage, nous pouvons remarquer que plusieurs stratégies de mise à distance sont employées. En effet, le présent et l'imparfait de l'indicatif sont mis en tension, révélant ainsi la rupture symbolique qui existe entre la posture du narrateur-personnage au moment de l'écriture et celle du personnage-Eddy, créant ainsi un avant et un après. Cette rupture symbolique est également renforcée par le soulignement, par le narrateur, du fait que deux registres de langue sont employés : l'un étant familier et associé au passé du personnage et aux habitants du village, l'autre étant standard, voire littéraire, et associé au présent du narrateur. Ces ruptures symboliques viennent scinder le « je » de la narration : un « je-présent » et un « je-passé » cohabitent, car malgré la distance, il s'agit bien du même personnage, mais de deux moments différents de sa vie. Le passage entre parenthèses fait également intervenir une identité d'écrivain. Ici, il est possible de remarquer que le narrateur d'*En finir avec Eddy Bellegueule* se distingue

---

<sup>181</sup> Voir Marion Dalibert, « En finir avec Eddy Bellegueule dans les médias. Entre homonationalisme et ethnicisation des classes populaires », *op. cit.*, p. 89-109.

grandement de la narratrice de *La place*, car le roman de Louis met en scène la subjectivité du narrateur et pas seulement celle du personnage. En effet, le narrateur a un rapport plus trouble et moins apaisé avec son passé que la narratrice de *La place*. Contrairement à cette dernière, il exprime ouvertement sa subjectivité, ses émotions :

[...] *Aujourd'hui je serai un dur* (et **je pleure** alors que j'écris ces lignes ; **je pleure** parce que je trouve cette phrase ridicule et hideuse, cette phrase qui pendant des années m'a accompagné et fut en quelque sorte, je ne crois pas que j'exagère, au centre de mon existence). (EFEB, 166, l'auteur souligne en italique, nous soulignons en caractères gras)

Le narrateur met également de l'avant le fait qu'il doit procéder à un travail d'écriture pour faire exister ce qu'il était, témoignant ainsi du travail de construction autour du personnage-Eddy. La posture du narrateur-personnage est également construite sur l'idée que ce dernier analyse *a posteriori* les scènes évoquées dans le roman avec des outils, sociologiques, acquis à l'extérieur de son milieu d'origine :

Il m'a fallu des années pour comprendre que son discours n'était pas incohérent ou contradictoire mais que c'était moi, avec *une sorte d'arrogance de transfuge*, qui essayais de lui imposer une autre cohérence, plus compatible avec mes valeurs – celles que j'avais précisément acquises en me construisant contre mes parents, contre ma famille –, qu'il n'existe d'incohérences que pour celui qui est incapable de reconstruire *les logiques* qui produisent les *discours* et les *pratiques*. (EFEB, 75, nous soulignons)

À force d'insistance, ma mère finissait toujours par céder. Mon père, lui, préférait crier, être sévère. Comme des rôles qu'ils se partageaient, tout à la fois imposés par des *forces sociales* qui les dépassaient et *reproduits* consciemment. (EFEB, 81, nous soulignons)

Dans la première citation, l'identité du narrateur se précise ; le narrateur signale bien qu'il est *devenu autre* – un transfuge de classe – et martèle ainsi le fait qu'il n'appartient plus, dorénavant, à sa classe sociale d'origine. La narration est donc prise en charge par le narrateur-personnage *devenu sociologue et écrivain*, un narrateur-personnage qui peut disposer du vocabulaire sociologique – parmi lequel nous trouvons les mots « pratique », « reproduction sociale », « logique », etc. –, mais aussi de l'écriture, car le dialogue entre le récit et la sociologie bourdieusienne, produit par l'intertextualité, est inaccessible au personnage-Eddy. Le personnage-Eddy et le narrateur-personnage

sont donc séparés par une rupture spatiale (passage d'un espace social à un autre) et temporelle (avant/après). Comme le remarque justement Raffaello Rossi, « seul le corps [...] pourrait témoigner de la continuité d'un monde à l'autre<sup>182</sup> ».

Le narrateur est également ce que Rossi nomme un « sujet minoritaire<sup>183</sup> », c'est-à-dire que le narrateur est un sujet qui n'occupe pas de position dominante dans l'espace social : homosexuel issu des classes populaires, victime de la violence de ses camarades, l'enfance du personnage est marquée par ce que Didier Eribon, dans *Une morale du minoritaire*, considère être la spécificité même des subjectivités minoritaires, soit « la manière [...] dont la honte est gravée dans la tête et le corps des individus, au point de devenir la marque propre de leur subjectivité, de leur être même<sup>184</sup> ».

Ces remarques générales nous permettent d'affirmer que la posture du narrateur-personnage devenu sociologue et écrivain est construite sur une série de stratégies de mise à distance. Nous verrons, un peu plus loin, leur incidence sur la posture énonciative du narrateur.

### 2.3.2 La focalisation

Dans le roman, le narrateur adopte alternativement les focalisations interne et externe. La focalisation interne permet au narrateur d'exprimer les sentiments, les émotions et les pensées du personnage principal ; le lecteur peut donc accéder à l'expérience sensible – notamment à la souffrance – du personnage.

---

<sup>182</sup> Raffaello Rossi, « Écrire le roman du sujet minoritaire : le cas d'Édouard Louis », *op. cit.*, p. 19.

<sup>183</sup> *Ibid.*, p. 6.

<sup>184</sup> Didier Eribon, *Une morale du minoritaire*, *op. cit.*, p. 70.

Et puis le grand aux cheveux roux m'a dit *Bouffe les mollards pédale*. J'ai souri, encore, comme toujours. Non pas que je pensais qu'ils me faisaient une blague mais j'espérais, en souriant, renverser la situation et n'en faire qu'une plaisanterie. Il a répété *Bouffe les mollards pédale, dépêche-toi*. J'ai refusé – je ne le faisais pas d'habitude, je ne l'avais quasiment jamais fait, mais je ne voulais pas bouffer les mollards, j'aurais vomi. J'ai dit que je ne voulais pas. L'un m'a attrapé le bras, l'autre la tête. Ils ont plaqué mon visage sur les mollards, ils ont exigé *Lèche, pédale, lèche*. J'ai sorti lentement ma langue et j'ai léché les crachats dont l'odeur colonisait ma bouche. À chaque coup de langue, ils m'encourageaient d'une voix douce, paternelle (les mains qui tenaient ma tête avec force) *C'est bien, continue, vas-y c'est bien*. J'ai continué à lécher la veste tandis qu'ils me l'ordonnaient, jusqu'à ce que les mollards aient disparu. Ils sont partis. (EFEB, 162, l'auteur souligne)

La focalisation interne permet également au narrateur-personnage de s'exprimer par le biais des commentaires. Ces commentaires ont pour fonction d'apporter des précisions, voire de diriger la lecture du roman à certaines occasions, afin de s'assurer que le lecteur accède « correctement » à l'expérience sensible dont il est question.

Je me souviens : les coups dans le ventre, la douleur provoquée par le choc entre ma tête et le mur de briques. C'est un élément auquel on ne pense pas, la douleur, le corps souffrant tout à coup, blessé, meurtri. *On pense – devant ce type de scène, je veux dire : avec un regard extérieur – à l'humiliation, à l'incompréhension, à la peur, mais on ne pense pas à la douleur.* (EFEB, 17, nous soulignons)

Ils riaient quand mon visage se teintait de rouge à cause du manque d'oxygène (le naturel des classes populaires, la simplicité des gens de peu qui aiment rire, les *bons vivants*). (EFEB, 18)

Dans le premier passage, le narrateur encadre la lecture en anticipant l'interprétation qui peut être faite du passage et la devance pour s'assurer que les lecteurs n'oublient pas la dimension corporelle de l'expérience vécue. Cette anticipation de lecture est remarquable à l'utilisation du pronom indéfini « on », qui désigne un lectorat potentiel. Dans le second passage, le narrateur a recours à l'ironie dans le passage entre parenthèses pour dénoncer un certain discours social sur les classes populaires et indiquer, par le fait même, la fausseté de ce dernier.

Cependant, la focalisation interne ne concerne que le personnage-Eddy. En effet, les personnages de Louis, parce qu'ils sont victimes des déterminismes sociaux et

parce qu'ils sont traversés par des discours, sont pratiquement dénués de toute forme d'agentivité, alors même que la forme littéraire aurait pu leur en accorder. L'impression de manque d'agentivité est accentuée par le fait que la focalisation interne ne se penche que sur Eddy et le narrateur. À aucun moment la narration ne se penche sur la subjectivité, sur l'intériorité des autres personnages. Le regard posé sur ces derniers est toujours un regard extérieur, celui du narrateur, qui cache parfois mal la douleur imposée par la rupture. Par conséquent, le roman donne accès au discours (social) des personnages et aux commentaires du narrateur-personnage sur celui-ci, mais il ne donne jamais accès à leurs *pensées*.

La focalisation externe, quant à elle, permet au narrateur d'adopter un point de vue extérieur objectif. Ce point de vue extérieur est le résultat de l'extériorité (sociale, spatiale, temporelle) du narrateur-personnage, mais aussi du dialogue intertextuel « doctrinaire » avec la sociologie bourdieusienne qui permet au narrateur-personnage devenu sociologue de mettre à distance l'enfance d'Eddy pour en faire *a posteriori* une analyse rigoureuse qui emprunte les outils scientifiques de la sociologie.

Les mêmes expériences que reproduisaient avec exactitude les habitants du village, génération après génération, et leur résistance à toute forme de changement *Y a que comme ça qu'on s'amuse vraiment*. (EFEB, 49, l'auteur souligne).

Elle ne comprenait pas que sa trajectoire, ce qu'elle appelait ses *erreurs*, entrait au contraire dans un ensemble de mécanismes parfaitement logiques, presque réglés d'avance, implacables. Elle ne se rendait pas compte que sa famille, ses parents, ses frères, sœurs, ses enfants même, et la quasi-totalité des habitants du village, avaient connu les mêmes problèmes, que ce qu'elle appelait donc ses *erreurs* n'étaient en réalité que la plus parfaite expression du déroulement normal des choses. (EFEB, 69-70, l'auteur souligne)

L'appropriation du vocabulaire de la sociologie bourdieusienne – « trajectoire », « reproduction », « logique », etc. –, superposée au discours social des autres personnages (les habitants du village, les membres de la famille d'Eddy), qui est traduit en vocabulaire sociologique (le mot « erreurs » devient « ensemble de mécanismes ») par le narrateur, vise à confirmer l'extériorité de la posture du narrateur. Le point de

vue extérieur est donc le résultat de plusieurs ruptures qui font, en quelque sorte, que « l'identité se dédoubl[e] en objet (le personnage Eddy Bellegueule) et en sujet de la narration (le narrateur [...])<sup>185</sup> ».

En résumé, la focalisation oscille entre un point de vue interne et externe. Cette alternance des points de vue participe de l'autorité narrative : l'expérience sensible du personnage et l'analyse scientifique *a posteriori* sont le fait d'un seul et même narrateur. Le personnage étant le « moi passé » du narrateur, la narration est donc « juge et partie » du récit. Notons néanmoins qu'une chose reste hors du champ de vision de la narration : l'intériorité des autres personnages.

### 2.3.3 La disposition temporelle

Troisièmement et finalement, la disposition temporelle. Dans les deux premières parties du roman, respectivement titrées « Picardie (fin des années 1990 – début des années 2000) » et « L'échec et la fuite », l'imparfait de l'indicatif domine la narration. En effet, les chapitres sont présentés comme autant de séquences éparses thématiquement organisées concernant l'enfance et l'adolescence d'Eddy Bellegueule. Les événements narrés appartiennent au passé et sont décrits comme tels. Seule exception à la règle, le discours rapporté direct, qui indique la présence du discours social (du village) dans la narration, est majoritairement dominé par le présent de l'indicatif, montrant l'actualité du discours social du milieu d'origine d'Eddy. Le discours social est signalé par la présence de l'italique.

Mais après tout, étant le bizarre du village, l'efféminé, je suscitais une forme de fascination amusée qui me mettait à l'abri, comme Jordan, mon voisin martiniquais, seul Noir à des kilomètres, à qui l'on disait *C'est vrai que j'aime pas les Noirs, tu vois plus*

---

<sup>185</sup> Raffaello Rossi, « Écrire le roman du sujet minoritaire : le cas d'Édouard Louis », *op. cit.*, p. 5.

*que ça maintenant, qui font des problèmes partout, qui font la guerre dans leur pays ou qui viennent ici brûler des voitures, mais toi Jordan, toi t'es bien, t'es pas pareil, on t'aime bien. (EFEB, 33, l'auteur souligne)*

À table, lui (mon père) parlait de temps en temps, il était le seul à en avoir le droit. Il commentait l'actualité *Les sales bougnoules, quand tu regardes les infos tu vois que ça, des Arabes. On est même plus en France, on en est Afrique, son repas Encore ça que les boches n'auront pas. (EFEB, 111, l'auteur souligne)*

Les commentaires sur les femmes qui participaient à l'émission pour réaffirmer leur virilité entre hommes *Putain elle est bonne celle-là, j'aimerais bien me la faire, la sauter, ma mère irritée Ah ceux-là ils pensent qu'à ça. (EFEB, 115)*

Toutefois, le présent de l'indicatif du discours rapporté direct cohabite avec la relégation dans le passé des événements (par l'utilisation de l'imparfait de l'indicatif) qui entourent l'émission de ce discours par le narrateur.

Désespérés devant cette créature qui leur échappait, mes parents tentaient avec acharnement de me remettre sur le droit chemin. Ils s'énervaient, me disaient *Il a un grain lui, ça va pas dans sa tête*. La plupart du temps ils me disaient *gonzesse*, et *gonzesse* était de loin la plus violente insulte pour eux – ce que je dis là était perceptible dans le ton qu'ils employaient – celle qui exprimait le plus de dégoût, beaucoup plus que *connard* ou *abruti*. Dans ce monde où les valeurs masculines étaient érigées comme les plus importantes, même ma mère disait d'elle *J'ai des couilles moi, je me laisse pas faire. (EFEB, 30, l'auteur souligne)*

Autrement dit, dans la narration, deux temporalités se côtoient : d'une part, nous trouvons le caractère toujours actuel du discours social du milieu d'origine, le présent de l'indicatif indiquant que ce discours existe encore aujourd'hui et qu'il est toujours possible de l'associer à ce milieu social, et d'autre part, le narrateur expose que ce milieu appartient à son passé, appartenance marquée par l'utilisation de l'imparfait de l'indicatif. De ce jeu temporel résulte une projection dans le présent du passé et inversement. En ce sens, le jeu temporel du roman expose la fermeture du village à l'extérieur, car il oppose le discours d'une certaine classe populaire, souvent méprisé car considéré archaïque, au discours de la classe d'adoption du narrateur, c'est-à-dire les milieux intellectuels et littéraires progressistes.

Cette opposition entre le milieu d'origine et le milieu d'adoption est particulièrement visible dans la troisième et dernière partie du roman titrée « Épilogue ». Le présent de l'indicatif domine la narration et un projet d'avenir se formule :

En arrivant à la gare,  
la peur des Noirs et des Arabes s'est atténuée  
Je voudrais déjà être loin de mon père, loin d'eux  
et je sais que *cela commence par l'inversion de toutes mes valeurs* (EFEB, 215, nous soulignons)

Les bourgeois n'ont pas les mêmes usages de leur corps  
Ils ne définissent pas la virilité comme mon père,  
comme les hommes de l'usine  
(ce sera bien plus visible à l'École normale, ces  
corps féminins de la bourgeoisie intellectuelle) (EFEB, 218)

Le narrateur oppose le temps passé des « valeurs masculines » des classes populaires – desquelles le narrateur est issu et auxquelles il n'arrive jamais à s'identifier – aux temps présent et futur des « corps féminins de la bourgeoisie intellectuelle » (EFEB, 218) – bourgeoisie intellectuelle qui va permettre au narrateur de s'approprier des outils d'affirmation de soi pour devenir lui-même, lui dont « [l]es goûts aussi, [sont depuis] toujours automatiquement tournés vers des goûts féminins » (EFEB, 29).

#### 2.3.4 Le portrait d'un habitus de classe

Paradoxalement, le discours social du village, même s'il est présenté comme étant toujours actuel, est, en quelque sorte, associé au passé. Les habitants du village sont présentés comme les prisonniers d'un passé-présent sans avenir, sans possibilité de changement ou d'évolution. Cet effet paradoxal de « passé-présent » est, en fait, le résultat de l'habitus de classe du village illustré dans le roman. Dans *Le sens pratique*, Bourdieu définit l'habitus :

Produit de l'histoire, l'habitus produit des pratiques, individuelles et collectives, donc de l'histoire, conformément aux schèmes engendrés par l'histoire ; *il assure la présence active des expériences passées* qui, déposées en chaque organisme sous la forme de schèmes de perception, de pensée et d'action, tendent, plus sûrement que toutes les règles formelles et toutes les normes explicites, à garantir la conformité des pratiques et leur *constance à travers le temps. Passé qui survit dans l'actuel et qui tend à se perpétuer dans l'avenir en s'actualisant dans des pratiques structurées selon ses principes [...]* le système des dispositions est au principe de la continuité et de la régularité [...].<sup>186</sup>

Les nombreuses descriptions des pratiques, des discours, du mode de vie et l'observation attentive des conditions d'existence, des pratiques valorisées et dévalorisées, des rapports entre les sexes, du rapport à la politique, du rapport au travail, à l'école et à l'Autre permettent au narrateur d'établir le portrait de l'habitus de classe du village. Grâce au regard sociologique, le narrateur-personnage devenu sociologue et écrivain peut exposer l'habitus de classe du village :

La sociologie traite comme identiques tous les individus biologiques qui, étant le produit des mêmes conditions objectives, sont dotés des mêmes habitus : classe de conditions d'existence et de conditionnements identiques ou semblables, la classe sociale (en soi) est inséparablement une classe d'individus biologiques dotés du même habitus, comme système de dispositions commun à tous les produits des mêmes conditionnements.<sup>187</sup>

Dans la narration, les nombreux recours à la comparaison et à la généralisation cherchent à montrer qu'au village « *chaque système de dispositions individuelles est une variante structurale des autres* <sup>188</sup> » et à désingulariser les expériences individuelles :

**Il** avait effectivement arrêté son diplôme professionnel au lycée pour se faire embaucher en tant qu'ouvrier dans l'usine du village qui fabriquait des pièces de laiton, comme son père, son grand-père et son arrière-grand-père avant lui. (EFEB, 25, nous soulignons en gras et avec un trait)

Comme tous les hommes du village, **mon père** était violent. Comme toutes les femmes, **ma mère** se plaignait de la violence de son mari. Elle se plaignait surtout du

---

<sup>186</sup> Pierre Bourdieu, *Le sens pratique*, op. cit., p. 91. Nous soulignons.

<sup>187</sup> *Ibid.*, p. 100.

<sup>188</sup> *Ibid.*, p. 101. L'auteur souligne.

comportement de mon père quand il était saoul [...]. (*EFEB*, 42, l'auteur souligne en italique, nous soulignons en gras et avec un trait)

Les décisions prises par les habitants du village quant à leur avenir ou à leurs « préférences », qui sont guidées, prises à la lumière de leurs expériences passées, entraînent la reproduction sociale du même et condamnent pratiquement la dernière génération à prendre les mêmes décisions que la précédente, car

Histoire incorporée, faite nature, et par là oubliée en tant que telle, l'habitus est la présence agissante de tout le passé dont il est le produit [...].<sup>189</sup>

[...] les structures objectives [...] sont déterminées par les conditions passées, identiques ou substituables, qui coïncident avec leur avenir dans la mesure *et dans la mesure seulement* où les structures dans lesquelles elles fonctionnent sont identiques ou homologues aux structures objectives dont elles sont le produit.<sup>190</sup>

Comme il y a absence de modification des conditions d'existence au village, rien ne change jamais.

[...] quand je lui demandais pourquoi elle et mon père ne mettaient pas de moquette au sol *Tu sais on aimerait bien mettre de la moquette, on va peut-être le faire. C'était faux. Mes parents n'avaient pas les moyens de l'acheter, ni même l'envie de le faire. L'impossibilité de le faire empêchait la possibilité de le vouloir, qui à son tour fermait les possibles. Ma mère était enfermée dans ce cercle qui la maintenait dans l'incapacité d'agir, d'agir sur elle-même et sur le monde qui l'entourait On aimerait bien t'en mettre de la moquette mais tu fais de l'asthme, et tu sais bien, la moquette c'est dangereux pour les asthmatiques.* (*EFEB*, 79, l'auteur souligne)

L'ennui et le quotidien sont tels que n'importe quel événement hors de l'ordinaire suscite l'enthousiasme des habitants du village. Un de ces événements est la mort d'un vieil homme qui, parce qu'il en avait assez de son existence, a décidé de s'enfermer chez lui et d'attendre la mort. Habitant seul, le corps de l'homme n'a été

---

<sup>189</sup> Pierre Bourdieu, *Le sens pratique*, op. cit., p. 94.

<sup>190</sup> *Ibid.*, p. 103. L'auteur souligne.

découvert que quelques semaines après sa mort à cause de l'odeur de décomposition :

[...] autour de la maison de laquelle se dégageait l'odeur du corps en putréfaction. Malgré l'oxygène bientôt irrespirable, les femmes se couvraient le nez à l'aide de mouchoirs en papier pour pouvoir continuer à regarder, pouvoir rester là, ne pas abandonner cette chance d'assister à un pareil événement, pouvoir sortir quelques instants, le temps de quelques minutes, d'un quotidien sans surprise, sans même l'attente ou l'espoir de la surprise. (EFEB, 100)

Ainsi, dans *En finir avec Eddy Bellegueule* comme dans les ouvrages bourdieusiens, les « décisions » des agents – ici des habitants du village – sont présentées comme étant des choix produits par un habitus. Ces choix « d'agents agis », qui ne sont pas faits sous la contrainte de la force (physique), sont le produit de conditions d'existence particulières, qui limitent le champ des possibilités, c'est-à-dire l'avenir.

[...] l'habitus tend à assurer sa propre constance et sa propre défense contre le changement à travers la sélection qu'il opère entre les informations nouvelles, en rejetant, en cas d'exposition fortuite ou forcée, les informations capables de mettre en question l'information accumulée et surtout en défavorisant l'exposition à de telles informations.<sup>191</sup>

Tout ce qui tend à dévaluer le mode de vie, les pratiques, les préférences, etc. des habitants du village est systématiquement mis « hors-jeu ».

Chez mes parents nous ne dînions pas, nous mangions. La plupart du temps, même, nous utilisions le verbe *bouffer*. L'appel quotidien de mon père *C'est l'heure de bouffer*. Quand des années plus tard je dirai *dîner* devant mes parents, ils se moqueront de moi *Comment il parle l'autre, pour qui il se prend. Ça y est il va à la grande école il se la joue au monsieur il nous sort sa philosophie*. Parler philosophie, c'était parler comme la classe ennemie, *ceux qui ont les moyens, les riches*. (EFEB, 107, l'auteur souligne)

Ma mère est une femme qui aime bien rire. Elle insistait lourdement sur ce point *Moi j'aime bien me marrer, je joue pas à la madame, je suis simple*. [...] Peut-être qu'elle voulait dire que, c'est évident, elle n'est pas une *madame* parce qu'elle ne peut pas en être une. [...] La honte de vivre dans une maison qui semblait s'écrouler un peu plus chaque

---

<sup>191</sup> Pierre Bourdieu, *Le sens pratique*, op. cit., p. 102.

jour *C'est pas une baraque c'est une ruine*. Bref, peut-être que ce qu'elle voulait dire, c'est *Je ne peux pas être une madame, même si je le souhaitais*. (EFEB, 74-75)

Cependant, loin de faire porter l'entière responsabilité de ces « choix » à ceux qui les font, la notion d'habitus vise notamment à éviter l'opposition binaire entre liberté et déterminisme en tentant d'expliquer pourquoi, plus souvent qu'autrement, les « agents » font certains choix plutôt que d'autres. Dépasser la notion de liberté et de déterminisme ne va pas de soi. Chaque habitus étant le produit de « conditionnements associés à une classe particulière de conditions d'existence<sup>192</sup> » et les possibles accessibles étant limités par l'appartenance sociale, seule une posture particulière peut permettre de comprendre ce qu'est l'habitus : celle du sociologue. Dans *En finir avec Eddy Bellegueule*, il s'agit du narrateur-personnage *devenu sociologue et écrivain*.

Ainsi, le rapport au temps dans le roman est crucial. En effet, le drame du village se joue précisément là : les habitants du village ne sont pas véritablement conscients que l'avenir est fermé. L'absence d'avenir, et donc de « devenir<sup>193</sup> », au sens bakhtinien, est ce qui caractérise spécifiquement le village. La vie des habitants du village s'écoule, en quelque sorte, hors du temps qui passe à l'extérieur : « le village, loin de la ville, du mouvement et de l'agitation, était aussi à l'écart du temps qui passe [...]. » (EFEB, 122) Les habitants du village se situent hors du temps, de l'espace qui a permis au narrateur de devenir lui-même. Prisonniers d'un cercle infini de répétition du même, leur existence met à mal la notion même de temps, car passé, présent et avenir se confondent :

---

<sup>192</sup> Pierre Bourdieu, *Le sens pratique*, op. cit., p. 92.

<sup>193</sup> Mikhaïl Bakhtine, *La poétique de Dostoïevski*, Paris, Seuil, 1970 (1964 à Moscou), p. 60. Un devenir civil (nouveau nom à l'état civil), littéraire (naissance comme auteur), mais aussi social (nouvelle classe sociale).

[...] l'habitus se détermine en fonction d'un avenir probable qu'il devance et qu'il contribue à faire advenir parce qu'il le lit directement dans *le présent du monde présumé*, le seul qu'il puisse jamais connaître.<sup>194</sup>

Tout oppose le narrateur-personnage et les habitants du village : alors que le narrateur-personnage appartient au présent et à l'avenir – au « devenir<sup>195</sup> », entendu au sens bakhtinien – le village est prisonnier d'un passé-présent, qui détermine l'avenir, qu'il subit et reproduit.

### 2.3.5 Un devenir possible

Ces quelques remarques nous conduisent à nous interroger sur ce qui fait du personnage-Eddy un cas à part au village. Mis à distance par les autres, par le village tout entier parce que « le crime n'est pas de faire, mais d'être. Et surtout d'*avoir l'air*. » (*EFEB*, 163), Eddy est, par la force des choses, à cause de sa « différence » avec le village, c'est-à-dire à cause de son homosexualité, forcé de rompre avec le village pour survivre. Sans cette « différence », l'avenir aurait été impossible, c'est le corps qui impose la fuite, sans même que celle-ci ait été pensée, planifiée, organisée, souhaitée. La fuite est un échec, car elle signifie que le personnage ne sera jamais comme les autres, qu'il devra se construire *contre* les autres, alors qu'au village tout encourage Eddy à faire comme les autres, à gommer ses différences :

La fuite était la seule possibilité qui s'offrait à moi, la seule à laquelle j'étais réduit. J'ai voulu montrer ici que ma fuite n'avait pas été le résultat d'un projet depuis toujours présent en moi, comme si j'avais été un animal épris de liberté, comme si j'avais toujours voulu m'évader, mais au contraire comment la fuite a été la dernière solution envisageable après une série de défaites sur moi-même. Comment la fuite a d'abord été vécue comme

---

<sup>194</sup> Pierre Bourdieu, *Le sens pratique*, *op. cit.*, p. 108. L'auteur souligne.

<sup>195</sup> Mikhaïl Bakhtine, *La poétique de Dostoïevski*, *op. cit.*, p. 60.

un échec, une résignation. À cet âge, réussir aurait voulu dire être comme les autres. J'avais tout essayé. (*EFEB*, 197)

Dans *Une morale du minoritaire*, Didier Eribon souligne comment la différence permet de faire advenir un autre avenir, car contrairement aux autres, l'enfant différent, l'enfant malheureux, pour survivre, peut « s'invent[er] d'autres vies, des vies rêvées. Et, plus tard, des vies réelles<sup>196</sup> » :

[...] l'adéquation parfaite des individus normaux aux structures de l'ordre social, loin de leur ouvrir la perspective d'un avenir sans cesse réinventé, les installe au contraire dans le confort d'un temps quasiment immobile, et de destins programmés une fois pour toutes [...]. Et qu'au contraire, les possibilités de rencontres [...], et donc de « risque » et d'« avenir incertain », sont de toute évidence beaucoup plus grandes chez ceux qui sont hors normes, extérieurs aux cadres sociaux institutionnalisés [...].<sup>197</sup>

Le devenir du personnage-Eddy est donc moins causé par la volonté individuelle que par l'inadéquation de l'individu avec le milieu, ce qui le contraint à se construire une identité à l'encontre des cadres préétablis de son milieu. La volonté n'est pas la cause de la fuite, mais la conséquence de l'imposition du corps : « Je ne pense pas que les autres – mes frères et sœurs, mes *copains* – aient souffert autant de la vie au village. Pour moi qui ne parvenais pas à être des leurs, je devais tout rejeter de ce monde. [...] Il fallait fuir. » (*EFEB*, 164-165, l'auteur souligne)

Ces quelques remarques sur le temps, puis sur le devenir dans le récit nous conduisent à nous pencher plus globalement sur l'évaluation dans le roman.

---

<sup>196</sup> Didier Eribon, *Une morale du minoritaire*, *op. cit.*, p. 94.

<sup>197</sup> *Ibid.*, p. 91-92.

## 2.4 L'évaluation dans *En finir avec Eddy Bellegueule*

L'autorité narrative s'exprime notamment à travers « l'évaluation normative<sup>198</sup> » et la « fonction interprétative<sup>199</sup> » assumées par la narration. Philippe Hamon, dans *Texte et idéologie*, écrit à propos de l'évaluation normative que

[L]es notions de *norme*, de *valeur*, de *relation* actancielle impliquant au moins un *sujet*, et de *médiation* [...] sont donc les éléments indispensables et nécessaires pour construire ces « foyers normatifs » du texte ; ces éléments s'impliquent mutuellement : il n'y a évaluation et norme que là où il y a un sujet en relation médiatisée avec un autre actant.<sup>200</sup>

D'abord, l'autorité narrative s'exprime à travers l'évaluation normative. En effet, l'alternance, dans le récit, entre les focalisations interne et externe met en tension le personnage-Eddy et le narrateur-personnage. Rossi souligne qu'« entre le narrateur et le personnage principal se creuse [...] un clivage, [...] comme s'il y avait un "moi présent" et un "moi passé" totalement étrangers<sup>201</sup> ». Le personnage-Eddy et le narrateur-personnage ne sont pas l'objet d'une même évaluation, car leurs statuts narratifs diffèrent. Alors que l'un est autonome – le narrateur-personnage *devenu sociologue* « mène l'enquête » à l'aide de son capital culturel et intellectuel nouvellement acquis – l'autre, le personnage-Eddy, est l'« enquêté » qui se trouve dans une situation de dépendance à la fois narrative et sociale.

L'évaluation normative entre le narrateur, le personnage-Eddy et les autres personnages du village, qui ont également un statut subordonné dans la narration, s'exprime notamment à travers l'opposition entre l'apprentissage « "exemplaire positif" [qui] [...] mène le héros [Eddy] vers les valeurs inhérentes à la doctrine qui

---

<sup>198</sup> Philippe Hamon, *Texte et idéologie*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Écritures », 1984, p. 24.

<sup>199</sup> Susan Robin Suleiman, *Le roman à thèse ou l'autorité fictive*, *op. cit.*, p. 197.

<sup>200</sup> Philippe Hamon, *Texte et idéologie*, *op. cit.*, p. 23-24. L'auteur souligne.

<sup>201</sup> Raffaello Rossi, « Écrire le roman du sujet minoritaire : le cas d'Édouard Louis », *op. cit.*, p. 7.

fonde le roman<sup>202</sup> » et l'apprentissage exemplaire négatif des autres personnages. Les commentaires du narrateur sur les parcours des différents personnages permettent de distinguer aisément les apprentissages « exemplaires positifs » des apprentissages « exemplaires négatifs ». Le *happy ending* du roman confirme cette impression que la mise en relation normative des parcours valorise le parcours d'Eddy au détriment du parcours des autres personnages du récit dont nous comprenons que la vie reste inchangée :

Mon frère et mon père étaient passés par là [les sorties à l'arrêt d'autocar], et en retournant au village j'y ai vu les garçons qui n'avaient pas huit ans quand je suis parti. Ils avaient pris la *place* que j'avais occupée quelques années auparavant ; *rien ne change, jamais.* (EFEB, 103, nous soulignons)

Comme l'écrit Hamon, l'évaluation normative ou « le "point idéologique" d'un texte peut donc être considéré comme point d'affleurement de ce système relationnel complexe, comme une évaluation, comme une mise en relation, c'est-à-dire comme "parallèle" [...], comme mise en rapport, mise en conjonction (R1) de deux relations (R2 et R3).<sup>203</sup> » La mise en relation de la *Bildung* d'Eddy et des autres personnages du village va jouer ce rôle d'évaluation normative.

Les commentaires évaluatifs du narrateur assument également une « fonction interprétative » qui vient diriger et orienter fortement l'interprétation du récit afin de limiter les « bruits<sup>204</sup> ». En effet, le « narrateur "omniscient" » [...] "dit" la vérité et [...] juge les idées assumées par les acteurs principaux. [...] [Et son] rôle [...] est de privilégier un des deux systèmes aux dépens de l'autre<sup>205</sup> ». Nous allons étudier cette

---

<sup>202</sup> Susan Robin Suleiman, *Le roman à thèse ou l'autorité fictive*, op. cit., p. 84.

<sup>203</sup> Philippe Hamon, *Texte et idéologie*, op. cit., p. 21.

<sup>204</sup> Susan Robin Suleiman, *Le roman à thèse ou l'autorité fictive*, op. cit., p. 192.

<sup>205</sup> *Ibid.*, p. 87.

opposition entre apprentissage exemplaire positif et négatif dans les deux prochaines sections afin de mieux cerner le rôle de l'autorité narrative dans le roman.

#### 2.4.1 La Bildung exemplaire d'Eddy

L'autorité narrative s'exprime notamment dans la confrontation des *Bildung* du roman. L'un des mécanismes de l'« évaluation normative » d'*En finir avec Eddy Bellegueule* consiste à chercher à susciter la sympathie voire l'« identification virtuelle<sup>206</sup> » du lecteur au narrateur-personnage. Ce mécanisme est intimement lié à la *Bildung* d'Eddy, qui est le seul personnage du roman qui quitte le village et n'y revient plus jamais<sup>207</sup>. Le lecteur, ainsi identifié au personnage et témoin de son apprentissage « exemplaire positif<sup>208</sup> », souhaite « suivre [le héros] dans la bonne voie<sup>209</sup> ». Cette « bonne voie » est la doctrine du roman, la sociologie bourdieusienne sur laquelle se fonde la majorité des commentaires et des observations du narrateur. Cette doctrine lui permet de poser un regard scientifique, objectif, extérieur, sur le village, contrairement aux autres habitants du village.

Il lui arrivait à de multiples reprises dans une même semaine de me demander si mes devoirs étaient faits. Peu lui importait la réponse, comme ma mère qui m'interrogeait sur ma journée au collège. Sa question, ce n'était pas lui qui la posait, mais un rôle qui le dépassait, parfois, contre sa volonté, l'acceptation ou plus *l'intériorisation* du fait qu'il *valait mieux*, qu'il était plus *légitime* de bien faire ses devoirs pour un enfant. (EFEB, 103, nous soulignons)

L'« évaluation normative » s'affirme à travers le langage : Eddy parvient véritablement à rompre avec le village au moment où il s'approprie la langue littéraire

---

<sup>206</sup> Susan Robin Suleiman, *Le roman à thèse ou l'autorité fictive*, op. cit., p. 91-92.

<sup>207</sup> Le père d'Eddy, Jacky, quitte le village pendant sa jeunesse, mais il y revient quelques années plus tard en laissant planer le mystère sur les raisons de son retour.

<sup>208</sup> Susan Robin Suleiman, *Le roman à thèse ou l'autorité fictive*, op. cit., p. 84.

<sup>209</sup> *Ibid.*, p. 91-92.

ainsi que le vocabulaire et les concepts bourdieusiens pour les faire siens et poser un regard sociologique, c'est-à-dire un regard critique sur son village natal.

Je le découvrirai plus tard, notamment en discutant avec mes anciens enseignants – les enseignants du collège, impuissants, abattus par la façon qu'avaient les parents du village d'élever leurs enfants, et qui en parlaient dans la salle des professeurs *Et le petit Bellegueule, il a des capacités mais s'il continue comme ça à ne pas faire ses devoirs, à être absent aussi fréquemment, il ne s'en sortira pas.* (EFEB, 102, l'auteur souligne)

L'appropriation d'un langage étranger au milieu d'origine – sociologique et littéraire – coïncide avec l'appropriation du « vrai » langage du narrateur. En ce sens, le narrateur-personnage adhère à la « doctrine » du roman, car il n'est plus l'objet d'étude socialement défavorisé – un jeune garçon issu des milieux populaires du nord de la France qui ignore l'existence même de la sociologie –, mais un jeune sujet – un sociologue – qui mène l'étude ; le renversement des perspectives est total. Mais si la « machine à persuasion<sup>210</sup> » du roman fonctionne aussi bien et permet l'identification du lecteur au narrateur-personnage, c'est aussi parce que l'histoire d'Eddy n'en est pas seulement une de découverte de soi ou de la « vérité » d'une doctrine, mais aussi d'une ascension sociale. Autrement dit, la transformation d'Eddy coïncide avec une amélioration objective de ses conditions matérielles et intellectuelles d'existence. Toute l'histoire d'Eddy est donc positivement axée sur son « devenir ». Toutefois, il n'en va pas de même pour les autres habitants du village.

#### 2.4.2 La Bildung négative des autres personnages

À l'inverse du personnage-Eddy, dont la transformation est achevée lorsqu'il devient le narrateur-personnage devenu sociologue et écrivain, la quasi-totalité des autres personnages sont présentés et évalués comme étant des contre-exemples. En effet,

---

<sup>210</sup> Susan Robin Suleiman, *Le roman à thèse ou l'autorité fictive*, op. cit., p. 90.

Hamon, dans *Texte et idéologie*, note que « le point d'application d'une évaluation peut se porter aussi bien sur des *états* [...] que sur des *transformations* [...]»<sup>211</sup> ». Hamon remarque également que le « concept clé dans le discours théorique sur les rapports entre texte et idéologie [...] [est] celui *d'absence* »<sup>212</sup> ». À l'absence de « transformation » des habitants du village, c'est-à-dire de « devenir », le narrateur-personnage oppose sa « transformation » – c'est-à-dire sa prise de conscience – et son devenir. Ainsi, tous les habitants du village incarnent l'apprentissage « exemplaire négatif<sup>213</sup> » tel que décrit par Suleiman : « Le sujet d'une histoire d'apprentissage exemplaire négatif subit une évolution morphologiquement identique mais sémantiquement opposée à l'évolution du sujet exemplaire positif<sup>214</sup> ». S'ils ne font pas mentir la doctrine – elle explique parfaitement leurs actions –, il reste qu'elle leur est inaccessible, précisément car ils ne sont pas conscients des mécanismes qui les déterminent ; ils n'ont pas accès à ce savoir émancipateur. C'est notamment le cas de plusieurs membres de la famille d'Eddy, qui n'ont pas conscience des mécanismes qui ont conduit à leur exclusion du système scolaire. Ils ne comprennent pas que c'est leur habitus, et notamment les comportements qu'ils valorisent – dévalorisation de l'école, amour de la provocation, incapacité à adopter des comportements dociles et à respecter l'autorité (scolaire) –, qui a conduit à leur exclusion du système scolaire :

Mon père avait cessé d'aller à l'école très jeune. [...] Même quand il se rendait au lycée il en était de toute façon la plupart du temps exclu à cause des provocations aux enseignants, des insultes, des absences. (*EFEB*, 24)

Mes résultats étaient assez médiocres. Il n'y avait ni lumière ni bureau dans les chambres et il fallait faire le travail scolaire dans la pièce principale, avec mon père qui regardait la

---

<sup>211</sup> Philippe Hamon, *Texte et idéologie*, op. cit., p. 29.

<sup>212</sup> *Ibid.*, p. 11. L'auteur souligne.

<sup>213</sup> Susan Robin Suleiman, *Le roman à thèse ou l'autorité fictive*, op. cit., p. 106.

<sup>214</sup> *Ibid.*

télévision ou ma mère qui vidait un poisson sur la même table en marmonnant *C'est pas l'heure pour faire des devoirs*. (EFEB, 86, l'auteur souligne)

Ma *docilité* [celle d'Eddy] à leur [les enseignants] égard avait quelque chose de suspect : la docilité à l'école était une caractéristique féminine. (EFEB, 87, nous soulignons)

Le cousin Sylvain, à cause de son exclusion du système scolaire et de sa fierté d'être « un dur aussi dur » (EFEB, 128), finit par avoir des démêlés avec la justice :

Le procureur lui a posé les questions habituelles [...] : *Affirmeriez-vous que vos actes sont imputables à des contraintes extérieures ou avez-vous la sensation que seul votre libre arbitre était en jeu dans cette affaire?* Mon cousin a balbutié qu'il n'avait pas compris la question [...]. Il n'était pas gêné, il ne ressentait pas directement la violence de classe qui l'avait exclu du monde scolaire et, finalement, par une série de causes et d'effets, [...] l'avait mené jusque-là, au tribunal. [...] [I] [le procureur] lui a enfin demandé [...] ce qu'il avait voulu dire avec ce *NLP*. [...] *Mais monsieur le procureur vous avez rien compris. NLP ça voulait pas dire Nique la police. Ça voulait dire Nique le procureur*. Cet affront au procureur fait, aujourd'hui encore, frémir les membres de ma famille quand ils racontent cette histoire *Il avait des couilles celui-là*. (EFEB, 140-141, l'auteur souligne)

On trouve aussi des passages mettant en évidence le fait que la mère comprend qu'il existe une fracture sociale entre les ouvriers et les bourgeois, sans avoir les mots pour le dire :

La cour de récréation fonctionnait de la même manière que le reste du monde : les grands ne côtoyaient pas les petits. Ma mère le disait en parlant des ouvriers *Nous les petits on intéresse personne, surtout pas les grands bourges*. (EFEB, 15, l'auteur souligne)

Ma mère qui disait (aussi) *Les maux de dos dans la famille c'est génétique et après avec l'usine c'est dur* sans s'apercevoir que ces problèmes étaient non pas la cause, mais la conséquence du caractère harassant du travail de l'usine. (EFEB, 40)

La sœur s'imagine que devenir propriétaire de la maison en ruines de sa grand-mère est une amélioration de sa condition sociale :

(Ma grande sœur, au moment où je parle, a entamé les démarches nécessaires afin de racheter pour une somme dérisoire la maison de ma grand-mère partie finir ses jours dans un logement social. [...] Ma sœur, qui n'aura jamais pu voir autre chose que le village de toute sa vie, à vingt-cinq ans, déjà propriétaire et engagée dans des travaux interminables.) (EFEB, 90)

L'évaluation normative négative de l'apprentissage exemplaire négatif de la mère, mais aussi des autres habitants du village, est particulière manifeste dans ces passages. En effet, le narrateur est le seul capable de constater l'existence et d'expliquer (sociologiquement) les déterminismes qui pèsent sur sa mère, sur sa sœur, sur son père, sur son cousin et sur le village. À l'« erreur » de sa mère, Édouard Louis oppose les déterminismes sociaux ; à l'individu, Louis oppose la société. L'absence de transformation est donc aussi le résultat d'une absence et notamment de l'absence d'un langage, d'un vocabulaire adéquat : sans les mots pour comprendre son expérience, la transformation est difficile, voire impossible.

Observons, par ailleurs, que la « machine à persuasion » du contre-exemple puise également sa force dans la faiblesse des voix des personnages autres qu'Eddy Bellegueule. La faiblesse de ces voix est notamment marquée par la différenciation des niveaux de langue. Alors que le narrateur peut recourir à une langue standard et se « distinguer<sup>215</sup> » grâce à elle, les habitants du village s'expriment tous, sans exception, dans un niveau de langue populaire, voire même familier à plusieurs occasions.

Les injures se succédaient avec les coups, et mon silence, toujours. *Pédale, pédé, tantouse, enculé, tarlouze, pédale douce, baltringue, tapette (tapette à mouches), fiotte, tafiole, tanche, folasse, grosse tante, tata, ou l'homosexuel, le gay.* (EFEB, 19)

L'arrêt de bus, lui aussi en briques rouges, tagué *Nicke la police, A more les salle pédé.* (EFEB, 105)

Cette différenciation occupe au moins une double fonction dans la narration. D'une part, elle permet à l'auteur-narrateur d'affirmer sa nouvelle identité et la rupture avec son milieu d'origine. D'autre part, elle a également pour effet, intentionné ou non, de hiérarchiser les discours en montrant la distance (qu'il est souhaitable de rattraper au

---

<sup>215</sup> En référence à l'ouvrage de Pierre Bourdieu, *La Distinction*, Paris, Minuit, coll. « Le sens commun », 1979, 670 p.

vu de la *Bildung* exemplaire d'Eddy) entre les locuteurs : à la richesse du vocabulaire homophobe du village s'oppose le vocabulaire sociologique du narrateur.

La faiblesse des voix narratives des autres personnages s'exprime aussi à travers la confusion dans l'énonciation. Tous les passages introduisant le discours de l'entourage d'Eddy sont annoncés par l'introduction de l'italique dans le texte. Cependant, si ces passages sont présentés comme étant émis par des individus, ils sont aussi présentés comme étant le produit de structures, de groupes, de classes sociales :

[...] si, dans le monde monologique, l'idée conserve sa fonction idéologique, elle est nettement séparée du portrait figé du héros et ne se combine plus avec sa représentation ; elle est simplement placée dans sa bouche, mais elle aurait pu aussi bien être énoncée par n'importe quel autre personnage. L'auteur veut que telle idée importante soit exprimée en soi, dans le contexte de l'œuvre donnée ; qui se chargera de son expression, et à quel moment de l'action, c'est déterminé par des considérations d'ordre compositionnel [...]. Ce genre d'idée en soi n'appartient à personne. Le héros en est un simple véhicule, et elle est à elle-même son propre but.<sup>216</sup>

Alors que le narrateur-personnage *parle*, les autres personnages *sont parlés* par le discours social : « les classes dominées ne parlent pas, elles sont parlées<sup>217</sup> ». Les voix qu'ils portent ne sont pas vraiment des voix propres, individuelles, mais des voix individuelles qui cachent mal le fait qu'elles sont une seule et même voix socialement marquée, conditionnée, déterminée.

Au village, le poids était une caractéristique valorisée. Mon père et mes deux frères étaient obèses, plusieurs femmes de la famille, et l'on disait volontiers *Mieux vaut pas se laisser mourir de faim, c'est une bonne maladie*. (EFEB, 16, l'auteur souligne en italique, nous soulignons avec un trait)

L'introduction du pronom « on » marque bien cette sorte d'indifférenciation entre social et individu. Les individus parlent, mais le discours qu'ils portent ne leur

---

<sup>216</sup> Mikhaïl Bakhtine, *La poétique de Dostoïevski*, op. cit., p. 119.

<sup>217</sup> Pierre Bourdieu, « Une classe objet », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 17-18, 1977, p. 2-5.

appartient pas en propre. C'est bien autour de cette idée que s'articule le projet littéraire d'Édouard Louis. Ce constat force le rapprochement avec le monologisme de Bakhtine :

Il [le roman de Dostoïevski ou le roman polyphonique] est construit non pas comme l'unité d'une seule conscience qui aurait absorbé, tels des objets, d'autres consciences, mais comme l'unité d'interactions de consciences multiples dont aucune n'est devenue complètement objet pour l'autre.<sup>218</sup>

Par conséquent, si le roman *En finir avec Eddy Bellegueule* permet le dialogue à certaines occasions, il n'est pas construit sur le dialogue *entre les personnages*, ou le dialogisme, mais sur un système d'oppositions fondamentales. Hamon souligne l'importance de la notion d'absence pour étudier le caractère idéologique d'un texte. À l'agentivité du narrateur s'oppose l'absence d'agentivité d'Eddy et des autres, au savoir du narrateur s'oppose l'ignorance des autres personnages, à l'apprentissage « exemplaire positif » du narrateur s'oppose l'apprentissage « exemplaire négatif » des autres personnages, au langage du narrateur s'oppose celui des autres personnages, etc. Autrement dit, l'ensemble du dispositif narratif agit comme évaluateur normatif qui met en relation un parcours A souhaitable (celui du narrateur) avec un parcours B (celui des habitants du village) non souhaitable. Le narrateur agit donc comme « "tierce personne" neutre<sup>219</sup> ». Cependant, cette « neutralité » se paie du prix de la l'effacement des voix narratives des autres personnages, limitant ainsi la confrontation entre les consciences des personnages : « Elle est incapable de créer, à côté d'une conscience, une autre conscience équivalente, dès lors qu'elle est le refus et la contestation purement théorique d'une idée<sup>220</sup> ».

---

<sup>218</sup> Mikhaïl Bakhtine, *La poétique de Dostoïevski*, op. cit., p. 48.

<sup>219</sup> *Ibid.*, p. 49.

<sup>220</sup> *Ibid.*, p. 120.

### 2.4.3 Les valeurs de l'évaluation

Néanmoins, l'opposition entre les différentes trajectoires des personnages en est une de régimes de valeurs, c'est-à-dire, une opposition entre un « régime de communauté » et un « régime de singularité<sup>221</sup> » – pour reprendre les mots de Nathalie Heinich. Penchons-nous maintenant sur la posture énonciative du narrateur.

Comme nous l'avons vu dans la partie 2 sur l'autorité fictive, la multiplication des opérations de mise à distance produit de nombreux effets sur la posture énonciative du narrateur. Car aux considérations énoncées précédemment s'ajoute le fait que, comme dans les romans autoritaires, le narrateur-personnage est la « source de l'histoire mais aussi interprète ultime du *sens* de celle-ci<sup>222</sup> ». S'il est abusif de dire que le narrateur est le seul détenteur du sens du récit, il convient néanmoins de souligner qu'il est effectivement la source du récit – le narrateur raconte sa propre enfance – et qu'il fournit plusieurs clés d'interprétation de celui-ci. La question de l'interprétation du sens du récit est donc centrale. Avant de se pencher sur cette question, faisons un rapide détour en présentant l'ouvrage *Des valeurs* de Nathalie Heinich dont la théorie, jumelée à l'étude de la posture d'énonciation du narrateur nous permettra d'approfondir notre compréhension du statut du narrateur dans *En finir avec Eddy Bellegueule*.

Dans son ouvrage *Des valeurs*, Nathalie Heinich s'intéresse à la sociologie axiologique afin d'établir comment la valeur est attribuée par les acteurs. L'objectif principal de son ouvrage consiste à reconstituer la « "grammaire axiologique", ce système de valeurs qui préside, dans nos sociétés, à la production des jugements de valeurs.<sup>223</sup> » Pour ce faire, elle étudie les « pratiques d'évaluation<sup>224</sup> » afin d'établir

---

<sup>221</sup> Nathalie Heinich, *Des valeurs*, *op. cit.*, p. 68.

<sup>222</sup> Susan Robin Suleiman, *Le roman à thèse ou l'autorité fictive*, *op. cit.*, p. 90. L'auteure souligne.

<sup>223</sup> Nathalie Heinich, *Des valeurs*, *op. cit.*, p. 21.

<sup>224</sup> *Ibid.*, p. 21.

comment sont produits les jugements de valeur, comment est attribuée la valeur. Selon la sociologue, l'on peut reconnaître la présence d'un jugement de valeur ou d'une opinion – les deux sont des synonymes dans l'ouvrage en question – à sa forme. Car « exprimer une opinion, c'est situer un objet, un acte, une personne sur une échelle de valeurs et de normes, marquer un point de repère dans ce qu'il faut ou ne faut pas être ou faire.<sup>225</sup> » Dans *Des valeurs*, Heinich étudie donc les fonctions que peut prendre une opinion : elle peut servir à créer du commun (des valeurs, des repères, des critères communs), à communiquer quelque chose, à se distinguer, ou à affirmer une identité. La sociologue s'intéresse également aux « conditions nécessaires à l'émission d'une opinion<sup>226</sup> ».

Dans *En finir avec Eddy Bellegueule*, comme nous l'avons vu précédemment, le narrateur raconte sa propre histoire et fournit également les clés d'interprétation de son récit. Il occupe ainsi ce que l'on pourrait appeler une posture de *narrateur autoritaire*. Il convient néanmoins d'apporter quelques nuances à cette affirmation, car, comme nous le verrons, l'autorité du narrateur n'est pas totale.

Comme le souligne Heinich, il existe une « hiérarchie des valeurs, relative à leur contexte<sup>227</sup> ». Toutes les énonciations du narrateur sont marquées par sa difficile expérience, ce qui le conduit à valoriser certaines valeurs au détriment de d'autres. Ces valeurs sont celles qui lui ont permis de devenir lui-même : homosexuel (tolérance, diversité, valeurs républicaines), écrivain (culture, savoir) et d'accéder à une meilleure position sociale (école). Ces valeurs constituent la « grammaire axiologique » qui va diriger ses opinions, ses commentaires et prises de positions, autrement dit, ses évaluations. La hiérarchisation produite par le narrateur dans le roman occupe une

---

<sup>225</sup> Nathalie Heinich, *Des valeurs*, *op. cit.*, p. 40.

<sup>226</sup> *Ibid.*, p. 35.

<sup>227</sup> *Ibid.*, p. 209.

« fonction de distinction<sup>228</sup> » qui lui permet de dire qu'il ne fait plus partie du village maintenant, distinction également marquée dans le titre du roman, qui s'inscrit sous le signe de la rupture. Cependant, ce n'est pas la fonction principale de la hiérarchisation dans le roman. En effet, la fonction principale de la hiérarchisation est plutôt une « fonction identitaire<sup>229</sup> », c'est-à-dire qu'« en affirmant que l'on pense quelque chose à propos d'un objet quelconque, l'on effectue un travail sur sa propre identité, consistant à assurer, pour soi-même autant que pour autrui, la cohérence et la conformité de sa propre image.<sup>230</sup> » Les valeurs « valorisées » sont celles qui ont été positives pour le narrateur, celles qui lui ont permis de se construire comme individu. En ce sens, le narrateur tend à leur accorder plus d'importance qu'à celles du village contre lesquelles il s'est construit (valeurs masculines, communauté, etc.). Se trouvent alors confrontés deux régimes de valeur : le « régime de communauté » du village où la différence est mal vue et le « régime de singularité » du narrateur, qui lui a permis de se constituer une identité authentique, qui n'est pas une simple variante de celles des autres.

La hiérarchisation participe donc d'un processus d'individuation dont l'aboutissement est la parution du roman et le changement de nom à l'état civil de l'auteur, le changement de nom permettant de rompre avec un passé social, vécu comme un stigmate, trop lourd à porter. La question du nom revient par ailleurs au début et à la fin du roman – où Eddy rencontre enfin des « bourgeois » pour la première fois, c'est-à-dire des individus dont l'habitus et les normes d'évaluations diffèrent de ceux du village –, pour bien signaler le fait qu'il s'agit d'un processus d'individuation :

---

<sup>228</sup> Nathalie Heinich, *Des valeurs*, *op. cit.*, p. 42.

<sup>229</sup> *Ibid.*, p. 43.

<sup>230</sup> *Ibid.*, p. 43-44.

Pour la première fois mon nom prononcé ne nomme pas. (EFEB, 9, citation placée en exergue au début du roman issue d'un livre de Marguerite Duras, *Le Ravissement de Lol. V. Stein*)

Il avait décidé de m'appeler Eddy à cause des séries américaines qu'il regardait à la télévision (toujours la télévision). Avec le nom de famille qu'il me transmettait, Bellegueule, et tout le passé dont était chargé ce nom, j'allais donc me nommer Eddy Bellegueule. Un nom de dur. (EFEB, 26)

*C'est un drôle de prénom Eddy, c'est un diminutif, non? / Ton vrai prénom c'est pas Édouard? / Bellegueule c'est quelque chose de s'appeler Bellegueule, les gens ne se moquent pas trop? / Eddy Bellegueule, putain Eddy Bellegueule c'est énorme comme nom.* (EFEB, 217)

Les multiples stratégies de mise à distance utilisées dans le roman répondent donc à une volonté du narrateur de « dire "je" et de s'exprimer en son nom, en conformité avec l'image qu'[il] donne et se donne [de lui-]même, et dans une certaine cohérence de cette image au fil des innombrables opinions qu'un individu est amené à produire tout au long de sa vie.<sup>231</sup> » Le narrateur marque sa distance avec l'habitus de classe de son milieu d'origine et expose, en quelque sorte, celui qui est maintenant le sien, celui du milieu qu'il commence finalement à s'approprier à la fin du roman. La mise en valeur de cet habitus passe notamment par une position d'« expert<sup>232</sup> », c'est-à-dire de sociologue. Cependant, les implications de l'adoption, dans certains passages, d'une posture d'expert de la part du narrateur sont nombreuses, car

l'opinion experte possède un statut particulier : elle est beaucoup moins libre que celle du citoyen ordinaire, mais, en contrepartie, beaucoup plus efficace, agissante, sinon puissante. Même lorsqu'elle prend une forme purement factuelle [...], elle entraîne d'importantes conséquences économiques, éthiques, réputationnelles, etc., qui tendent à lui conférer le statut d'un jugement de valeur.<sup>233</sup>

---

<sup>231</sup> Nathalie Heinich, *Des valeurs*, op. cit., p. 44.

<sup>232</sup> *Ibid.*, p. 52.

<sup>233</sup> *Ibid.*

En devenant sociologue, le narrateur est le seul personnage capable de nommer, il est celui qui possède les mots pour objectiver, comprendre son expérience. Ainsi, même si les intentions du narrateur sont nobles, ses observations peuvent être reçues et perçues comme violentes, car la disparité de capital culturel entre ce dernier et les habitants du village est trop grande. Le narrateur exerce donc *malgré lui* une « violence symbolique » à l'égard des autres personnages pour reprendre l'expression de Bourdieu.

C'est ici que la sociologie compréhensive de Heinich vient nous permettre de nuancer l'affirmation selon laquelle le narrateur-personnage d'*En finir avec Eddy Bellegueule* est un narrateur autoritaire. La sociologie axiologique de Heinich permet de mettre en lumière « l'intention » du narrateur, nous donnant l'occasion de nous détourner de la « "perspective d'objet" au profit d'une "perspective du sujet", se déplaçant de la "chose jugée" à l' "attitude de celui ou de celle qui juge".<sup>234</sup> » Ce déplacement nous permet de remarquer que si le narrateur recourt au vocabulaire sociologique, il recourt également beaucoup aux sentiments :

J'y dérobais les vêtements de ma sœur que je mettais pour défiler [...]. Ces représentations dont j'étais l'unique spectateur me semblaient alors les plus belles qu'il m'ait été donné de voir. *J'aurais pleuré de joie* tant je me trouvais beau. *Mon cœur aurait pu exploser* tant son rythme s'accélérait. Après le moment d'euphorie du défilé, essoufflé, je me sentais soudainement idiot, sali par les vêtements de fille que je portais, pas seulement idiot mais *dégoûté* par moi-même [...]. (EFEB, 28-29, nous soulignons)

Mon grand frère ne le savait pas, mais je ne voulais pas que Rudy reçoive des coups à l'école et j'étais obsédé par l'idée de faire de lui un hétérosexuel. J'avais entrepris dès son plus jeune âge un véritable travail : je lui répétais sans arrêt que les garçons aimaient les filles, parfois même que l'homosexualité était quelque chose de dégoûtant, de *carrément dégueulasse*, qui pouvait mener à la damnation, à l'enfer ou à la maladie. (EFEB, 52-53, l'auteur souligne)

De fait, les multiples recours aux sentiments manifestent la douleur causée par la rupture. Cette douleur s'écarte du point de vue scientifique du narrateur et signale plutôt

---

<sup>234</sup> Nathalie Heinich, *Des valeurs*, op. cit., p. 125.

la valeur accordée à l'authenticité dans le récit : « c'est l'authenticité de la personne, unique, insubstituable, à nulle autre pareille, qui garantit la valeur de l'opinion [...], et peu importe que d'autres le pensent aussi, ou pas, car c'est le "moi je" qui authentifie le jugement émis.<sup>235</sup> » C'est donc le désir de singularité du narrateur qui est au centre du récit, car il marque le désir de rupture avec son passé et le désir d'invention de son identité. Les commentaires sociologiques du narrateur visent certainement à montrer ce qui cause la reproduction sociale et la douleur vécue par les habitants du village, mais leur « intention » est surtout de constituer le narrateur comme sujet autonome, comme sujet *qui situe, qui nomme* plutôt que comme sujet *que l'on situe et que l'on nomme*. Le chemin de l'autonomie est, par ailleurs, peu évoqué, car le roman se termine à l'arrivée du personnage-Eddy au lycée, où le lecteur devine que la nouvelle vie du personnage commence. Le mystère entourant la transformation d'Eddy ajoute à l'impression de singularité du sujet, dont le parcours est exceptionnel. Ainsi, bien que le narrateur soit le seul à pouvoir énoncer du discours propre – en opposition au discours social des autres personnages – le narrateur n'est que *relativement autoritaire*, car son intention est moins guidée par une exigence de vérité (de la doctrine) que par une *exigence de vérité du sujet*, même si les deux existent dans le roman.

## 2.5 Conclusion

Nous avons pu constater que le roman de Louis emprunte de nombreuses caractéristiques au roman à thèse. Toutefois, ce dernier n'est pas suffisamment fermé pour être qualifié comme tel. En effet, comme nous avons pu le voir dans la dernière section, le narrateur n'est que *relativement autoritaire*. L'autorité n'est pas totale, car sa fonction principale n'est pas d'obliger une lecture, mais de disqualifier certaines

---

<sup>235</sup> Nathalie Heinich, *Des valeurs, op. cit.*, p. 68.

lectures. L'ouverture du roman semble notamment liée aux intentions de l'auteur. Louis, de par ses intentions « bienveillantes » à l'égard des milieux populaires à qui il souhaite « donner une place dans la littérature<sup>236</sup> », s'approprie l'autorité narrative pour éviter la lecture malveillante de son roman, car

[e]n prenant la responsabilité de *publier* des discours qui, en tant que tels, se situent, comme l'observe Benveniste, "dans une situation pragmatique impliquant une certaine intention d'influencer l'interlocuteur", il [l'analyste ou, dans notre cas, l'auteur] s'expose à se faire le relais de leur efficacité symbolique ; mais surtout, *il risque de laisser jouer librement le jeu de la lecture, c'est-à-dire de la construction spontanée, pour ne pas dire sauvage, que chaque lecteur fait nécessairement subir aux choses lues.*<sup>237</sup>

Autrement dit, l'autorité narrative se pose donc comme un dispositif narratif éthique qui cherche à éviter la récupération malveillante du roman, qui touche un sujet sensible, mais aussi à éviter la déformation de son propos. Ce dispositif éthique est donc un moyen de représenter et de faire exister les classes populaires, le langage populaire dans la littérature sans les idéaliser et sans les folkloriser, sans atténuer le dur vécu du personnage et sans condamner trop fermement son milieu d'origine. La crainte d'une récupération « malveillante » du propos si le narrateur choisit le laisser-faire, c'est-à-dire ne recourt pas à l'autorité narrative, n'est pas infondée. Bourdieu l'aborde dans *La misère du monde* :

Choisir le laisser-faire, par souci de refuser toute limitation imposée à la liberté du lecteur, ce serait oublier que, quoi qu'on fasse, toute lecture est déjà sinon contrainte, du moins orientée par des schèmes interprétatifs. On a pu ainsi vérifier que les lecteurs non avertis lisent les témoignages comme ils entendraient les confidences d'un ami ou, plutôt, des propos (des ragots) au sujet de tiers, occasion de s'identifier, mais aussi de se différencier, de juger, de condamner, d'affirmer un consensus moral dans la réaffirmation des valeurs communes. L'acte politique, d'une espèce très particulière, qui consiste à porter à l'ordre

---

<sup>236</sup> Augustin Trapenard, « Il était une fois Édouard Louis », *Boomerang*, [Émission de radio], 8 janvier 2016, France Inter, en ligne, <<https://www.franceinter.fr/emissions/boomerang/boomerang-08-janvier-2016>>

<sup>237</sup> Pierre Bourdieu, *La misère du monde*, *op. cit.*, p. 1420. L'auteur souligne.

du public, par la publication, ce qui normalement n’y accède pas, ou jamais, en tout cas, *sous cette forme*, se trouverait en quelque sorte détourné, et totalement vidé de son sens.<sup>238</sup>

Pourtant, une lecture « malveillante » sera faite pour *En finir avec Eddy Bellegueule*. *Le Nouvel Obs*, notamment, s’est rendu à Hallencourt, le village d’origine de l’auteur, pour recueillir les témoignages de la famille et de l’entourage de l’auteur<sup>239</sup>, témoignages qui contredisent le portrait qui est fait des habitants du village dans le roman, suscitant consternation et colère chez Édouard Louis, qui a répondu vertement à cet article.

Recourir à un narrateur ayant un habitus clivé ne permet pas seulement d’opposer des régimes de valeurs ou de guider l’interprétation. Cela permet aussi de montrer l’inadéquation de l’habitus ouvrier du milieu d’origine d’Eddy qui se maintient dans le temps, malgré la disparition progressive des structures économiques industrielles. En ce sens, l’on peut remarquer que l’autorité du narrateur est réelle, mais relative, car il ne s’agit pas seulement de montrer, mais de *partager* une expérience singulière. L’on peut d’ailleurs remarquer une certaine empathie dans la distance que le narrateur place entre lui-même et son monde d’origine dans le constat du décalage entre sa réussite par la fuite et l’exil et l’échec du même, car les schèmes générateurs de l’habitus ouvrier persistent, mais appartiennent à un monde révolu.

Ainsi, Louis utilise ingénieusement les mécanismes datés, voire méprisés, du roman à thèse en alternance avec les mécanismes « standards » de l’écriture autosociobiographique. L’originalité littéraire de Louis réside aussi dans le fait qu’une part de l’autorité du texte se trouve du côté des perdants, c’est-à-dire dans une sorte de vérité de l’expérience – qui place le sujet en son cœur et qui, par conséquent, laisse

---

<sup>238</sup> Pierre Bourdieu, *La misère du monde*, *op. cit.*, p. 1420-1421. L’auteur souligne.

<sup>239</sup> David Caviglioli, « Qui est vraiment Eddy Bellegueule? », *Le Nouvel Obs*, 11 mars 2014, en ligne <<https://bibliobs.nouvelobs.com/romans/20140311.OBS9267/qui-est-vraiment-eddy-bellegueule.html>>, consulté le 21 janvier 2022.

une large part aux émotions et aux affects – avec laquelle le narrateur *devenu* sociologue peut conjuguer la connaissance, ce qui permet une compréhension sensible *et* objective de son histoire.

## CHAPITRE III

### UN ENGAGEMENT CONTEMPORAIN

La littérature engagée connaît son apogée après la Seconde Guerre mondiale, notamment avec l'écrivain et philosophe Jean-Paul Sartre dont l'ouvrage *Qu'est-ce que la littérature?* constitue l'un des textes les plus marquants sur la question de l'engagement. De nos jours, la notion même d'engagement est remise en cause, interrogée par les écrivains contemporains.

Dans ce chapitre, nous étudierons la relation qu'Édouard Louis entretient avec la figure sartrienne. Pour ce faire, nous nous pencherons, dans un premier temps sur la notion de « littérature engagée » et sur la figure sartrienne qui y est intimement liée. Dans un second temps, nous étudierons les transformations du champ intellectuel français et, dans un troisième et dernier temps, nous examinerons plus spécifiquement la posture d'auteur de Louis dans les champs littéraire et intellectuel contemporains.

#### 3.1 De la « littérature d'engagement » à la « littérature engagée »

L'engagement connaît une période faste après 1945, mais celui-ci remonte à loin dans la tradition intellectuelle française. Benoît Denis, dans son ouvrage *Littérature et engagement* propose de distinguer deux expressions : la « littérature d'engagement<sup>240</sup> », associée aux siècles précédant le XX<sup>e</sup> siècle, et la « littérature engagée<sup>241</sup> », « une

---

<sup>240</sup> Benoît Denis, *Littérature et engagement de Pascal à Sartre*, Paris, Seuil, coll. « Points », 2000, p. 12.

<sup>241</sup> Benoît Denis, *Littérature et engagement*, *op. cit.*, p. 11.

notion historiquement située<sup>242</sup> » associée au XX<sup>e</sup> siècle. Cette distinction revêt une importante capitale dans la mesure où elle permet de cerner la spécificité de la littérature engagée du XX<sup>e</sup> siècle.

Dans son ouvrage, Denis montre que la pratique de l'engagement en littérature est ancienne. Des auteurs du XVIII<sup>e</sup> siècle, comme Voltaire, ou du XIX<sup>e</sup> siècle, comme Victor Hugo, peuvent certainement être associés à la « littérature d'engagement » dans la mesure où leur littérature s'inscrit dans une tradition de « littérature de combat, soucieuse de prendre part aux controverses politiques ou religieuses<sup>243</sup> » et que « certains de ses représentants ont parfois servi de modèles ou de cautions aux écrivains engagés de ce siècle [le XX<sup>e</sup> siècle]<sup>244</sup> ». Il est toutefois nécessaire, selon Denis, de caractériser l'engagement littéraire du XX<sup>e</sup> siècle de manière spécifique afin d'éviter de créer une catégorie « engagement » transhistorique qui rassemblerait des auteurs et des phénomènes à trop d'égarés disparates. Il ne suffit donc pas de se mêler de politique pour être un « auteur engagé » au sens que donne Denis à la « littérature engagée » du XX<sup>e</sup> siècle.

### 3.1.1 Les conditions d'une littérature engagée

Dans *Littérature et engagement*, Denis identifie trois facteurs principaux permettant d'expliquer l'émergence de la problématique de l'engagement au XX<sup>e</sup> siècle. Premièrement, « [l]'apparition, aux alentours de 1850, d'un *champ littéraire autonome*, indépendant dans son principe et dans son fonctionnement de la société générale et des

---

<sup>242</sup> Sylvie Servoise, « Introduction » dans *Le roman face à l'histoire*, [OpenEditionBooks], Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2011, p. 7-18, en ligne, s. p., doi <<https://doi.org/10.4000/books.pur.38236>>.

<sup>243</sup> Benoît Denis, *Littérature et engagement*, op. cit., p. 10-11.

<sup>244</sup> *Ibid.*, p. 11-12.

instances de pouvoir qui la régissent<sup>245</sup> » permet aux « écrivains [de] ne se soumett[re] désormais qu'à la juridiction de leurs pairs.<sup>246</sup> » Par ce geste, les écrivains s'affranchissent de l'influence de la bourgeoisie et des pouvoirs politiques pour constituer un espace littéraire véritablement autonome.

Deuxièmement, «[l]'apparition, à la charnière des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, d'un nouveau rôle social qui se situe aux marges de la littérature et de l'Université, celui de l'intellectuel.<sup>247</sup> » Ce nouveau rôle social fait son « entrée dans l'usage commun [...] [et] peut être situ[é] exactement dans l'espace – la culture française – et dans le temps – l'affaire Dreyfus<sup>248</sup> ». Cette affaire joue un rôle capital dans l'émergence de la catégorie sociale de l'« intellectuel ». Les écrivains, en prenant position dans le débat, utilisent leur capital littéraire pour défendre une ou des causes extra-littéraires. À cet égard, l'« engagement emblématique de Zola dans l'affaire Dreyfus fut constitutif de la figure de l'écrivain comme "intellectuel".<sup>249</sup> » Zola, en prenant position en faveur du capitaine Dreyfus dans son pamphlet « J'accuse », fait ainsi de « l'intellectuel [...] une figure héroïque<sup>250</sup> » qui n'hésite pas à payer le prix fort de ses convictions politiques. L'intellectuel est celui qui prend position, qui cherche à « ouvrir une polémique publique, et [à] empêcher un étouffement définitif de la vérité.<sup>251</sup> » En ce sens,

l'apparition de l'intellectuel permet aux écrivains de négocier un nouveau rapport entre le littéraire et le politique. Le principe de l'intervention intellectuelle autorise en effet l'écrivain à reconquérir le terrain de la prédication politique, abandonné aux environs de

---

<sup>245</sup> Benoît Denis, *Littérature et engagement*, *op. cit.*, p. 19-20. L'auteur souligne.

<sup>246</sup> *Ibid.*

<sup>247</sup> *Ibid.*, p. 20.

<sup>248</sup> Pascal Ory et Jean-François Sirinelli, *Les intellectuels en France. De l'affaire Dreyfus à nos jours*, Perrin, 2004 [1987], p. 7.

<sup>249</sup> Gisèle Sapiro, *Les écrivains et la politique en France : de l'affaire Dreyfus à la guerre d'Algérie*, [ePub], Paris, Seuil, 2018, p. v.

<sup>250</sup> Benoît Denis, *Littérature et engagement*, *op. cit.*, p. 203.

<sup>251</sup> Pascal Ory et Jean-François Sirinelli, *Les intellectuels en France*, *op. cit.*, p. 8.

1848, sans néanmoins renoncer en rien à l'autonomie de la pratique littéraire, c'est-à-dire à la possibilité pour elle d'exister en dehors de la société générale et selon ses propres principes et valeurs [...].<sup>252</sup>

Ainsi, avec l'Affaire Dreyfus, les écrivains acquièrent un nouveau rôle social qui leur permet d'« argu[er] de la compétence qu'on [leur] reconnaît dans [leur] discipline, [et d'][...]en "abuser" pour la bonne cause, c'est-à-dire pour prendre position dans le débat public au nom des valeurs *désintéressées* qui guident [leur] travail d'écrivain, de scientifique ou de professeur.<sup>253</sup> » Le rôle d'intellectuel permet dès lors aux écrivains d'utiliser le prestige issu de leur pratique littéraire – de manière plus ou moins « héroïque » – pour prendre position dans des débats politiques et/ou sociaux, tout en conservant l'autonomie du champ littéraire. En ce sens, « l'affaire Dreyfus est l'occasion d'un nouveau "sacre de l'écrivain", rendu possible par l'idéologie de la Troisième République, qui situe la littérature au cœur des représentations de la nation.<sup>254</sup> ». Avec l'Affaire Dreyfus, « l'intellectuel ne se définit plus par ce qu'il est, une fonction, un statut, mais par ce qu'il fait, son intervention sur le terrain du politique, compris au sens de débat sur la "cité".<sup>255</sup> »

Troisièmement, « la révolution d'Octobre 1917. [Cet événement] s'avère décisif, dans la mesure où il s'agit là d'une manière d'événement absolu et fondateur, dont la puissance d'attraction s'est exercée d'emblée sur le personnel littéraire et intellectuel de l'entre-deux-guerres.<sup>256</sup> » La révolution communiste d'Octobre 1917 vient contribuer à la polarisation du champ littéraire français, déjà entamée par l'Affaire

---

<sup>252</sup> Benoît Denis, *Littérature et engagement*, *op. cit.*, p. 204.

<sup>253</sup> *Ibid.*, p. 203. L'auteur souligne.

<sup>254</sup> Jean-François Hamel, « Qu'est-ce qu'une politique de la littérature? Éléments pour une histoire culturelle des théories de l'engagement » dans Laurence Côté-Fournier, Élise Guay et Jean-François Hamel, *Politiques de la littérature. Une traversée du XX<sup>e</sup> siècle français*, *Figura*, n° 35, 2014, p. 25.

<sup>255</sup> Pascal Ory et Jean-François Sirinelli, *Les intellectuels en France*, *op. cit.*, p. 13.

<sup>256</sup> Benoît Denis, *Littérature et engagement*, *op. cit.*, p. 22.

Dreyfus. En effet, cet événement contribue à la création d'un « tropisme révolutionnaire », car de nombreux écrivains et intellectuels sont fascinés par « le modèle soviétique, autre type possible de développement industriel et d'organisation politique et sociale<sup>257</sup> », ce qui, « dans les années vingt et trente, [entraîne] une très large politisation du champ littéraire, que l'on voit se diviser non seulement entre droite et gauche, mais surtout entre écrivains engagés et non engagés.<sup>258</sup> » Cette fascination pour le modèle soviétique « rejaillit sur le Parti communiste français<sup>259</sup> » et entraîne une politisation du champ littéraire qui conduit à une « une importante renégociation des rapports entre champs politique et littéraire<sup>260</sup> ». L'autonomie du champ littéraire est alors remise en question, car la révolution étant « captée » par le parti communiste, les écrivains se voient contraints « de reconnaître l'hégémonie de l'instance politique qui incarne le processus [révolutionnaire] – le parti communiste – et de lui concéder un droit de regard sur la vie littéraire, s'il veut en échange obtenir de sa part une délégation pour incarner la révolution en littéraire.<sup>261</sup> » Deux avenues possibles se présentent alors aux écrivains : celle de l'*avant-garde*<sup>262</sup> – qui « postul[e] une homologie structurale entre rupture esthétique et révolution politique<sup>263</sup> » – et celle de la *littérature engagée*<sup>264</sup>. Alors que la première continue à faire de la littérature une fin en soi, la seconde envisage davantage la littérature « comme susceptible de devenir un *moyen* au service d'une cause qui excède largement la littérature, possibilité que l'artiste moderniste ou avant-gardiste refusera toujours.<sup>265</sup> » La littérature engagée gagne

---

<sup>257</sup> Pascal Ory et Jean-François Sirinelli, *Les intellectuels en France*, op. cit., p. 234.

<sup>258</sup> Benoît Denis, *Littérature et engagement*, op. cit., p. 22-23.

<sup>259</sup> Pascal Ory et Jean-François Sirinelli, *Les intellectuels en France*, op. cit., p. 234.

<sup>260</sup> Benoît Denis, *Littérature et engagement*, op. cit., p. 23.

<sup>261</sup> *Ibid.*

<sup>262</sup> *Ibid.*, p. 24.

<sup>263</sup> Benoît Denis, *Littérature et engagement*, op. cit., p. 23-24.

<sup>264</sup> *Ibid.*, p. 24.

<sup>265</sup> *Ibid.*, p. 25. Nous soulignons.

considérablement en popularité auprès des écrivains français de la période de l'entre-deux-guerres et fait l'objet de nombreux débats. Des écrivains tels qu'André Gide, André Breton, Louis Aragon, Georges Bataille, André Malraux ou encore Jean Guéhenno sont tentés, à différents niveaux, par l'expérience de la littérature engagée, certains s'impliquant davantage que d'autres avec le Parti communiste français. De fait, dans l'après-guerre, le Parti communiste parvient à « séduire, en grand nombre, des "compagnons de route" prestigieux<sup>266</sup> ».

Ainsi, bien qu'elle soit souvent associée à la figure de Jean-Paul Sartre, la question de l'engagement n'apparaît pas dans le champ littéraire français en 1945. Elle est, au contraire, l'objet de nombreux débats dans les deux décennies précédant la Seconde Guerre mondiale. Jean-Paul Sartre n'est pas donc le premier à s'emparer de la question de l'engagement et

[s]a doctrine [...] doit notamment à ses prédécesseurs l'un de ses axiomes essentiels, qui supporte tout l'édifice de la littérature engagée : il s'agit de l'affirmation selon laquelle, dans l'acte d'écriture, la visée *proprement esthétique* ne peut se suffire à elle-même et se double nécessairement d'un *projet éthique* qui la sous-tend et la justifie.<sup>267</sup>

Cependant, si Sartre n'est pas le premier à parler d'engagement, il reste néanmoins l'auteur qui a donné un prestige et une influence sans précédent à la notion de « littérature engagée » à la Libération.

### 3.2 L'engagement sartrien

Dans *Qu'est-ce que la littérature?* (1948), Sartre définit la littérature engagée :

---

<sup>266</sup> Pascal Ory et Jean-François Sirinelli, *Les intellectuels en France*, *op. cit.*, p. 236.

<sup>267</sup> Benoît Denis, *Littérature et engagement*, *op. cit.*, p. 32-33. L'auteur souligne.

Mais dès à présent nous pouvons conclure que l'écrivain a choisi de dévoiler le monde et singulièrement l'homme aux autres hommes pour que ceux-ci prennent en face de l'objet ainsi mis à nu leur entière responsabilité. [...] Pareillement la fonction de l'écrivain est de faire en sorte que nul ne puisse ignorer le monde et que nul ne s'en puisse dire innocent.<sup>268</sup>

Pour Sartre, la littérature engagée a une fonction « dévoilante ». L'écrivain est « responsable » de ses écrits et doit conduire les lecteurs à assumer leur propre responsabilité. En fait, « les notions de dévoilement, de liberté et de responsabilité fondent le socle de l'engagement littéraire<sup>269</sup> » sartrien. Dans la « Présentation » des *Temps modernes*, Sartre écrit : « Nous ne voulons pas avoir honte d'écrire et nous n'avons pas envie de parler pour ne rien dire. » En effet, pour Sartre – et le groupe des existentialistes –,

l'écrivain est en situation dans son époque : chaque parole a des retentissements. Chaque silence aussi. Je tiens Flaubert et Goncourt pour responsables de la répression qui suivit la Commune parce qu'ils n'ont pas écrit une ligne pour l'empêcher. Ce n'était pas leur affaire, dira-t-on. Mais le procès de Calas, était-ce l'affaire de Voltaire? La condamnation de Dreyfus, était-ce l'affaire de Zola? L'administration du Congo, était-ce l'affaire de Gide? Chacun de ces auteurs, en une circonstance particulière de sa vie, a mesuré sa responsabilité d'écrivain. L'occupation nous a appris la nôtre.<sup>270</sup>

Ainsi, comme l'écrit Sartre plus tard dans *Plaidoyer pour les intellectuels* (1972), l'intellectuel est celui qui « s'occupe de ce qui ne le regarde pas<sup>271</sup> ». Comme le remarque Anna Boschetti dans *Sartre et « Les Temps modernes »* (1980), Sartre érige « l'engagement [...] en essence et en critère de la valeur, produisant probablement le

---

<sup>268</sup> Jean-Paul Sartre, *Qu'est-ce que la littérature?*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1985 [1948], p. 29-30.

<sup>269</sup> Christian Guay-Poliquin, « Résistance de l'engagement littéraire », *Spirale*, n° 240, printemps 2012, p. 65.

<sup>270</sup> Jean-Paul Sartre, « Présentation », *Les Temps Modernes*, n° 1, 1<sup>o</sup> octobre 1945.

<sup>271</sup> Jean-Paul Sartre, *Plaidoyer pour les intellectuels*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2020 [1972], p. 66-67. L'auteur souligne.

plus important manifeste historique du prophétisme littéraire.<sup>272</sup> » Cette conception de la littérature est, cependant, en contradiction avec la conception d'une littérature comme « fin en soi ». Pour comprendre le succès de cette vision de la littérature, il faut se pencher sur le contexte historique de la parution de *Qu'est-ce que la littérature?* et de la « Présentation » des *Temps modernes*.

### 3.2.1 Les conditions du succès

La « Présentation » des *Temps modernes* paraît en octobre 1945 et *Qu'est-ce que la littérature?* paraît en 1948. Le succès de la littérature engagée sartrienne ne peut être compris qu'à l'aune des transformations qu'ont connu les champs intellectuel et politique au tournant de la Deuxième Guerre mondiale.

#### 3.2.1.1. Un nouveau rôle social : l'intellectuel

La figure de l'intellectuel, qui émerge avec l'Affaire Dreyfus au tournant du XX<sup>e</sup> siècle comme nous l'avons vu précédemment, connaît une reconnaissance littéraire et médiatique sans précédent après la Seconde Guerre mondiale. En effet, « des changements dans le recrutement social et dans la formation des nouveaux producteurs<sup>273</sup> », ceux-ci étant principalement le produit de l'école, permettent d'expliquer l'influence grandissante de la catégorie sociale de l'intellectuel. Toutefois, cette transformation n'est pas suffisante en soi, il faut ajouter à celle-ci, « le changement intervenu dans le public où les professeurs et les étudiants de lettres et de

---

<sup>272</sup> Anna Boschetti, *Sartre et « Les Temps Modernes »*, Paris, Minuit, coll. « Le sens commun », 1985, p. 246.

<sup>273</sup> Anna Boschetti, *Sartre et « Les Temps Modernes »*, *op. cit.*, p. 135.

philosophie, proches des nouveaux producteurs par leur origine sociale, leur habitus, leurs aspirations, l'emportent toujours davantage sur la "bourgeoisie cultivée" [...] <sup>274</sup> ». Le succès de la figure de l'intellectuel est donc à la fois le résultat de l'avènement d'une nouvelle catégorie de producteurs et d'une modification du public.

### 3.2.1.2. Un contexte historique favorable

Les changements du champ intellectuel permettent d'expliquer, en partie, le succès de la figure sartrienne, mais cette explication reste partielle. Depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle, avec l'émergence de « nouveaux groupes professionnels qui interviennent au nom de leur expertise – c'est le cas notamment des nouvelles sciences sociales [...] <sup>275</sup> », les écrivains se trouvent dénués de toute expertise, de tout « savoir positif <sup>276</sup> ». Leur « fonction » doit être redéfinie. Le contexte historique de l'après-guerre joue un rôle déterminant à l'égard de cette redéfinition du « rôle » des écrivains-intellectuels : en effet, « [l]e climat collectif [de l'après-guerre] impose aux écrivains une attention dramatique aux rapports de l'individu avec la société et avec l'histoire. <sup>277</sup> » Cela est particulièrement vrai pour Sartre, pour qui « [l]es conséquences de la défaite militaire française eurent des conséquences si graves et si profondes qu'[il] [...] changea totalement de vie et de manière de voir. Son évolution politique et culturelle après 1945 fut profondément influencée par cette épreuve, celle de la défaite militaire, de l'occupation et de la libération. <sup>278</sup> » En 1945, au lendemain de la Seconde Guerre

---

<sup>274</sup> *Ibid.*, p. 135.

<sup>275</sup> Gisèle Sapiro, *Les écrivains et la politique en France*, [ePub], *op. cit.*, p. 24.

<sup>276</sup> *Ibid.*

<sup>277</sup> Anna Boschetti, *Sartre et « Les Temps Modernes »*, *op. cit.*, p. 67.

<sup>278</sup> Michael Scriven, *Jean-Paul Sartre. Politique et culture dans la France de l'après-guerre*, Jaignes, Éd. La chasse au snark, 2001, p. 25.

mondiale, le champ politique connaît une « restructuration radicale<sup>279</sup> ». C'est dans ce contexte d'après-guerre marqué à la fois par l'expérience de la guerre et de l'occupation et par la légitimité sans précédent du P.C.F. que Sartre propose sa conception de la littérature engagée. Ce dernier « a toute l'autorité intellectuelle et les dispositions nécessaires pour inventer une manière d'être en règle avec la Révolution non seulement sans entrer au Parti communiste et sans rien concéder, mais en dépassant le Parti.<sup>280</sup> » En effet, Sartre met en place une posture engagée qui n'exige pas des intellectuels qu'ils se sabordent au Parti communiste français : « il [...] soutient que la pensée, la littérature, révéler le monde, est non seulement nécessaire mais suffisante à la transformer<sup>281</sup> ». Sartre, en affirmant dans la « Présentation » des *Temps modernes* et dans *Qu'est-ce que la littérature?* que « la littérature est déjà intrinsèquement politique [...] la dispens[e] de la politique au sens strict où l'on voudrait l'enchaîner<sup>282</sup> ». C'est en ce sens qu'il faut comprendre le « Nous ne voulons pas avoir honte d'écrire » de la « Présentation » des *Temps modernes*, c'est-à-dire comme « l'aveu d'impuissance des intellectuels à prévoir de telles atrocités et le besoin subséquent de se racheter par un engagement politique et social immédiat.<sup>283</sup> »

Ainsi, « en s'attachant à définir l'engagement littéraire à la Libération, Sartre lui-même ne faisait rien d'autre que d'exposer une politique de la littérature<sup>284</sup> ». Les écrivains de l'après-guerre – et tout particulièrement Sartre –, « en situation dans leur époque », redéfinissent la fonction, le rôle des écrivains. Pour ce faire, ils trouvent

---

<sup>279</sup> Anna Boschetti, *Sartre et « Les Temps Modernes »*, op. cit., p. 137.

<sup>280</sup> *Ibid.*, p. 142.

<sup>281</sup> *Ibid.*, p. 143.

<sup>282</sup> *Ibid.*, p. 144.

<sup>283</sup> Michael Scriven, *Jean-Paul Sartre. Politique et culture dans la France de l'après-guerre*, op. cit., p. 28.

<sup>284</sup> Benoît Denis, « Engagement et contre-engagement. Des politiques de la littérature » dans Jean Kaempfer, Sonya Florey et Jérôme Meizoz, *Formes de l'engagement littéraire (XV<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)*, Lausanne, Éditions Antipodes, coll. « Littérature, culture, société », 2006, p. 107.

rapidement « un domaine d'intervention qui n'est pas de la compétence exclusive d'un groupe d'experts : la prospection de l'avenir.<sup>285</sup> » En effet, « [l]e prophétisme politique peut être regardé comme le moyen de reconquérir une autorité sociale et une parole universelle dans une conjoncture de division du travail intellectuel et de montée de l'expertise.<sup>286</sup> » Autrefois historien des mœurs, l'écrivain de l'après-guerre, qui ne peut plus prétendre détenir un savoir positif avec la montée et la professionnalisation des sciences sociales, se fait « prophète ».

### 3.2.1.3. Un habitus conforme

Aux transformations du champ intellectuel et du contexte historique, il faut ajouter la personne même de Jean-Paul Sartre. Issu d'une famille petite-bourgeoise où « le capital culturel constitue objectivement la richesse de la famille<sup>287</sup> », Sartre connaît une « enfance intellectuelle typique<sup>288</sup> ». Étant « [p]arisien et intellectuel de deuxième génération, Sartre réunit [aussi] l'origine sociale et la provenance géographique les plus propices, statistiquement, à la réussite intellectuelle<sup>289</sup> ». Sartre, de par son milieu familial et son parcours scolaire exemplaire, développe donc un « habitus intellectuel ». Cet habitus intellectuel « imprégné de rationalité crée l'exigence de comprendre et de prévoir l'histoire comme relation entre les fins et les moyens, de traduire l'éthos – les schèmes inexprimés d'évaluation et de conduite qui orientent la pratique – dans un système de normes explicites : bref, de le ramener à une éthique.<sup>290</sup> » L'éducation et le

---

<sup>285</sup> Gisèle Sapiro, *Les écrivains et la politique en France*, [ePub], *op. cit.*, p. 24.

<sup>286</sup> *Ibid.*, p. 2.

<sup>287</sup> Anna Boschetti, *Sartre et « Les Temps Modernes »*, *op. cit.*, p. 156.

<sup>288</sup> Anna Boschetti, *Sartre et « Les Temps Modernes »*, *op. cit.*, p. 156.

<sup>289</sup> *Ibid.*

<sup>290</sup> *Ibid.*, p. 150.

milieu permettent à Sartre de développer un « habitus conforme ». Selon Anna Boschetti, ce qui permet de le distinguer des autres est simplement son « haut degré d'aptitude<sup>291</sup> ».

Mais, au-delà de cet « habitus conforme », il convient de noter que «[s]i chaque trait, pris séparément, correspond à une tendance déjà consacrée et fait donc penser à une succession, l'ensemble qu'il forme avec tous les autres constitue une véritable révolution.<sup>292</sup> » Sartre, dont les ouvrages philosophiques obtiennent la reconnaissance de ses pairs et dont les romans et pièces de théâtre sont à la fois appréciés du public et de la critique, vient modifier la définition usuelle du philosophe *et* de l'écrivain : il s'établit une relation « d'interdépendance entre les différentes séries de capital symbolique rassemblées<sup>293</sup> » qui est, jusqu'alors relativement inédite. Sartre rassemble « toutes les dimensions de l'excellence intellectuelle<sup>294</sup> » le prestige de l'une rejaillissant sur l'autre. C'est cela « qui le rend imbattable parmi le petit groupe de concurrents en lice pour la domination du champ à la Libération [...]. L'intellectuel complet [qu'incarne Sartre] fait paraître tous les autres en défaut.<sup>295</sup> »

#### 3.2.1.4. Les Temps Modernes

Cependant, Sartre n'aurait pu assurer sa domination du champ sans la revue les *Temps modernes* qui constitue l'existentialisme comme un « groupe [...], c'est-à-dire comme un rassemblement de projets communs prenant conscience de leur unité et de leur force

---

<sup>291</sup> *Ibid.*, p. 161.

<sup>292</sup> *Ibid.*, p. 174.

<sup>293</sup> *Ibid.*

<sup>294</sup> Anna Boschetti, *Sartre et « Les Temps Modernes », op. cit.*, p. 176.

<sup>295</sup> *Ibid.*

d'action<sup>296</sup> ». Ce « support privilégié [...] est aussi leur [à Sartre et aux existentialistes] principale instance de consécration<sup>297</sup> ». La revue permet « l'avènement d'une véritable gauche littéraire autour de Sartre et des *Temps Modernes*<sup>298</sup> ». Elle permet aussi de « reprodui[re], en le modernisant, le dispositif réalisé entre les deux guerres par Gide et *la Nouvelle revue française* : la conjonction entre un écrivain arrivé au sommet de sa consécration et une revue.<sup>299</sup> » La revue permet à Sartre et aux existentialistes de convertir leur capital intellectuel individuel en « patrimoine collectif, une opération symbolique capable de produire et d'imposer l'image d'une réalité collective.<sup>300</sup> » Ce n'est cependant pas la seule fonction de la revue. Effectivement, l'intellectuel, tel que pensé par Sartre doit

légitime[r] la prétention, inscrite dans l'habitus intellectuel, à prendre position et à agir politiquement – dans un temps qui impose l'action et la politique – directement, à la première personne, en refusant toute délégation, sous une forme et d'un point de vue proprement intellectuels. [Sartre] fonde, en d'autres termes, le prophétisme politique des intellectuels comme composante indispensable de l'excellence.<sup>301</sup>

La revue *Les Temps modernes* permet ainsi à Sartre, de par la concentration de capital intellectuel et culturel en son sein, d'occuper une « position [d'intellectuel] prophétique » et de « disposer d'une tribune régulière [...] indispensable pour l'intellectuel qui se doit de ne manquer aucun des problèmes de son temps<sup>302</sup> » et de discréditer toute concurrence<sup>303</sup>. Par conséquent, Sartre peut à la fois profiter d'un

---

<sup>296</sup> Thomas Franck, « La "mode existentialiste" : lieux de vie et formes de pensée », *COntEXTES*, n° 19, 2017, en ligne, doi <<https://doi.org/10.4000/contextes.6345>>.

<sup>297</sup> Gisèle Sapiro, « Chapitre 2 : Formes de politisation du champ littérature », *Les écrivains et la politique en France*, [ePub], *op. cit.*, s. p.

<sup>298</sup> *Ibid.*, p. 43.

<sup>299</sup> Anna Boschetti, *Sartre et « Les Temps Modernes »*, *op. cit.*, p. 177.

<sup>300</sup> Anna Boschetti, *Sartre et « Les Temps Modernes »*, *op. cit.*, p. 179.

<sup>301</sup> *Ibid.*, p. 147.

<sup>302</sup> *Ibid.*, p. 179.

<sup>303</sup> *Ibid.*, p. 187.

contexte favorable et de l'absence de compétition véritable pour diffuser sa conception de la littérature et de l'engagement.

Ainsi, dans l'après-guerre, Sartre n'élabore rien de moins qu'une « politique des intellectuels<sup>304</sup> » dont il est l'incarnation « idéale » : l'« intellectuel total ». Profitant du prestige nouveau qu'ont acquis les intellectuels dans la première moitié du XX<sup>e</sup> siècle, ayant un « habitus conforme » qui lui permet de s'ajuster spontanément, élaborant sa pensée dans un contexte favorable à sa vision de la littérature et de l'engagement, ayant peu voire pas d'adversaires véritables – certains ne disposant pas du capital nécessaire et d'autres étant discrédités par la collaboration – disposant d'une tribune, la revue *Les Temps modernes* – qui concentre un capital intellectuel et culturel majeur –, faisant partie d'un groupe influent – les existentialistes – Sartre domine le champ avec sa conception de l'engagement pendant les années qui suivent la fin de la Deuxième Guerre mondiale. Comme l'affirme Boschetti,

Il est nécessaire, en bref, de penser l'« engagement » comme il ressort de toute la reconstruction faite jusqu'ici, c'est-à-dire comme la *réponse du champ intellectuel* au communisme mythique qui associe, comme les faces d'une seule réalité, la Révolution, le prolétariat-classe universelle destinée à la réaliser, l'U.R.S.S., patrie du socialisme, le Parti communiste comme incarnation du prolétariat et le marxisme comme doctrine qui exprime le sens de ce mouvement « objectif » de l'histoire. Il faut rappeler que l'engagement, s'il ne devient jamais une adhésion totale à ces dogmes, y participe pourtant profondément.<sup>305</sup>

Autrement dit, l'engagement tel que pensé par Sartre constituait une réponse du champ intellectuel aux pressions qu'il subissait alors. Ainsi, c'est la « *situation* historique [...] [qui] amène Sartre à sur-jouer une posture de prophète<sup>306</sup> ». Les écrivains de l'après-guerre – et tout particulièrement Sartre avec la littérature engagée – qui tentent d'éviter

---

<sup>304</sup> *Ibid.*, p. 150.

<sup>305</sup> Anna Boschetti, *Sartre et « Les Temps Modernes »*, *op. cit.*, p. 277. Nous soulignons.

<sup>306</sup> Thomas Franck, « La "mode existentialiste" : lieux de vie et formes de pensée », *op. cit.*, p. 10. L'auteur souligne.

une « déposs[ession] [d]es profanes de la parole politique<sup>307</sup> ». Cette réponse ne va pas de soi dans le champ littéraire qui fait de la littérature une fin en soi. Il semble, en fait, qu'en proposant une vision de l'engagement où la littérature est déjà et toujours politique, Sartre tentait, à sa manière, de trouver un compromis qui permet à la fois aux intellectuels et aux écrivains de s'engager tout en conservant, autant que possible, l'autonomie du champ littéraire.

### 3.2.1.5. Le déclin d'une vision de l'intellectuel

La définition sartrienne de « *l'intellectuel* [...] *qui se mêle de ce qui ne le regarde pas*<sup>308</sup> » perd considérablement en légitimité au tournant des années 60 et 70. La montée du structuralisme – qui remet en question la « vision intellectuelle du monde » du Sartre – et les transformations de fond entourant Mai 68 vont venir remettre considérablement en question la fonction et la légitimité des intellectuels.

## 3.3 Les intellectuels en question

Mai 68 est « une date importante de l'histoire intellectuelle française.<sup>309</sup> » En effet, les événements de Mai 68 viennent « révéler et accélérer une crise de légitimité qui oblige les intellectuels à redéfinir leur rôle et leur intervention dans les affaires de la cité.<sup>310</sup> » Effectivement, « les "années 68", en amont et en aval des événements de Mai,

---

<sup>307</sup> Gisèle Sapiro, *Les écrivains et la politique en France*, op. cit., p. 46.

<sup>308</sup> Jean-Paul Sartre, *Plaidoyer pour les intellectuels*, op. cit., p. 42. L'auteur souligne.

<sup>309</sup> Pascal Ory et Jean-François Sirinelli, *Les intellectuels en France*, op. cit., p. 333.

<sup>310</sup> Bernard Brillant, « Intellectuels : les ombres changeantes de Mai 68 », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n° 98, avril-juin 2008, p. 89.

inaugurent un quatrième moment dans l'histoire des politiques de la littérature du XX<sup>e</sup> siècle français<sup>311</sup> ». Avant même Mai 68, de

nouvelles vedettes [...] émergent dans le champ philosophique (Barthes publie en 1967 *Mythologies*, *Histoire de la folie* de Foucault paraît en 1961) [et] se réclament [...] de l'approche structuraliste dans ses traits les plus voyants: l'anti-humanisme, l'anti-historicisme, la "décentralisation" ou même la "dissolution" du sujet, la métaphysique objectiviste, l'opposition entre la science, conçue comme neutre, et le volontarisme de l'engagement.<sup>312</sup>

Déjà entamée avec l'émergence du structuralisme, la légitimité des intellectuels sort grandement affaiblie des événements des « années 68 » qui se manifestent « comme un révélateur et un catalyseur, dévoilant brusquement, dans une société enrichie et apparemment cimentée par un consensus sur les valeurs de la civilisation industrielle et urbaine, une mutation en cours, jusque-là demeurée invisible.<sup>313</sup> ». La (re)définition de l'intellectuel proposée par Sartre à la Libération est, à son tour, contestée de toutes parts. Les intellectuels sont sommés de redéfinir leur fonction et de la légitimer. En effet, «[l]'intellectuel "ancienne manière" semble [...] avoir épuisé sa fonction historique de porte-parole et de prophète<sup>314</sup> ». Autrement dit, l'intellectuel prophétique tel qu'a pu l'incarner Zola ou Sartre est en perte de légitimité.

### 3.3.1 De l'intellectuel classique à l'intellectuel spécifique

Avec Mai 68, « le magistère des intellectuels est plus largement remis en cause [...] par le mot d'ordre anti-autoritaire et la méfiance à l'égard de toutes les formes de

---

<sup>311</sup> Jean-François Hamel, « Qu'est-ce qu'une politique de la littérature? Éléments pour une histoire culturelle des théories de l'engagement », *op. cit.*, p. 28.

<sup>312</sup> Anna Boschetti, *Sartre et « Les Temps Modernes »*, *op. cit.*, p. 299.

<sup>313</sup> Pascal Ory et Jean-François Sirinelli, *Les intellectuels en France*, *op. cit.*, p. 332.

<sup>314</sup> Bernard Brilliant, « Intellectuels : les ombres changeantes de Mai 68 », *op. cit.*, p. 92.

pouvoir<sup>315</sup> » C'est dans ce contexte que Foucault élabore « une nouvelle figure de l'intellectuel : celle de l' "intellectuel spécifique"<sup>316</sup> » :

Pendant longtemps, l'intellectuel dit « de gauche » a pris la parole et s'est vu reconnaître le droit de parler en tant que maître de vérité et de justice. [...] Il y a bien des années maintenant qu'on ne demande plus à l'intellectuel de jouer ce rôle. Un nouveau mode de « liaison entre la théorie et la pratique » s'est établi. Les intellectuels ont pris l'habitude de travailler non pas dans l' « universel », l' « exemplaire », le « juste-et-le-vrai pour tous », mais dans des secteurs déterminés, en des points précis où les situaient soit leurs conditions professionnelles de travail, soit leurs conditions de vie (le logement, l'hôpital, l'asile, le laboratoire, l'université, les rapports familiaux ou sexuels). Ils y ont gagné à coup sûr une conscience beaucoup plus concrète et immédiate des luttes.<sup>317</sup>

La « démarche [de Foucault] s'inscri[t] dans un ensemble de luttes "spécifiques" contre toutes les formes de pouvoir qui enserrant la société dans un maillage complexe plus ou moins serré et diffus<sup>318</sup> ». Après Mai 68, la révolution et l'universel ne sont plus le seul horizon de la lutte politique. Dès lors, le rôle de l'intellectuel n'est plus de faire la « prospection de l'avenir » –comme Sartre –, mais de se concentrer sur des luttes spécifiques. Cette nouvelle mouture de l'intellectuel

présente le triple avantage de restaurer la légitimité de la compétence professionnelle et de la vocation politique sur le terrain limité de luttes partielles, de substituer à la prétention du « porte-parole » la modestie du catalysant faisant advenir la parole des opprimés, et de s'adapter à la problématique plus mouvementiste que partisane de la contestation.<sup>319</sup>

---

<sup>315</sup> Gisèle Sapiro, *Les écrivains et la politique en France*, *op. cit.*, p. 362-363.

<sup>316</sup> Bernard Brilliant, « Intellectuels : les ombres changeantes de Mai 68 », *op. cit.*, p. 93.

<sup>317</sup> Louis-Daniel Godin, « Michel Foucault et la figure de l'intellectuel spécifique » dans *Politiques de la littérature. Une traversée du XXe siècle français*, *op. cit.*, p. 170. L'auteur cite Michel Foucault, « La fonction politique de l'intellectuel » dans *Dits et écrits III*, Paris, Gallimard, 1994 [1976], p. 113.

<sup>318</sup> François Hourmant, *Le désenchantement des clercs : Figures de l'intellectuel dans l'après-Mai 68*, [OpenEditionBooks], Rennes, Presses universitaires de Rennes, 1997, 264 p., en ligne, doi <<https://doi.org/10.4000/books.pur.24609>>.

<sup>319</sup> Bernard Brilliant, « Intellectuels : les ombres changeantes de Mai 68 », *op. cit.*, p. 93.

L'intellectuel foucauldien « exig[e] maintenant des intellectuels que leurs actions politiques s'arriment à une réflexion théorique rigoureuse, qu'ils agissent dans leur propre champ de compétence<sup>320</sup> ». En rompant définitivement avec le compromis sartrien du « compagnon de route » du Parti communiste, l'« intellectuel spécifique » défendu par Foucault « apparaît aussi comme le moyen de retrouver l'autonomie de l'engagement intellectuel.<sup>321</sup> »

Ainsi, les événements de Mai 68 et leur suite permettent aux intellectuels de gauche de s'affranchir du « compagnonnage » avec le Parti communiste et d'autonomiser leur engagement par rapport aux partis politiques. Cependant, cette autonomie prise par rapport au P.C.F. va déborder peu à peu du refus du copinage avec le P.C.F. au point de « prendre l'allure d'un véritable "désengagement" que traduit la rupture des fondamentaux de l'engagement depuis 1945 : la référence au marxisme, à l'anticapitalisme, au tiers-mondisme et à l'anti-impérialisme<sup>322</sup> ». Les intellectuels se replient sur « les horizons plus modestes du culturel et du sociétal<sup>323</sup> » comme en témoigne l'appel publié dans *Le Monde* ayant pour titre « Les intellectuels et le pouvoir<sup>324</sup> ». Cette prise de distance vis-à-vis du champ politique va continuer à s'accélérer dans la décennie 1970 et notamment à partir de « [l]a publication, en 1974, en France, de *L'Archipel du Goulag* d'Alexandre Soljenitsyne, [qui] donne le coup d'envoi à une vague de fond qui ne s'arrêtera plus, emportant sur son passage le marxisme, détruisant la mythologie révolutionnaire d'Octobre 1917 et faisant de la

---

<sup>320</sup> Louis-Daniel Godin, « Michel Foucault et la figure de l'intellectuel spécifique », *op. cit.*, p. 172.

<sup>321</sup> Bernard Brillant, « Intellectuels : les ombres changeantes de Mai 68 », *op. cit.*, p. 93.

<sup>322</sup> Bernard Brillant, « Intellectuels : les ombres changeantes de Mai 68 », *op. cit.*, p. 93-94.

<sup>323</sup> *Ibid.*, p. 94.

<sup>324</sup> Bernard Brillant dans son article « Intellectuels : les ombres changeantes de Mai 68 » cite « Les intellectuels et les pouvoirs », *Le Monde*, 4 juillet 1973, cité dans Michel Winock, *Le Siècle des intellectuels*, Paris, Seuil, 1997, p. 628-636.

révolution en général l’amorce d’un processus totalitaire.<sup>325</sup> » Ce repli sur les luttes spécifiques aura aussi pour effet de remplacer définitivement la révolution avec un « grand R » par la « figure archétypale<sup>326</sup> » du « dissident<sup>327</sup> ». La dissidence devient alors « la seule attitude possible pour les intellectuels : adhérer à la résistance venue d’en bas.<sup>328</sup> »

En somme, les « années 68 » bouleversent de façon majeure la définition et le rôle des intellectuels dans la société française. Dans les années 60 et 70 opère une nouvelle négociation des rapports entre champ intellectuel et champ politique, le premier s’autonomisant du second : « C’est en fait une crise du rapport entre intellectuels et politique tel qu’il est incarné par les *T.M.* [*Temps modernes*].<sup>329</sup> » L’« intellectuel classique » tombe en désuétude. Sartre lui-même, dans « *Situations, VIII*, puis dans le film réalisé par A. Astruc et M. Contat (1977), [...] fait son *mea culpa*, après [...] mai 68 [...] : [...] [et] reconnaît qu’il est un *intellectuel classique* [...] qui, tout en se prétendant porte-parole des opprimés, se contente de tenir des discours théoriques.<sup>330</sup> » Après ces événements, les conditions sociales qui avaient rendu le succès de l’engagement sartrien possible ne sont plus rassemblées :

La reprise économique, la consolidation du gaullisme, la conclusion de la guerre d’Algérie et la fin de la guerre froide, l’écroulement, d’un autre côté, du communisme utopique, privé, après Budapest de le XX<sup>e</sup> congrès du P.C.U.S., de ses mythes mobilisateurs : tout conspire à détrôner le prophétisme existentialiste, culture de crise, qui implique les problèmes de la société française et la tension internationale de l’après-guerre, ainsi que le prestige de la cause révolutionnaire comme idée-force d’un discours eschatologique sur le sens de l’histoire. Les temps sont propices à une nouvelle

---

<sup>325</sup> *Ibid.*, p. 94-95.

<sup>326</sup> François Hourmant, *Le désenchantement des clercs*, *op. cit.*, n. p.

<sup>327</sup> *Ibid.*

<sup>328</sup> *Ibid.*

<sup>329</sup> Anna Boschetti, *Sartre et « Les Temps Modernes »*, *op. cit.*, p. 301.

<sup>330</sup> Fabrice Thumerel, « De Sartre à Bourdieu : la fin de l’intellectuel classique? », *Études sartriennes*, n° 8, 2001, p. 141. L’auteur souligne.

philosophie sociale, optimiste, encline à prêter aux mécanismes économiques une tendance intrinsèque à la rationalité et à croire que la science, mieux que la politique, peut faciliter le progrès automatique que la modernisation semble promettre.<sup>331</sup>

Le contexte des années 1970 et 1980 va éventuellement conduire à la « mort clinique » de l' « intellectuel classique » ou prophétique tel qu'a pu l'incarner Sartre. Cette remise en question a des conséquences évidentes sur l'engagement des intellectuels – et la « littérature engagée – qui perd, par le fait même, elle aussi en légitimité. Avec la crise de la gauche des années 70-80, l' « intellectuel spécifique » proposé par Foucault – un intellectuel qui « intervient sur des questions transversales ou même apparemment marginales pour libérer les potentialités réprimées par l'ordre des choses<sup>332</sup> » – constitue une étape transitoire entre l'époque glorieuse de la philosophie – à laquelle Sartre et Foucault sont associés – et l'époque des « sciences sociales », notamment incarnées par la sociologie bourdieusienne, qui connaît une ascension fulgurante à partir des années 1950. Les années 1970 marquent la normalisation du discours sur la « fin des intellectuels » en France : « Vers la fin des années 1970, la société française commence en effet à tenir un discours pessimiste sur l'intelligentsia : "crise", "déclin" ou "silence" des intellectuels français [...].<sup>333</sup> » Bref, la crise de légitimité entamée par Mai 68 va se poursuivre dans les décennies suivantes, au point où certains – Pierre Nora, par exemple dans « Adieu aux intellectuels?<sup>334</sup> » – remettent en question la notion même d' « intellectuel ».

---

<sup>331</sup> Anna Boschetti, *Sartre et « Les Temps Modernes »*, *op. cit.*, p. 300.

<sup>332</sup> Philippe Raynaud, « Sartre, Foucault, Bourdieu. Métamorphoses de l'intellectuel critique », *Le Débat*, vol. 3, n° 110, 2000, p. 55. L'auteur indique qu'il se réfère à Pierre Grémion, « Michel Foucault et l'intellectuel spécifique », *Esprit*, no 3-4, mars-avril 2000, pp. 135-136.

<sup>333</sup> Sylvie Sersoise, « Chapitre 3 : Une forme-sens à l'épreuve de l'histoire » dans *Le roman face à l'histoire*, [OpenEditionBooks], *op. cit.*, s. p.

<sup>334</sup> Pierre Nora, « Adieu aux intellectuels? », *Le Débat*, vol. 3, n° 110, 2000, pp. 4-14. « [...] une véritable métamorphose du modèle même de l'intellectuel – si profonde qu'il ne faut peut-être plus l'appeler de ce nom – est en train de s'opérer, métamorphose à laquelle cette revue, c'était même sa vraie raison d'être, prétendait participer. » (p. 6)

### 3.3.2 De l'intellectuel classique à l'intellectuel spécifique

Depuis leur première institutionnalisation à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, les sciences humaines et sociales concurrencent la philosophie dans les champs académique et intellectuel<sup>335</sup>. Celles-ci n'ont eu de cesse de consolider leur légitimité depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle en empruntant leurs méthodes aux sciences dites « dures » fondées sur l'expérimentation et l'observation. Dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle, les sciences humaines et sociales deviennent de plus en plus incontournables dans les champs académique et intellectuel, au point que d'aucuns parlent, en 1980, du « moment des sciences humaines<sup>336</sup> ». En effet, la crise de la légitimité des intellectuels est intimement liée au « savoir positif, comme source de légitimité, [qui] a radicalement modifié l'identité de l'intellectuel.<sup>337</sup> » À l'« intellectuel classique » sartrien et à l'« intellectuel spécifique » de Foucault – tous deux tributaires du prestige de la philosophie – vient peu à peu se substituer le « chercheur en sciences sociales » qui tire son prestige de son appartenance aux sciences sociales et, plus particulièrement à la sociologie, capable de produire un « savoir positif » et non plus spéculatif.

---

<sup>335</sup> Anna Boschetti, *Sartre et « Les Temps Modernes »*, *op. cit.*, p. 84.

<sup>336</sup> Pierre Nora, « Que peuvent les intellectuels? », *Le Débat*, vol. 1, n° 1, 1980, p. 2.

<sup>337</sup> *Ibid.*, p. 3.

### 3.3.3 L'intellectuel bourdieusien

#### 3.3.3.1. L'opposition au modèle sartrien

Dans la première partie de sa carrière, des années 1960 jusqu'au milieu des années 1990, Bourdieu, qui prend acte des « progrès de la division du travail intellectuel »<sup>338</sup> – incarne bien la nouvelle figure de l' « expert ». Il se montre critique de l'intellectuel sartrien dans la mesure où celui-ci « universalis[e] le rapport inconscient qu'[il] entretien[t] avec [son] objet<sup>339</sup> » et que sa posture le « prédispose [...] à jouer le rôle de porte-parole [...] [qui] parl[e] pour les autres<sup>340</sup> » au lieu de mettre en place les conditions qui permettraient à ces « autres » de prendre la parole. Bourdieu rejette également

le dualisme et le "volontarisme activiste<sup>341</sup>" de Sartre [qui] lui font privilégier la praxis individuelle – et, partant, rejeter l'objectivisme sociologique. Or, concevoir l'acte engagé comme le produit d'un choix volontaire et non déterminé par des facteurs conjoncturels et/ou les conditions sociales d'existence relève d'un "moralisme de l'intention pure" proprement inconcevable pour le sociologue [...].<sup>342</sup>

Bourdieu rejette la « philosophie du sujet tout-puissant<sup>343</sup> » de Sartre qui l'entraîne – lui et les « intellectuels à l'ancienne » – « vers la dérive prophétique, travers qui consiste à abuser de son capital social pour intervenir dans un domaine hors de sa compétence spécifique<sup>344</sup> ». Cette opposition au « sujet tout-puissant » de Sartre – déjà présente chez « Foucault [qui] ne se reconnaît pas dans un système de pensée qui fait

---

<sup>338</sup> Frédérique Matonti et Gisèle Sapiro, « L'engagement des intellectuels : nouvelles perspectives », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 176-177, n° 1-2, 2009, p. 5.

<sup>339</sup> Fabrice Thumerel, « De Sartre à Bourdieu : la fin de l'intellectuel classique? », *op. cit.*, p. 133. L'auteur souligne.

<sup>340</sup> *Ibid.*, p. 134.

<sup>341</sup> Fabrice Thumerel, « De Sartre à Bourdieu : la fin de l'intellectuel classique? », *op. cit.* cite Bourdieu, *Le Sens pratique*, *op. cit.*, 1980, p. 71 et 73.

<sup>342</sup> *Ibid.*, 134-135.

<sup>343</sup> *Ibid.*, p. 139.

<sup>344</sup> *Ibid.*, p. 140.

de l'homme le maître de toutes ses actions<sup>345</sup> » – est essentielle pour Bourdieu dans la mesure où il s'agit d'une opposition « qui fondamentalement sépare la pensée de Sartre et celle de Bourdieu : l'opposition entre *sujet ontologique* et *sujet social*<sup>346</sup> » qui oppose deux conceptions du sujet : la conception sartrienne, qui accorde une importance primordiale à la conscience, aux choix et à la *praxis* individuelle – puis collective – et la conception bourdieusienne, qui conçoit le sujet comme un être avant tout social conditionné par son milieu, son histoire et son habitus, à la fois « inertie et spontanéité, collectif et individuel<sup>347</sup> ». Bourdieu, « avec la notion de *stratégie*, [...] prend ses distances [avec Sartre] vis-à-vis de ce qu'il considère comme un volontarisme subjectiviste en posant que le sens de l'orientation sociale est socialement acquis.<sup>348</sup> » Alors que pour l'écrivain-philosophe Sartre « l'espace social [...] existe [...] à travers le projet d'une conscience singulière<sup>349</sup> », pour Bourdieu, le sociologue, « tout point de vue singulier n'existe que par rapport à un espace social particulier<sup>350</sup> », ce qui est, évidemment, aussi valable pour l'intellectuel.

On remarque donc ici la distance prise avec Sartre : Bourdieu se place « à l'opposé de l'intellectuel "universaliste" intervenant sur tous les fronts<sup>351</sup> » et prend « position en faveur [...] de l'*intellectuel spécifique* [initialement élaboré par Foucault] – dont il

---

<sup>345</sup> Louis-Daniel Godin, « Michel Foucault et la figure de l'intellectuel spécifique », *op. cit.*, p. 177.

<sup>346</sup> Fabrice Thumerel, « De Sartre à Bourdieu : la fin de l'intellectuel classique? », *op. cit.*, p. 149. L'auteur souligne.

<sup>347</sup> *Ibid.*

<sup>348</sup> Fabrice Thumerel, « De Sartre à Bourdieu : la fin de l'intellectuel classique? », *op. cit.*, p. 136. L'auteur souligne.

<sup>349</sup> *Ibid.*, p. 150.

<sup>350</sup> *Ibid.*

<sup>351</sup> Frédérique Matonti et Gisèle Sapiro, « L'engagement des intellectuels : nouvelles perspectives », *op. cit.*, p. 6.

se pose comme le plus digne représentant [...], lui qui possède une réelle compétence technique dans des disciplines multiples et variées des sciences humaines<sup>352</sup> ». En effet,

Pierre Bourdieu voudra très tôt contribuer à faire émerger une nouvelle figure de l'intellectuel, celle de l'intellectuel-chercheur, du spécialiste en sciences sociales qu'il estime être mieux armé, s'agissant de comprendre le monde social, que l'intellectuel-philosophe incarné par Sartre ou encore que l'intellectuel-écrivain à la Zola ou à la Gide [...].<sup>353</sup>

En quelques décennies, l'on passe de l' « intellectuel total » sartrien, à l' « intellectuel spécifique » foucauldien à l'intellectuel-chercheur bourdieusien. L'intellectuel-chercheur se distingue de ses prédécesseurs de par sa proximité avec le « savoir positif » et acquiert son capital à travers la reconnaissance de sa compétence dans un domaine spécifique, capital dont il ne doit pas abuser en se prononçant sur tous les sujets : ses prises de position doivent se faire dans des sujets et des débats qui relèvent principalement de cette compétence. Autrement dit, l'intellectuel-chercheur ne doit pas « abuser » de sa compétence. Ce que l'intellectuel-chercheur gagne en spécialisation, il le perd en domaines d'intervention. Cela condamne presque au silence l'intellectuel, ou l'écrivain, dans la mesure où ce dernier n'a pas de « savoir positif » à proposer.

### 3.3.3.2. Les conditions du succès de la sociologie bourdieusienne

Dans les années 1980, la sociologie – et Bourdieu – gagne un prestige considérable en France. Le champ intellectuel est en pleine reconfiguration avec la crise de légitimité des intellectuels, l'émergence du discours sur la « fin des intellectuels » dans la seconde

---

<sup>352</sup> Fabrice Thumerel, « De Sartre à Bourdieu : la fin de l'intellectuel classique? », *op. cit.*, p. 140. L'auteur souligne.

<sup>353</sup> Patrick Champagne et Olivier Christin, « L'intellectuel » dans *Pierre Bourdieu : Une initiation*, [OpenEditionBooks], Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2012, p. 185-220, en ligne, doi <<https://doi.org/10.4000/books.pul.5154>>.

moitié des années 1970, la montée en prestige des sciences sociales et la mort de Sartre, Barthes et Foucault dans la première moitié des années 1980. C'est dans ce contexte où les « *conditions conjoncturelles* [...] [et] *structurelles*<sup>354</sup> » sont favorables à une restructuration du champ que la sociologie accède peu à peu à une position dominante dans le champ intellectuel. En ce sens, comme le note Thumerel,

[l']itinéraire, toutes proportions gardées, ressemble à celui de l'écrivain-philosophe : après avoir conquis, grâce à une œuvre considérable les bénéfices symboliques adéquats, après avoir fait de la sociologie une discipline majeure et, partant, s'être hissé à une position dominante dans le champ sociologique comme dans le champ intellectuel, l'auteur d'une sociologie qu'il a toujours voulu engagée [...], s'est logiquement, et de plus en plus à partir de 1995, rattaché à la tradition « d'ouvrir sa gueule » [...].<sup>355</sup>

En effet, les trajectoires de Sartre et de Bourdieu et les conditions qui leur ont permis d'accéder au succès comportent de nombreuses similarités. Comme Sartre, Bourdieu peut prétendre à une position dominante dans un champ (sociologique) dorénavant autonome. Le sociologue acquiert une position prestigieuse dans son champ en obtenant un poste prestigieux au Collège de France, mais aussi à l'EHESS, en dirigeant des collections d'ouvrages sociologiques, en étant directeur de la revue les *Actes de la recherche en sciences sociales*<sup>356</sup>, etc. À cela, il convient d'ajouter les transformations économiques et sociales que connaît la France dans les années 1980 avec l'avènement du néolibéralisme ainsi que la « crise de la gauche » et de l'idée révolutionnaire. Tous ces facteurs créent ainsi les conditions du succès de la sociologie bourdieusienne dans le champ sociologique *et* intellectuel, car « si Bourdieu a acquis une position hégémonique chez les intellectuels critiques, c'est aussi parce que son style est parfaitement adapté au public actuel ainsi qu'aux conditions nouvelles auxquelles est

---

<sup>354</sup> Fabrice Thumerel, « De Sartre à Bourdieu : la fin de l'intellectuel classique? », *op. cit.*, p. 156. L'auteur souligne.

<sup>355</sup> *Ibid.*, p. 155.

<sup>356</sup> Fabrice Thumerel, « De Sartre à Bourdieu : la fin de l'intellectuel classique? », *op. cit.*, p. 157.

soumise aujourd'hui la politique "radicale"<sup>357</sup> » comme le fut l'existentialisme à la Libération. La sociologie, libérée du « désir révolutionnaire », se penche sur des problèmes de société plus modestes et sur la critique des effets négatifs du néolibéralisme. L'intellectuel bourdieusien ne produit plus un savoir spéculatif, mais « des connaissances fiables sur le monde social, ce que les sciences humaines (alors en plein développement), plus que la philosophie, sont à même de faire.<sup>358</sup> »

### 3.3.3.3. Sartre et Bourdieu : des intellectuels critiques

Cependant, bien que Bourdieu élabore sa vision de l'intellectuel en opposition au modèle sartrien, il convient de rappeler que les positions des deux intellectuels ne sont pas irréconciliables, toutes deux pouvant être associées à la figure de l'« intellectuel critique<sup>359</sup> ». Le parcours intellectuel de Bourdieu peut, en effet, être divisé, grossièrement, en deux parties : un « Bourdieu savant » et un « Bourdieu politique<sup>360</sup> ». Dans la seconde partie de sa carrière, comme Sartre, Bourdieu multiplie les interventions et les implications médiatiques et politiques :

Sans tracer, à proprement parler, une « ligne », les interventions de Pierre Bourdieu, ses « contre-feux » s'inscrivent dans un mouvement dont les pointillés vont bien au-delà du simple refus. Le soutien aux mouvements de 1995 pose les questions des services publics et de la solidarité sociale ; le soutien aux sans-papiers, celles de l'étranger et de la citoyenneté ; l'appui actif au mouvement des chômeurs, celles du travail, de l'exclusion, du droit au revenu. En s'opposant à l'intervention de l'OTAN dans les Balkans, ou en

---

<sup>357</sup> Philippe Raynaud, « Sartre, Foucault, Bourdieu. Métamorphoses de l'intellectuel critique », *op. cit.*, p. 57.

<sup>358</sup> Patrick Champagne et Olivier Christin, « L'intellectuel » dans *Pierre Bourdieu : Une initiation*, . [OpenEditionBooks], *op. cit.*, s. p.

<sup>359</sup> Philippe Raynaud, « Sartre, Foucault, Bourdieu. Métamorphoses de l'intellectuel critique », *op. cit.*, p. 54.

<sup>360</sup> Patrick Champagne et Olivier Christin, « L'intellectuel » dans *Pierre Bourdieu : Une initiation*, . [OpenEditionBooks], *op. cit.*, s. p.

appelant de ses vœux la formation d'un mouvement social européen, il a, aussi longtemps que sa santé le lui a permis, persévéré dans ce combat.<sup>361</sup>

Cet « engagement » de Bourdieu doit être compris comme un « [r]efu[s] [de] l'instrumentalisation [de l'expertise] des sciences sociales par le pouvoir technocratique<sup>362</sup> ». L'engagement public de Bourdieu s'inscrit donc dans une plus vaste démarche de mise « au service du combat contre le néolibéralisme et ses conséquences sociales<sup>363</sup> », néolibéralisme qui accroît considérablement son influence sur le champ politique à partir des années 1980 en France<sup>364</sup> et dont Bourdieu devient l'un des éminents pourfendeurs<sup>365</sup>. Son activité politique au tournant des années 90 pose en fait la question de l'utilité de la sociologie:

Demander à la sociologie de servir à quelque chose, c'est toujours une manière de lui demander de servir le pouvoir. Alors que sa fonction scientifique est de comprendre le monde social, à commencer par le pouvoir. Opération qui n'est pas neutre socialement et qui remplit sans aucun doute une fonction sociale. Entre autres raisons parce qu'il n'est

---

<sup>361</sup> Daniel Bensaïd, « L'intellectuel et le politique. Sur les engagements de Pierre Bourdieu », *Contretemps*, n° 4, 2002, p. 158, en ligne, <<http://www.contretemps.eu/wp-content/uploads/Contretemps%2004.pdf>>, consulté le 21 janvier 2022.

<sup>362</sup> Gisèle Sapiro, « Modèles d'intervention politique des intellectuels. Le cas français », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 1, n° 176-177, 2009, p. 28.

<sup>363</sup> *Ibid.*, p. 28-29.

<sup>364</sup> Voir François Denord, « La déferlante néolibérale des années 1980 » dans *Manuel d'histoire critique du Monde diplomatique*, n° hors série, septembre 2014, p. 150-151.

<sup>365</sup> « Cette noblesse d'État, qui prêche le dépérissement de l'État et le règne sans partage du marché et du consommateur, substitut commercial du citoyen, a fait main basse sur l'État ; elle a fait du bien public un bien privé, de la chose publique, de la République, sa chose. Ce qui est en jeu, aujourd'hui, c'est la reconquête de la démocratie contre la technocratie : il faut en finir avec la tyrannie des "experts", style Banque mondiale ou F.M.I., qui imposent sans discussion les verdicts du nouveau Léviathan (les "marchés financiers"), et qui n'entendent pas négocier mais "expliquer" ; il faut rompre avec la nouvelle foi en l'inévitabilité historique que professent les théoriciens du libéralisme ; il faut inventer les nouvelles formes d'un travail politique collectif capable de prendre acte des nécessités, économiques notamment (ce peut être la tâche des experts), mais pour les combattre et, le cas échéant, les neutraliser. » Voir le Pierre Bourdieu, « Discours de Pierre Bourdieu aux cheminots grévistes, Paris », *Le Club de Mediapart*, 12 décembre 1995, en ligne, doi <<https://blogs.mediapart.fr/michelrotfus/blog/280218/12-decembre-1995-discours-de-pierre-bourdieu-aux-cheminots-grevistes-paris-0>>

pas de pouvoir qui ne doive une part – et non la moindre – de son efficacité à la méconnaissance des mécanismes qui la fondent.<sup>366</sup>

Autrement dit, si la sociologie bourdieusienne travaille, dans un premier temps, à comprendre les mécanismes de la domination – ce qui correspond au « champ d'action du savant<sup>367</sup> », elle doit, dans un second temps, assumer « la diffusion de son discours, [c'est-à-dire que] l'intellectuel doit agir en tant que conseiller, éducateur<sup>368</sup> » et « fai[re] le lien entre le monde des idées – largement inaccessible à cause de son érudition et de son élitisme – et le grand public<sup>369</sup> ». « L'Appel des intellectuels en soutien aux grévistes » publié dans le journal *Le Monde* le 4 décembre 1995<sup>370</sup> fait de Bourdieu « l'intellectuel critique le plus en vue<sup>371</sup> ». Après ces grèves de 1995, l'engagement public de Bourdieu devient « un engagement systématique et durable, qui ira jusqu'à la définition de modalités de résistance au néolibéralisme.<sup>372</sup> » Il cherche alors, en tant qu'intellectuel, à « repenser le lien entre les chercheurs engagés et le mouvement social<sup>373</sup> », ce qui aboutira à la création de « l'intellectuel collectif<sup>374</sup> » qui cherche à « lutter contre la dérive prophétique de l'*intellectuel classique*<sup>375</sup> ».

---

<sup>366</sup> Pierre Bourdieu, *Questions de sociologie*, Paris, Éditions de Minuit, 2002 [1984], p. 28.

<sup>367</sup> Édouard Nasri-Dewaeghe, « *L'intellectuel engagé. L'exemple de Pierre Bourdieu* », mémoire de maîtrise, Université Laval, département de philosophie, présenté à l'Université Laval, 2008, 2008, p. 67.

<sup>368</sup> *Ibid.*

<sup>369</sup> Émile Chabal, « Les intellectuels et la crise de la démocratie », *Pouvoirs*, vol. 2, n° 161, 2017, p. 109.

<sup>370</sup> Édouard Nasri-Dewaeghe, « *L'intellectuel engagé. L'exemple de Pierre Bourdieu* », *op. cit.*, p. 67.

<sup>371</sup> Christian Laval (dir.), *Foucault, Bourdieu et la question néolibérale*, Paris, La Découverte, coll. « Sciences humaines », 2018, p. 146.

<sup>372</sup> *Ibid.*, p. 147.

<sup>373</sup> *Ibid.*, p. 148.

<sup>374</sup> *Ibid.*

<sup>375</sup> Fabrice Thumerel, « De Sartre à Bourdieu : la fin de l'intellectuel classique? », *op. cit.*, p. 162-163. L'auteur souligne.

Ainsi, malgré tout ce qui peut opposer Sartre et Bourdieu, il appert clairement que pour les deux intellectuels,

l'intellectuel est un *spécialiste du savoir pratique* qui, fort de la méthode et du capital symbolique acquis dans un domaine particulier, prend des positions publiques au nom de valeurs universelles ; son rôle est de produire un certain dévoilement du monde qui permette à un maximum d'individus de se désaliéner, et en ce sens il représente « le gardien de la démocratie » pour l'un, un *contre-pouvoir critique* pour l'autre.<sup>376</sup>

En ce sens, l'intellectuel sartrien et l'intellectuel bourdieusien occupent une fonction similaire, mais dont « les moyens, les visées et la vision du monde<sup>377</sup> » diffèrent. L'un tenant un discours sur l'universel et « crédit[ant] le sujet d'une liberté de principe<sup>378</sup> » et l'autre œuvrant collectivement – en proposant un modèle d'« intellectuel-chercheur [...] [qui] s'appuie sur un travail collectif<sup>379</sup> » – à « universaliser les conditions d'accès à l'universel<sup>380</sup> ». Les deux intellectuels cherchent ainsi, par des moyens différents, à atteindre une forme d'« universel singulier<sup>381</sup> ». Tous deux ont donc en commun de concevoir la posture de l'intellectuel comme une posture « de résistance » : aux pouvoirs, à l'injustice, etc. On peut également remarquer la constante de la « culture de la crise » chez Sartre et Bourdieu – la crise sociale de 1995, comme crise de la démocratie<sup>382</sup> – qui « force » l'intellectuel à prendre part au débat public. Ainsi, l'intellectuel reste, malgré tout, pour Bourdieu un modèle qui ne peut disparaître :

[f]aute de quoi disparaîtraient l'un des derniers obstacles au triomphe complet du totalitarisme néolibéral ainsi que ce type d'intellectuel défini par Sartre comme

---

<sup>376</sup> *Ibid.*, p. 159. L'auteur souligne.

<sup>377</sup> *Ibid.*, p. 162.

<sup>378</sup> Gérard Wormser, « Les Deux Magots : Sartre et Bourdieu en regard », *Sens public*, 2008, p. 6-7, en ligne, doi <<https://doi.org/10.7202/1064466ar>>.

<sup>379</sup> Patrick Champagne et Olivier Christin, « L'intellectuel » dans *Pierre Bourdieu : Une initiation*, . [OpenEditionBooks], *op. cit.*, s. p.

<sup>380</sup> Fabrice Thumerel, « De Sartre à Bourdieu : la fin de l'intellectuel classique? », *op. cit.*, p. 159.

<sup>381</sup> *Ibid.*, p. 163.

<sup>382</sup> À ce sujet, voir Émile Chabal, « Les intellectuels et la crise de la démocratie », *op. cit.*, p. 109-120.

"quelqu'un qui se mêle de ce qui ne le regarde pas et qui prétend contester l'ensemble des vérités reçues et des conduites qui s'en inspirent au nom d'une conception globale de l'homme et de la société [...]"<sup>383</sup>.

Autrement dit, l'intellectuel, qui devient au tournant des années 1980 l'un des seuls adversaires du néolibéralisme, conserve, aux yeux de Bourdieu, toute sa pertinence, malgré les critiques qu'il adresse au modèle sartrien. Il entretient donc une « relation critique [avec] [...] son devancier<sup>384</sup> », car il admet, comme Sartre dans « *Situations, VIII* [...] [que] l'anti-intellectualisme est la volonté d'anéantir les adversaires pensants du capitalisme [...]"<sup>385</sup> »

#### 3.3.3.4. Sartre et Bourdieu : des intellectuels critiques

Depuis l'âge d'or de l'engagement, associé à la figure sartrienne, la notion d'engagement a connu de profondes transformations. En 1979, Jean-François Lyotard publie *La Condition postmoderne. Rapport sur le savoir*. Dans cet ouvrage, Lyotard constate la « décomposition des grands Récits<sup>386</sup> » ainsi que « la dissolution du lien social et le passage des collectivités sociales à l'état d'une masse composée d'atomes individuels<sup>387</sup> ». Les écrivains et les intellectuels contemporains doivent prendre acte de ce changement de paradigme introduit par la postmodernité.

---

<sup>383</sup> Fabrice Thumerel, « De Sartre à Bourdieu : la fin de l'intellectuel classique? », *op. cit.*, p. 157. L'auteur souligne.

<sup>384</sup> Gérard Wormser, « Les Deux Magots : Sartre et Bourdieu en regard », *op. cit.*, p. 2.

<sup>385</sup> Émile Chabal, « Les intellectuels et la crise de la démocratie », *op. cit.*, p. 157.

<sup>386</sup> Jean-François Lyotard, *La condition postmoderne. Rapport sur le savoir*, [ePub] Paris, Minuit, coll. « Critique », 2018 [1979], p. v.

<sup>387</sup> *Ibid.*, p. 16.

Si l'engagement tel que l'a incarné Sartre n'existe plus, depuis les années 1980 et dans les dernières années, de nombreux écrivains ont produit des œuvres que l'on peut associer à une forme d'engagement, même minimal. Sonya Florey, dans *L'engagement littéraire à l'ère néolibérale* (2013), observe d'ailleurs un regain pour la notion d'engagement chez des auteurs contemporains. Même son de cloche du côté de Gisèle Sapiro qui remarque de « nouvelles formes d'engagement des écrivains contemporains<sup>388</sup> » et de Dominique Viart qui observe l'émergence d'« une nouvelle période esthétique<sup>389</sup> » marquée par l'« activité critique<sup>390</sup> ». Dans *La littérature française au présent* (2008), Viart expose la « situation » des écrivains contemporains : « si les écrivains contemporains ne sont pas ceux qui ont jeté le "soupçon" sur les formes culturelles, ils sont ceux qui héritent de ce soupçon, et qui doivent "faire avec" <sup>391</sup> ». Ce « soupçon » modifie le rapport à l'engagement des écrivains contemporains. Le terme même d'engagement est remis en question. À compter des années 1980, « [l]a littérature renégocie [...] son rapport au politique en transférant la nécessité de l'engagement vers la fonction critique.<sup>392</sup> » Dominique Viart parle d'ailleurs, pour qualifier les œuvres « engagées » contemporaines de « fictions critiques<sup>393</sup> », car celles-ci demeurent « spéculatives<sup>394</sup> » : « [d]escription plutôt que discours, hypothèses plutôt que thèses, enquêtes plutôt qu'illustrations<sup>395</sup> ». Selon Dominique Viart, « quatre phénomènes déterminent alors un renouvellement de la

---

<sup>388</sup> Gisèle Sapiro, *Les écrivains et la politique en France*, op. cit., p. 5.

<sup>389</sup> Dominique Viart et Bruno Verdier, *La littérature française au présent*, 2<sup>e</sup> édition, Paris, Bordas, 2008 [2005], p. 8.

<sup>390</sup> *Ibid.*, p. 12. L'auteur souligne.

<sup>391</sup> Dominique Viart et Bruno Verdier, *La littérature française au présent*, op. cit., p. 20. L'auteur souligne.

<sup>392</sup> Benoît Denis, *Littérature et engagement*, op. cit., p. 291.

<sup>393</sup> Dominique Viart et Bruno Verdier, *La littérature française au présent*, op. cit., p. 283.

<sup>394</sup> *Ibid.*

<sup>395</sup> *Ibid.*, p. 283. L'auteur souligne.

fiction<sup>396</sup> » : « 1. On observe d'abord un retour à la littérature transitive<sup>397</sup> », « 2. Cette nouvelle littérature inaugure la fin [...] [du] régime des "activités séparées"<sup>398</sup> », « 3. Ces livres font aussi une sévère critique de l'idéologie, entre amertume et désillusion<sup>399</sup> » et « 4. Cette défection envers les grands discours a pour conséquence une réorientation du regard critique<sup>400</sup> ». Comme le souligne Viart, chez les écrivains contemporains, « [l]e lien entre fiction et réflexion n'est plus dès lors un rapport d'illustration ou de servitude mais d'échange et de collaboration, au sens quasiment étymologique de ce terme : fiction et réflexion *travaillent ensemble*.<sup>401</sup> » Cette fonction critique prend notamment la forme d'une interrogation du passé et de l'histoire qu'ils revisitent. Pour les écrivains contemporains, « l'interrogation est un critère postural [...], elle fait intimement partie de [...] [leur] démarche [...]. À cette condition, la littérature peut accueillir une réflexion critique sur le monde.<sup>402</sup> »

Entre Sartre et Louis, les choses ont changé : la chute du régime communiste, la « fin des idéologies », le tournant néolibéral, la disgrâce du marxisme, etc. sont passés par là. « Le rapport au temps et à l'histoire [qui] [sont] la clé de voûte de la littérature engagée<sup>403</sup> » s'est transformé en profondeur entre l'après-guerre et la période contemporaine. La décennie 1980 marque une rupture avec le régime moderne

---

<sup>396</sup> Dominique Viart, « "Fictions critiques" : la littérature contemporaine et la question du politique » dans Jean Kaempfer, Sonya Florey et Jérôme Meizoz (dir.), *Formes de l'engagement littéraire (XV<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles)*, Lausanne, Antipodes, coll. « Littérature, culture, société », 2006, p. 186.

<sup>397</sup> *Ibid.*

<sup>398</sup> *Ibid.*, p. 187.

<sup>399</sup> *Ibid.*, p. 188.

<sup>400</sup> *Ibid.*, p. 189.

<sup>401</sup> Dominique Viart et Bruno Verdier, *La littérature française au présent*, *op. cit.*, p. 280. L'auteur souligne.

<sup>402</sup> Sonya Florey, *L'engagement littéraire à l'ère néolibérale*, [ePub], Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, coll. « Perspectives », 2013, p. v.

<sup>403</sup> Christian Guay-Poliquin, « Résistance de l'engagement littéraire », *op. cit.*, p. 65.

d'historicité avec le début du discours sur « "l'ère des fins" : fin de l'intellectuel, du roman, des idéologies, de l'histoire<sup>404</sup> ». La révolution avec un grand R n'est plus d'actualité. La dissolution des Grands Récits modifie donc le rapport au temps des « fictions critiques ». Les écrivains contemporains ne croient plus aux lendemains qui chantent, car « le futur, [...] [qui est aujourd'hui] désarticulé de l'idée de progrès n'est plus rempli de promesses mais bien d'incertitudes qui nous empêchent de l'imaginer comme désirable.<sup>405</sup> » Les grands récits eschatologiques ainsi décimés, l'écrivain ne peut plus se faire « prophète ». Il ne peut qu'adopter une posture *critique*.

Comme l'observe Florey dans son ouvrage, cette nouvelle forme d'« engagement » n'est pas seulement marquée par les changements induits par la postmodernité, mais qu'elle est également profondément marquée par le triomphe du néolibéralisme. Les écrivains contemporains explorent les conséquences du néolibéralisme et les interrogent dans leurs œuvres. Cependant, ils n'ont aucune solution à proposer, car « le mal est déjà accompli [...] : la littérature ne changera rien à cela<sup>406</sup> ». *Critiques*, elles ne peuvent que « montr[er] que le combat qui d'abord semblait excéder nos capacités nous concerne tous, à notre niveau.<sup>407</sup> » Selon Florey,

[d]eux qualificatifs s'imposent alors pour désigner le rapport de l'auteur à l'écriture – et par extension, au monde : le premier, « critique », implique une prise de distance face à l'objet étudié, suivie d'un examen raisonné afin de discerner les enjeux qui traversent une question. Le second, « responsable », contient l'idée d'un retour aux réalités du monde après la distanciation critique.<sup>408</sup>

---

<sup>404</sup> Sylvie Servoise, « Chapitre 1 », *Le roman face à l'histoire*, [OpenEditionBooks], *op. cit.*, s. p.

<sup>405</sup> Christian Guay-Poliquin, « Résistance de l'engagement littéraire », *op. cit.*, p. 65.

<sup>406</sup> Sonya Florey, « Écrire par temps néolibéral » dans Jean Kaempfer, Sonya Florey et Jérôme Meizoz (dir.), *Formes de l'engagement littéraire (XV<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles)*, *op. cit.*, p. 245.

<sup>407</sup> *Ibid.*, p. 246.

<sup>408</sup> Florey, *L'engagement littéraire à l'ère néolibérale*, [ePub], *op. cit.*, p. v.

Si l'engagement n'y est plus aussi manifeste qu'à l'époque sartrienne, des « indices d'une implication<sup>409</sup> » persistent dans l'écriture.

Ainsi, si l'engagement au sens sartrien n'est plus possible, de nombreuses « fictions critiques » contemporaines s'inscrivent tout de même dans « le sens de l'engagement (qui) est précisément d'inscrire le fait littéraire dans le monde et dans la société et de le faire participer à l'histoire immédiate<sup>410</sup> ». Le « sens » de cet « engagement » – critique ou minimal – reste le même : ce sont la manière et la matière qui changent. Plusieurs écrivains contemporains développent une posture qui se veut critique – une posture de « résistance » – des excès du néolibéralisme. Selon Florey, cet engagement contemporain prend « deux dimensions (le politique, les postures d'écrivains)<sup>411</sup> ». C'est dans ce contexte que Louis élabore sa posture d'écrivain. Nous verrons comment Louis s'inspire de la posture engagée sartrienne et de la posture bourdieusienne – tout particulièrement au « second » Bourdieu – et qu'il s'« engage » sur un mode résolument contemporain.

### 3.4 Édouard Louis : une posture d'intellectuel

Dans *La littérature « en personne »*, Jérôme Meizoz se penche sur le positionnement auctorial. Pour Meizoz, la « posture est un agir scénique qui rejoue une position dans le champ littéraire.<sup>412</sup> » Dans le cadre de notre analyse, nous retiendrons cette définition de la posture de Meizoz afin de brosser le portrait de la posture auctoriale de Louis.

---

<sup>409</sup> *Ibid.*

<sup>410</sup> Benoît Denis, *Littérature et engagement*, *op. cit.*, p. 297.

<sup>411</sup> Sonya Florey, *L'engagement littéraire à l'ère néolibérale*, [ePub], *op. cit.*, p. 28.

<sup>412</sup> Jérôme Meizoz, *La littérature « en personne » : scène médiatique et formes d'incarnation*, Genève, Slatkine Érudition, 2016, p. 46.

Nous verrons comment celle-ci lui permet de se situer dans le champ littéraire français contemporain.

### 3.4.1 Un ethos d'intellectuel

La littérature engagée est historiquement intimement liée à la figure de l'intellectuel. Afin de se rattacher à cet héritage, Louis se construit un ethos d'intellectuel. En effet, l'appartenance *et* à la sociologie *et* à la littérature revendiquée par l'écrivain dans ses apparitions médiatiques – entrevues journalistiques, radiophoniques ou télévisées, bref, dans le discours hors texte – apparaît comme un *leitmotiv* du discours de l'écrivain. La formation de l'auteur, la publication, sous sa direction, d'un ouvrage hommage au sociologue Pierre Bourdieu intitulé *L'insoumission en héritage* (2016), paru aux Presses Universitaires de France attestent du lien de ce dernier avec ces deux disciplines.

### 3.4.2 La revendication d'une filiation avec la posture sartrienne

Édouard Louis, à la suite de la publication d'*En finir avec Eddy Bellegueule*, fait part à de nombreuses reprises en entrevue de son attachement à Jean-Paul Sartre – plus précisément à la figure sartrienne de l'engagement – et de sa volonté de s'inscrire en filiation avec la figure sartrienne<sup>413</sup>, ce qui le relie à *la* figure d'intellectuel par excellence et contribue ainsi à constituer son *ethos d'intellectuel*. La filiation de la

---

<sup>413</sup> Le 31 janvier 2014, à l'émission *Les matins* de France Culture, Édouard Louis déclare : « Et voilà, je m'inscris dans cette filiation de Sartre, d'Annie Ernaux qui ont consisté à dire que la littérature était toujours déjà une littérature politique et mon roman a cette volonté-là. » Voir Marc Voinchet (animateur), « Quand l'écriture de soi devient un acte de révolte », *Les matins*, 31 janvier 2014, en ligne, <<https://www.franceculture.fr/emissions/linvite-des-matins/edouard-louis-ecrivain-auteur-de-en-finir-avec-eddy-bellegueule>>, consulté le 21 janvier 2022.

posture auctoriale de Louis avec la posture sartrienne se manifeste en deux temps. Dans un premier temps, elle se manifeste par la participation au débat public et, dans un second temps, par un certain rapport à la littérature.

#### 3.4.2.1. Participation au débat public

Dans un premier, elle se manifeste par la participation au débat public. Louis, comme Sartre à son époque, participe, prend position et s'inscrit dans les débats de son temps dans le « hors littérature ». À ce titre, Louis a pris part (et continue de prendre part) au débat public – parfois seul, parfois avec Geoffroy de Lagasnerie ou Didier Eribon<sup>414</sup> – ou s'est trouvé au cœur de plusieurs polémiques dans les dernières années. Dans la participation au débat public, nous trouvons notamment, en ordre chronologique, (1) la publication d'une tribune titrée « Intellectuels de gauche, réengagez-vous<sup>415</sup> » parue dans le journal *Le Monde* le 25 septembre 2015, (2) la publication dans *Le Monde* du 27-28 septembre 2015 du « Manifeste pour une offensive intellectuelle et politique » qui en décrit les principes, (3) la signature de « L'appel des 800 », qui prend position en faveur d'un meilleur accueil des migrants et de la prise d'actions concrètes de la part de l'État français pour améliorer le sort des migrants et réfugiés de la jungle de Calais dans le journal *Libération* du 20 octobre 2015<sup>416</sup>, (4) la parution d'une lettre adressée à Manuel Valls le 3 août 2016 titrée « Manuel Valls, vous n'aviez rien fait contre le terrorisme<sup>417</sup> », cette dernière dénonçant la politique du gouvernement français en

---

<sup>414</sup> Cela n'est pas rappeler vaguement la logique groupale des existentialistes.

<sup>415</sup> Édouard Louis et Geoffroy de Lagasnerie. « Intellectuels de gauche, réengagez-vous », *Le Monde*, 25 septembre 2015, en ligne, <[https://www.lemonde.fr/idees/article/2015/09/28/intellectuels-de-gauche-reengagez-vous\\_4774740\\_3232.html](https://www.lemonde.fr/idees/article/2015/09/28/intellectuels-de-gauche-reengagez-vous_4774740_3232.html)>, consulté le 21 janvier 2022.

<sup>416</sup> Collectif, « Jungle de Calais : l'appel des 800 », *Libération*, 20 octobre 2015, en ligne, <[https://www.liberation.fr/france/2015/10/20/jungle-de-calais-l-appel-des-800\\_1407520](https://www.liberation.fr/france/2015/10/20/jungle-de-calais-l-appel-des-800_1407520)>, consulté le 21 janvier 2022.

<sup>417</sup> Édouard Louis et Geoffroy de Lagasnerie, « Manuel Valls, vous n'avez rien fait contre le terrorisme », *Libération*, 3 août 2016, en ligne, <[https://www.liberation.fr/debats/2016/08/03/manuel-valls-vous-n-avez-rien-fait-contre-le-terrorisme\\_1470098](https://www.liberation.fr/debats/2016/08/03/manuel-valls-vous-n-avez-rien-fait-contre-le-terrorisme_1470098)>, consulté le 21 janvier 2022.

matière de lutte contre le terrorisme et (5) la publication d'un texte intitulé « Pourquoi il faut voter Mélenchon<sup>418</sup> », paru sur un blogue du journal *Médiapart* le 16 avril 2017, appelant à voter Jean-Luc Mélenchon et pour le mouvement *La France insoumise* aux élections présidentielles de 2017. Ces interventions ne sont que quelques interventions parmi d'autres de Louis, qui s'implique également auprès de diverses autres causes et associations, notamment auprès du mouvement des Gilets jaunes et d'Assa Traoré, la sœur du défunt Adama Traoré, mort des suites de violences policières.

La filiation avec la posture sartrienne se manifeste également dans la participation à de nombreuses polémiques dans les dernières années. Parmi celles-ci, nous trouvons, notamment, (1) l'appel au boycott des « Rendez-vous de l'histoire » dans le journal *Libération* le 30 juillet 2014, en raison de la présence de Marcel Gauchet, qui inaugure l'événement, ce dernier étant considéré réactionnaire par Louis en raison de ses positions sur les mouvements sociaux, le mariage pour tous, l'homoparentalité, etc.,<sup>419</sup> et le (2) « J'accuse<sup>420</sup> » de *Qui a tué mon père* qui s'en prend aux hommes politiques et tout particulièrement au président français Emmanuel Macron, à François Hollande, à Manuel Valls, à Myriam El Khomri, à Nicolas Sarkozy et au « père » du RSA, Martin Hirsch. Ce dernier a d'ailleurs répondu aux accusations lancées contre lui dans un livre nommé *Comment j'ai tué son père* (2019). Selon des informations obtenues par le journal *L'Opinion*, *Qui a tué mon père* aurait remporté un certain succès à l'Élysée. Un conseiller politique du président Macron, Bruno Roger-Petit, a même affirmé que « ce

---

<sup>418</sup> Édouard Louis et Geoffroy de Lagasnerie, « Pourquoi il faut voter Mélenchon », *Médiapart*, 16 avril 2017, <<https://blogs.mediapart.fr/geoffroy-de-lagasnerie/blog/160417/pourquoi-il-faut-voter-melenchon-texte-ecrit-avec-edouard-louis>>, consulté le 21 janvier 2022.

<sup>419</sup> Édouard Louis et Geoffroy de Lagasnerie. « Pourquoi nous appelons à boycotter les Rendez-vous de l'histoire de Blois ». *Libération*. 30 juillet 2014. [https://www.liberation.fr/debats/2014/07/30/pourquoi-nous-appelons-a-boycotter-les-rendez-vous-de-l-histoire-de-blois\\_10727786](https://www.liberation.fr/debats/2014/07/30/pourquoi-nous-appelons-a-boycotter-les-rendez-vous-de-l-histoire-de-blois_10727786)

<sup>420</sup> Médiapart a surnommé ainsi le dernier titre de l'auteur, *Qui a tué mon père*. Voir Rédaction, « Le "J'accuse" d'Édouard Louis », *Médiapart*, 9 mai 2018, en ligne, <<https://www.mediapart.fr/journal/france/090518/le-j-accuse-d-edouard-louis?onglet=full>>, consulté le 8 mars 2020.

livre se voudrait une charge, mais en fait, il pose un diagnostic très macronien [...]»<sup>421</sup> », ce qui n'a pas plu à Édouard Louis qui a répliqué, via Twitter : « @Emmanuel Macron, mon livre s'insurge contre ce que vous êtes et ce que vous faites. Abstenez-vous d'essayer de m'utiliser pour masquer la violence que vous incarnez et exercez. J'écris pour vous faire honte. J'écris pour donner des armes à celles et ceux qui vous combattent.<sup>422</sup> »

Ainsi, l'implication de l'auteur dans les débats publics, politiques ou dans diverses polémiques témoigne de l'importance accordée par ce dernier à la chose publique ou, devrions-nous dire, à une conception de « l'auteur comme *agir public* »<sup>423</sup> ». Ces publications ou interventions s'inscrivent dans la longue tradition de participation publique des intellectuels aux débats et polémiques de la cité<sup>424</sup>. Louis y ajoute néanmoins un nouveau front : celui des médias sociaux, par ailleurs abondamment utilisés par l'auteur. Cela nous conduit au second temps qui concerne davantage au positionnement de Louis par rapport à la posture sartrienne.

---

<sup>421</sup> 6Medias, « La violente charge du romancier Édouard Louis contre Emmanuel Macron », *Le Point*, 6 juin 2018, <[https://www.lepoint.fr/societe/la-violente-charge-du-romancier-edouard-louis-contre-emmanuel-macron-06-06-2018-2224878\\_23.php](https://www.lepoint.fr/societe/la-violente-charge-du-romancier-edouard-louis-contre-emmanuel-macron-06-06-2018-2224878_23.php)>, consulté le 20 mars 2020.

<sup>422</sup> Édouard Louis, « @Emmanuel Macron, mon livre s'insurge contre ce que vous êtes et ce que vous faites. Abstenez-vous d'essayer de m'utiliser pour masquer la violence que vous incarnez et exercez. J'écris pour vous faire honte. J'écris pour donner des armes à celles et ceux qui vous combattent. » dans *Fil Twitter d'Édouard Louis*, 6 juin 2018, en ligne, <[https://twitter.com/edouard\\_louis?lang=fr](https://twitter.com/edouard_louis?lang=fr)>, consulté le 21 janvier 2022.

<sup>423</sup> Jérôme Meizoz, *La littérature « en personne » : scène médiatique et formes d'incarnation*, op. cit., p. 15. L'auteur souligne.

<sup>424</sup> Cf. Jean-François Sirinelli, *Intellectuels et passions françaises. Manifestes et pétitions au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 1990.

### 3.4.2.2. Affirmation d'actualisation de la posture sartrienne

Comme nous venons de le voir que, sur le plan de la participation à la vie publique, la posture auctoriale de Louis comporte des similitudes avec celle de Sartre. Sur le plan littéraire, Louis partage également avec Sartre une vision similaire de la littérature. Les deux écrivains partagent la conviction que la littérature a une fonction de dévoilement et que ce dévoilement est aussi action : « nommer c'est montrer et [...] montrer c'est changer.<sup>425</sup> » Autrement dit, les deux écrivains ont la conviction que la littérature est politique.

Cependant, Louis affirme « actualiser » la vision sartrienne de la fonction de la littérature, car « l'idée de littérature engagée est une idée qui n'est aujourd'hui plus suffisante. La littérature engagée telle que Sartre ou Beauvoir l'ont portée pendant leur vie. Car la situation dans laquelle on est n'est plus la même.<sup>426</sup> » Alors que Sartre croit que « l'écrivain en appelle à la liberté du lecteur pour qu'elle collabore à la production de son ouvrage<sup>427</sup> », Louis affirme, au contraire – comme nous l'avons analysé dans le deuxième chapitre –, que la littérature engagée telle qu'elle doit se penser aujourd'hui ne doit « pas produire un moment de liberté, [...] [mais] suspendre la liberté pendant un moment donné pour faire en sorte que la personne qui est en train de vous lire ne tourne pas la tête, ne détourne pas le regard. Pour moi [Édouard Louis], c'est l'idée d'une littérature de confrontation, qui viendrait après la littérature engagée.<sup>428</sup> » Cette

---

<sup>425</sup> Jean-Paul Sartre, *Qu'est-ce que la littérature?*, *op. cit.*, p. 89-90.

<sup>426</sup> Rédaction, « Édouard Louis : "toutes les grandes littératures ont été des littératures de la réalité" », *Le vent se lève*, 3 mai 2019, en ligne, <<https://lvsl.fr/edouard-louis-toutes-les-grandes-litteratures-ont-ete-des-litteratures-de-la-realite/>>, consulté le 25 janvier 2020

<sup>427</sup> Jean-Paul Sartre, *Qu'est-ce que la littérature?*, *op. cit.*, p. 53.

<sup>428</sup> Rédaction, « Édouard Louis : "toutes les grandes littératures ont été des littératures de la réalité" », *op. cit.*,

revendication d'actualisation qui appelle à la suspension de la liberté du lecteur a, évidemment, des effets sur le dispositif narratif employé dans *En finir avec Eddy Bellegueule* (2014), qui est un dispositif narratif autoritaire porteur d'une « vérité » relativement monologique, qui est associé à une doctrine et à une science – la sociologie bourdieusienne. Selon Louis, ce dispositif narratif autoritaire empêcherait le lecteur de détourner le regard et le placerait dans l'impossibilité d'ignorer ce qui se déroule sous ses yeux : « On pense – devant ce type de scène, je veux dire : avec un regard extérieur – à l'humiliation, à l'incompréhension, à la peur, mais on ne pense pas à la douleur. » (*EFEB*, 17) Ainsi, dans ce passage, le narrateur s'assure de « corriger » cette lecture pour que ne soit pas oubliée la dimension douloureuse de cette expérience. Cette manière de faire est également présente dans les autres romans de Louis et notamment dans *Qui a tué mon père*, dans lequel le narrateur accuse et nomme les personnes considérées responsables de la détérioration de la santé de son père :

Hollande, Valls, El Khomri, Hirsch, Sarkozy, Macron, Bertrand, Chirac. L'histoire de ta souffrance porte des noms. L'histoire de ta vie est l'histoire de ces personnes qui se sont succédé pour t'abattre. L'histoire de ton corps est l'histoire de ces noms qui se sont succédé pour le détruire. L'histoire de ton corps *accuse* l'histoire politique.<sup>429</sup>

Ton état de santé aujourd'hui, tes difficultés à te déplacer, tes difficultés à respirer, ton incapacité à vivre sans l'assistance d'une machine viennent en grande partie d'une vie à faire des mouvements automatiques à l'usine, puis à te pencher huit heures de suite tous les jours pour balayer les rues, pour balayer les ordures des autres. Hollande, Valls et El Khomri t'ont asphyxié.

*Pourquoi est-ce qu'on ne dit jamais ces noms?*<sup>430</sup>

Le fait de nommer, voire d'accuser, contribuerait, selon Louis, au caractère confrontationnel de ses romans. Évidemment, l'utilisation d'un matériau autobiographique n'est pas pour rien dans cette logique de confrontation. L'utilisation de ce matériau est ouvertement revendiquée par Louis en entrevue : « Eddy

---

<sup>429</sup> Édouard Louis, *Qui a tué mon père*, Paris, Seuil, 2018, p. 84. L'auteur souligne.

<sup>430</sup> *Ibid.*, p. 79-80. Nous soulignons.

Bellegueule, c'est évident que c'était moi, en fait.<sup>431</sup> » En nommant, le narrateur tente de confronter ceux et celles qu'ils nomment aux conséquences de leurs actions. La matière autobiographique étant revendiquée par l'auteur, les accusations et le propos tenus dans les romans prennent alors une tournure plus personnelle, et donc plus confrontante, car le recours au matériau biographique court toujours le risque d'en faire « un genre essentiellement indélicat [...].<sup>432</sup> » La réalisation d'une enquête par le *Nouvel observateur* auprès de l'entourage de Louis après la publication d'*En finir avec Eddy Bellegueule*, mais aussi l'assignation en justice demandée par Reda B., l'agresseur d'*Histoire de la violence*, contre Édouard Louis, accusé d'avoir porté « atteinte à la vie privée » et « atteinte à la présomption d'innocence<sup>433</sup> », puis la réponse de Martin Hirsch aux accusations de Louis dans un livre titré *Comment j'ai tué son père* (2018), tendent à confirmer le caractère confrontationnel de la littérature de Louis, qui n'hésite pas à interpeler et nommer des « coupables ».

L'insistance sur le caractère soi-disant plus confrontationnel de la littérature louisienne et la revendication d'actualisation de la posture sartrienne constituent des stratégies de valorisation de soi mises en place par l'auteur. En effet, tout en revendiquant une filiation avec la posture sartrienne – le revendication d'un héritage –, Louis met en valeur des éléments qui lui permettrait de s'en distinguer, notamment les éléments qui « suspendent » la liberté du lecteur – le dispositif narratif autoritaire porteur d'une vérité relativement monologique – durant la lecture et le recours au matériau autobiographique. Il appert ainsi que Louis tente de construire une posture

---

<sup>431</sup> François Busnel, « Édouard Louis : "En finir avec Eddy Bellegueule" » dans *La Grande Librairie*, 12 janvier 2014, Paris, France Télévisions, 2014, 13 minutes, en ligne, <<https://www.youtube.com/watch?v=tWxMe7jvUOU>>, consulté le 21 janvier 2022.

<sup>432</sup> Michel Leiris, *Journal 1922-1929*, cité par Lucie-Noëlle Aulagne, *Et si c'était moi? Approche de l'autofiction dans la décennie 1980*, thèse de doctorat, Université de Nancy 2, 1988, p. 22.

<sup>433</sup> Laetitia Limmois et Sylvain Zimmermann, « L'écrivain Édouard Louis assigné en référé par son violeur présumé », *RTL*, 10 mars 2016, en ligne, <<https://www.rtl.fr/culture/medias-people/l-ecrivain-edouard-louis-assigne-en-refere-par-son-violeur-presume-7782302799>>, consulté le 21 janvier 2022.

d'écrivain-intellectuel engagé qui « dépasserait » la posture sartrienne. Il convient néanmoins de nuancer ces affirmations. En effet, il s'agit davantage d'une revendication de changement que d'un changement véritable dans la mesure où Louis reprend essentiellement les stratégies de participation publique employées par Sartre (pétitions, lettres ouvertes, implication politique, littérature comme dévoilement, etc.) sans véritablement les renouveler – sauf peut-être avec l'utilisation des réseaux sociaux. Par ailleurs, Sartre ne rejetait pas la confrontation, lui dont le « discours sur la violence de classe de riposte, légitime et morale, est une constante dans [sa] pensée [...]»<sup>434</sup> » Louis, comme Sartre qui l'a précédé, conçoit le « recours à la violence verbale comme arme permettant d'éveiller la conscience des différents groupes appartenant à la classe majoritaire des exploités.<sup>435</sup> » La littérature engagée est aussi, pour Sartre – il faut le souligner –, confrontation.

Les écrivains contemporains dont les œuvres manifestent un certain degré d'« engagement », restent, au moins partiellement, liés à « la définition sartrienne de l'engagement [qui] demeure un repère, que les écrivains s'en distancent ou s'en réclament<sup>436</sup> ». Louis fait, lui aussi, de cette définition un repère, mais sans la dépasser – contrairement à ce qu'il affirme. L'œuvre de Louis s'inscrit plutôt dans le creuset des « fictions critiques », ce que nous verrons dans la prochaine section.

---

<sup>434</sup> Michael Scriven, *Jean-Paul Sartre. Politique et culture dans la France de l'après-guerre*, op. cit., p. 99.

<sup>435</sup> Michael Scriven, *Jean-Paul Sartre. Politique et culture dans la France de l'après-guerre*, op. cit., p. 109.

<sup>436</sup> Sonya Florey, *L'engagement littéraire à l'ère néolibérale*, [ePub], op. cit., p. v.

### 3.5 L'engagement louisien

Dans cette section, nous nous pencherons sur la posture louisienne. Nous montrerons que l'« engagement » critique de Louis se manifeste notamment, dans ses romans, à travers une « esthétique démocratique » qui se fait critique de l'état de la démocratie française.

Selon Nelly Wolf, le « roman propose l'expérimentation imaginaire du contrat social<sup>437</sup> ». Le roman *En finir avec Bellegueule* met effectivement en scène un certain état de la démocratie française à travers les personnages.

#### 3.5.1 La langue du déclassement

*En finir avec Eddy Bellegueule* est un roman qui « dévoile » l'expérience du déclassement social à travers ses personnages. Ce déclassement se manifeste notamment à travers la langue des personnages, car le roman « reconstitu[e] l'espace linguistique de la démocratie<sup>438</sup> ». Comme nous l'avons vu dans le chapitre 2, le roman distingue les personnages qui réalisent un apprentissage exemplaire positif et ceux qui réalisent un apprentissage exemplaire négatif. Le langage employé par le narrateur s'oppose au langage employé par les autres personnages. Ce rapport à la langue est intimement lié au rapport malheureux à l'école.

Les difficultés à parler correctement le français à cause d'une expérience malheureuse, humiliante, du monde scolaire [...]. (*EFEB*, p. 74).

Chez mes parents nous ne dînions pas, nous mangions. La plupart du temps, même, nous utilisons le verbe *bouffer*. L'appel quotidien de mon père *C'est l'heure de bouffer*. Quand

---

<sup>437</sup> Nelly Wolf, *Le roman de la démocratie*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, coll. « Culture et société », 2003, p. 15.

<sup>438</sup> Nelly Wolf, *Le roman de la démocratie*, *op. cit.*, p. 58.

des années plus tard je dirai *dîner* devant mes parents, ils se moqueront de moi *Comment il parle l'autre, pour qui il se prend. Ça y est il va à la grande école il se la joue au monsieur, il nous sort sa philosophie.* (EFEB, 107, l'auteur souligne)

Le roman met en tension, d'une part, la « communauté nationale » incarnée par le narrateur – qui s'exprime dans un français acquis à l'école républicaine – et les « exclus » de la communauté nationale incarnés par les autres personnages du village qui utilisent le « picard que nous parlions parfois mieux que le français officiel. » (EFEB, p. 86, l'auteur souligne). Le narrateur-personnage revient sur son enfance une fois qu'il a quitté son milieu d'origine – une stratégie de « prise de distance face à l'objet étudié<sup>439</sup> » très utilisée par les écrivains contemporains. Il constate alors le décalage entre le langage qui est maintenant le sien et celui de sa famille, de sa mère, qui fait l'objet d'une « traduction » : « Quand ensuite il a posé la question, elle est venue soudainement. Ma mère aurait dit *Elle est venue comme ça, comme une envie de pisser.* » (p. 150, AS)

Cette mise en scène d'une dualité linguistique fait état d'un « langage [...] porteur de désorganisation et de réorganisation<sup>440</sup> » et représente, à travers les variations linguistiques entre le narrateur-personnage et les personnages qui habitent le village, un certain état de la démocratie, car,

[I]a langue romanesque elle-même, dans la mesure où elle est considérée comme un mode de représentation des classes populaires, est atteinte par le conflit d'interprétation entre l'homogène et l'hétérogène social. La distinction entre la langue du récit et la langue des personnages revêt alors une importance extrême. [...] Le style narratif, composé en français national, représente et reconstitue alors dans la langue la communauté nationale, tandis que les paroles des personnages, censées charrier et reproduire des idiomatismes populaires, désignent le peuple en tant qu'il est séparé.<sup>441</sup>

---

<sup>439</sup> Sonya Florey, *L'engagement littéraire à l'ère néolibérale*, [ePub], *op. cit.*, p. v.

<sup>440</sup> Sonya Florey, *L'engagement littéraire à l'ère néolibérale*, [ePub], *op. cit.*, p. v.

<sup>441</sup> Nelly Wolf, *Le peuple dans le roman français de Zola à Céline*, Paris, PUF, coll. « Pratiques théoriques », 1990, p. 34.

Dans le roman, ce sont les habitants du village, associés à l'apprentissage exemplaire négatif, qui font partie de l'hétérogène social et non plus le narrateur et le personnage-Eddy, associé à l'apprentissage exemplaire positif. C'est le langage employé par les personnages du village qui marque leur caractère « hétérogène » dans la mesure où le français qu'ils parlent – une variation du français, le picard – s'écarte de la norme nationale – le français de l'école républicaine. La question de la langue joue un rôle fondamental et agit comme un marqueur d'inclusion ou d'exclusion dans le roman. C'est en ce sens que « [l]a démocratie entre dans la littérature par la langue<sup>442</sup> » : la langue représente les failles du contrat démocratique dans le roman et notamment l'échec du système scolaire français. Ainsi, à travers la représentation de la dualité linguistique, la démocratie interne du roman met en évidence « les maladies du contrat<sup>443</sup> », c'est-à-dire « les antinomies, les impasses et les contradictions de la démocratie<sup>444</sup> ». En ce sens, l'œuvre de Louis peut être rattachée aux « fictions critiques » qui interrogent et réfléchissent sur les conséquences du tournant néolibéral de l'État et de l'exclusion sociale.

### 3.5.2 Un auteur « impliqué »

L'« engagement » louisien se situe également résolument du côté des écrivains contemporains, car comme de nombreux autres écrivains « engagés » contemporains, il « substitu[e] à la notion d'auteur "engagé" celle d'auteur "impliqué".<sup>445</sup> » En effet,

---

<sup>442</sup> *Ibid.*, p. 8.

<sup>443</sup> Nelly Wolf, *Le roman de la démocratie*, *op. cit.*, p. 20.

<sup>444</sup> Nelly Wolf, « Le roman comme démocratie », *Revue d'histoire littéraire de la France*, n° 2, avril-juin 2005, p. 344.

<sup>445</sup> Dominique Viart, « "Fictions critiques" : la littérature contemporaine et la question du politique » dans Jean Kaempfer, Sonya Florey et Jérôme Meizoz (dir.), *Formes de l'engagement littéraire (XV<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles)*, *op. cit.*, p. 198.

le roman *En finir avec Eddy Bellegueule* accorde une grande importance aux notions d'expérience, de « vérité » de l'expérience et à l' « idéal de l'authenticité<sup>446</sup> » qui y est associé.

En effet, dans les romans de Louis, « [l]e narrateur ne se contente pas de rapporter tel ou tel événement, [...], mais explique aussi les perturbations dont il a lui-même été affecté à cette occasion.<sup>447</sup> » En effet, le narrateur d'*En finir avec Eddy Bellegueule* se présente comme un « sujet souffrant<sup>448</sup> ». Les expériences racontées sont mises à distance – pour pouvoir les « objectiver » –, mais également signalées comme étant *toujours* souffrantes, comme habitant toujours le narrateur.

Tous les matins en me préparant dans la salle de bains je me répétais cette phrase sans discontinuer tant de fois qu'elle finissait par perdre son sens, n'être plus qu'une succession de syllabes, de sons. Je m'arrêtais et je reprenais *Aujourd'hui je serai un dur*. Je m'en souviens parce que je me répétais exactement cette phrase, comme on peut faire une prière, avec ce smots et précisément ces mots *Aujourd'hui je serai un dur* (et je pleure alors que j'écris ces lignes ; je pleure parce que je trouve cette phrase ridicule et hideuse, cette phrase qui pendant plusieurs années m'a accompagné et fut en quelque sorte, je ne crois pas que j'exagère, au centre de mon existence). (*EFEB*, p. 166, l'auteur souligne)

Les mots *maniéré*, *efféminé* résonnaient en permanence autour de moi dans la bouche des adultes : pas seulement au collège, pas uniquement de la part des deux garçons. Ils étaient comme des lames de rasoir, qui, lorsque je les entendais, me déchiraient pendant des heures, des jours, que je ressassais, me répétais à moi-même. » (*EFEB*, p. 84, l'auteur souligne)

En effet, dans ce passage, les souvenirs évoqués sont douloureux et perçus *a posteriori* différemment par le narrateur en raison de la distance temporelle et géographique avec les événements évoqués. Les pleurs signalent clairement l'implication du narrateur.

---

<sup>446</sup> Jérôme Meizoz, *L'âge du roman parlant (1919-1939)*, Genève, Droz, 2015 [2001], p. 227. L'auteur souligne. L'auteur indique ceci : Cf. Kottis, « Henry Poulaille et l'authenticité », pp. 7-32.

<sup>447</sup> Dominique Viart, « "Fictions critiques" : la littérature contemporaine et la question du politique » dans Jean Kaempfer, Sonya Florey et Jérôme Meizoz (dir.), *Formes de l'engagement littéraire (XV<sup>e</sup>-XXI<sup>e</sup> siècles)*, *op. cit.*, p. 198.

<sup>448</sup> Nous pourrions probablement en dire de même pour l'auteur.

En ce sens, dans *En finir avec Eddy Bellegueule*, le peuple « n'apparaît non plus seulement en tant qu'objet d'observation, mais accède au statut de sujet de l'énonciation<sup>449</sup> ».

Autre élément significatif : dans le roman, « [l]'expérience vécue devient le critère de la légitimité dans l'espace de la représentation littéraire et de la fiction<sup>450</sup> ». En effet, dans le roman, contrairement aux romans engagés des périodes précédentes, « [c]e n'est plus l'idéologie qui met le monde en accusation, mais bien le vécu jamais entendu de ces gens qui nous incite à regarder notre propre univers avec d'autres yeux.<sup>451</sup> » Le narrateur-sujet fait voir le monde de son enfance de son point de vue, c'est-à-dire le point de vue d'une « conscience subjective<sup>452</sup> », d'un *sujet souffrant*. Ainsi, le dévoilement prend la forme du dévoilement d'une *expérience douloureuse* : la souffrance du déclassement, de l'exclusion sociale.

Cette question du vécu – du sujet souffrant – est traitée à travers le prisme de la langue. La rupture avec le milieu d'origine est avant tout une rupture avec une certaine langue et donc d'une certaine manière de voir le monde.

Je commençais toujours par m'excuser en prétextant une crise d'asthme *Vous le savez bien, comme ce qui est arrivé à grand-mère, on peut mourir d'une crise d'asthme, ce n'est pas impossible, pas inimaginable* (je ne le disais pas de cette manière, mais en écrivant ces lignes, certains jours, je suis las d'essayer de restituer le langage que j'utilisais alors). (*EFEB*, p. 82)

Le narrateur-sujet-souffrant met en scène la rupture avec son milieu d'origine et le clivage – voire le déchirement – de son habitus à travers la langue. Ce genre de

---

<sup>449</sup> Jérôme Meizoz, *L'âge du roman parlant*, op. cit., p. 236.

<sup>450</sup> Nelly Wolf, *Le roman de la démocratie*, op. cit., p. 187.

<sup>451</sup> Dominique Viart et Bruno Verdier, *La littérature française au présent*, op. cit., p. 267.

<sup>452</sup> Dominique Viart, « "Fictions critiques" : la littérature contemporaine et la question du politique », op. cit., p. 187.

préoccupation se retrouve également chez d'autres écrivains issus des classes populaires – Henri Poulaille, par exemple<sup>453</sup> – pour qui « [l']authenticité [...] [est] vécue comme un devoir » et qui se retrouvent « déchiré[s] entre la loyauté à [leurs] origines [...] et les valeurs du nouvel univers<sup>454</sup> ». Histoire d'une ascension sociale, *En finir avec Eddy Bellegueule* raconte finalement peut-être moins une ascension sociale que la rupture (in)évitable avec les origines et questionne, à travers la souffrance qu'elle engendre, la nécessité de ladite rupture. Le roman représente cette « déchirure » comme un résultat, finalement, des « maladies du contrat » pour reprendre les mots de Wolf : le drame évoqué n'est plus seulement individuel, mais collectif, car « [c]e qui reste en dehors du contrat social et communicationnel est la preuve de l'inachèvement de ce contrat lui-même.<sup>455</sup> » Le roman met en scène le drame d'un « individu-personnage [qui] ne peut plus négocier librement son entrée dans la société du roman<sup>456</sup> », révélant ainsi que pour le « jeu démocratique » est faussé.

Ainsi, l'importance accordée au vécu et au sujet souffrant dans *En finir avec Eddy Bellegueule* constitue certainement une nouveauté par rapport à Sartre. Cependant, cette préoccupation pour le vécu s'inscrit résolument dans les préoccupations des écrivains contemporains telles que les a étudiées Dominique Viart.

---

<sup>453</sup> Voir, à cet égard, Jérôme Meizoz, *L'âge du roman parlant*, Genève, Droz, 2015 [2001], 510 p.

<sup>454</sup> *Ibid.*, p. 229.

<sup>455</sup> Nelly Wolf, *Le roman de la démocratie*, *op. cit.*, p. 67.

<sup>456</sup> *Ibid.*, p. 108.

### 3.5.3 Une réception « homonationaliste »

Paradoxalement, la réception du roman s'inscrit dans un tout autre registre. Le narrateur est moins perçu comme un « sujet souffrant » que comme un produit exemplaire (positif) de l'école républicaine qui, au lieu de montrer ses failles, montre que le modèle tient encore la route. Autrement dit, la réception du roman ne s'attarde pas vraiment sur les « maladies du contrat », mais, au contraire, sur la vitalité dudit contrat.

Marion Dalibert qualifie la réception médiatique du roman d'« homonationalis[t]e<sup>457</sup> », car « [d]ans la médiatisation du roman [*En finir avec Eddy Bellegueule*], ce sont ceux qui, d'une part, possèdent la plupart des moyens de production et, d'autre part, bénéficient des rapports sociaux qui sont décrits comme respectant les idéaux républicains de liberté, d'égalité et de fraternité<sup>458</sup> ». Cette réception, au lieu de mettre en évidence les « maladies du contrat », souligne, d'une part, sa réussite dans un cas singulier. D'autre part, cette réception médiatique « homonationaliste » du roman a tendu à procéder par généralisation abusive en contribuant à la construction d'une représentation positive des classes dominantes et, à l'inverse, d'une représentation négative des classes dominées, présentées comme étant homophobes et ignorantes. Cette manière de voir est intimement liée au rapport à la langue dans le roman, dans la mesure où le langage des personnages du village est essentiellement composé d'injures, de vocabulaire homophobe, de tournure de phrases fautives et de vulgarités de toutes sortes.

---

<sup>457</sup> Marion Dalibert, « *En finir avec Eddy Bellegueule* dans les médias. Entre homonationalisme et ethnicisation des classes populaires », *op. cit.*, p. 89-109.

<sup>458</sup> Marion Dalibert, « *En finir avec Eddy Bellegueule* dans les médias. Entre homonationalisme et ethnicisation des classes populaires », *op. cit.*, p. 101.

Moi qui avais jusque-là refusé de manger les plats trop gras que préparait ma mère, précisément par crainte de devenir comme mon père et mes frères – elle s'exaspérait : *Ça va pas te boucher ton trou du cul* [...]. (EFEB, p. 17, l'auteur souligne)

Les injures se succédaient avec les coups, et mon silence, toujours. *Pédale, pédé, tantouse, enculé, tarlouze, pédale douce, baltringue, tapette (tapette à mouches), fiotte, tafiole, tanche, folasse, grosse tante, tata, ou l'homosexuel, le gay*. (EFEB, p. 19, l'auteur souligne)

Ce langage, associé à un rapport négatif à l'institution scolaire et à la violence subie par le personnage-Eddy, est quasi-uniquement lié à des éléments négatifs dans le roman. Dans la réception médiatique qui a suivi la parution du roman *En finir avec Eddy Bellegueule*, « les classes populaires blanches ont fait l'objet d'un processus d'ethnisation qui a conduit à les exclure symboliquement du Nous national français<sup>459</sup> ». Au lieu de critiquer cette exclusion, la réception médiatique du roman a contribué, paradoxalement, à la relégation à la marge du Nous national des classes populaires. Les champs médiatique et politique, qui structurent et « régi[ssent] l'expression en régissant à la fois l'accès à l'expression et la forme de l'expression<sup>460</sup> » ont donc utilisé les dérapages racistes et homophobes présents dans le roman comme prétexte pour délégitimer la parole des classes populaires, c'est-à-dire pour restreindre leur accès à l'énonciation, car elles ne respecteraient pas les conditions – le respect des valeurs républicaines – pour y accéder. Autrement dit, dans la réception médiatique du roman, « [I]es locuteurs dépourvus de la compétence légitime se trouvent exclus en fait des univers sociaux où elle est exigée, ou condamnés au silence<sup>461</sup> ».

---

<sup>459</sup> *Ibid.*, p. 91.

<sup>460</sup> Pierre Bourdieu, *Ce que parler veut dire. L'économie des échanges linguistiques*, Paris, Fayard, 1982, p. 168.

<sup>461</sup> *Ibid.*, p. 42.

Cette réception souligne toutes les difficultés que rencontrent les écrivains qui recourent à la « narration oralisée<sup>462</sup> ». En effet, « la représentation des paroles hétérogènes conduit à la problématique plus générale de la présence de l'autre et du statut de l'altérité [...]»<sup>463</sup> ». Comment représenter l'hétérogène social sans reconduire son exclusion? Comme le souligne bien Wolf, « l'enjeu est politique<sup>464</sup> ».

La réception médiatique d'*Histoire de la violence*, le second roman de Louis, montre également que la parole populaire est également considérée comme irrecevable en raison du niveau de langue utilisé. Cette réception négative de la langue populaire s'est notamment manifestée le 28 janvier 2016 à l'émission *Le Clash* – que *L'Obs* et *Le Figaro* produisent en collaboration – où Jean-Christophe Buisson du *Figaro magazine* a déclaré à propos du roman :

Il [Édouard Louis] ne la [l'histoire de son agression] raconte pas lui-même, il la fait raconter par sa sœur qui parle à peine français, évidemment, pour rappeler encore une fois qu'il est issu de ce milieu qui parle à peine français, qui est homophobe, qui est raciste, etc. C'est insupportable.<sup>465</sup>

Ce reproche à l'égard du faible niveau de français du personnage de la sœur et du milieu d'origine de l'auteur reconduit l'exclusion. Ce que ce commentaire d'*Histoire de la violence* suggère, c'est que ce qui est raconté n'est pas digne de l'être, car la langue utilisée pour le faire est illégitime. En d'autres mots, le recours à un niveau de langue populaire, c'est-à-dire illégitime sur le plan littéraire, condamnerait aussi en retour le récit à l'illégitimité, et pas seulement littéraire. La forme de l'expression condamnerait le contenu à l'irrecevabilité. En un sens, la réception du roman ne réussit pas le pari qui

---

<sup>462</sup> Jérôme Meizoz, *L'âge du roman parlant*, op. cit., p. 261.

<sup>463</sup> Nelly Wolf, *Le roman de la démocratie*, op. cit., p. 70.

<sup>464</sup> *Ibid.*, p. 67.

<sup>465</sup> Grégoire Leménager et Jean-Christophe Buisson, « Faut-il lire *Histoire de la violence* d'Édouard Louis? », *Le Clash*, [vidéo], 28 janvier 2016, Paris, production Le Figaro-l'Obs, 2016, 7 min 47 s, en ligne, <<https://www.youtube.com/watch?v=IS4HYFGDzjM>>, consulté le 21 janvier 2022.

consiste à « rend[re] visible ce qui était invisible, [...] [de] rend[re] audibles comme êtres parlants ceux qui n'étaient entendus que comme animaux bruyants.<sup>466</sup> »

Bref, comme l'expose Marion Dalibert, la réception médiatique du roman tend à confirmer l'exclusion symbolique des classes populaires du Nous national. La « démocratie interne » du roman expose ainsi des limites de la démocratie française à travers les travers de l'institution scolaire qui, à l'échelle des personnages du village, n'a eu un effet salvateur que sur un individu – le narrateur-personnage – et a failli pour tous les autres. La réception du roman n'expose que davantage la faillite d'un modèle démocratique qui, à défaut de parvenir à « sauver » tout le monde, se félicite d'en avoir « sauvé » un seul.

### 3.6 Conclusion

Pour conclure, Louis élabore une « *posture engagée contemporaine*<sup>467</sup> », celle d'un écrivain contemporain *impliqué* – un sujet souffrant – et *critique* – un intellectuel – qui lui permet de se distinguer de la posture sartrienne et de s'inscrire dans des préoccupations contemporaines. L'adoption d'une esthétique démocratique – une « démocratie interne du roman » – lui permet de conduire une réflexion, au sein du roman, sur les failles du contrat démocratique, notamment à travers le prisme du langage.

---

<sup>466</sup> Jacques Rancière, *Politique de la littérature*, Paris, Galilée, coll. « La philosophie en effet », 2007, p. 12.

<sup>467</sup> Sonya Florey, *L'engagement littéraire à l'ère néolibérale*, *op. cit.*, p. v. L'auteure souligne.

La littérature louisienne, comme la littérature contemporaine, est une « littérature modeste<sup>468</sup> » qui est « pris[e] dans un monde qui, sans répit, se fait l’otage d’une *politique de la Fin*<sup>469</sup> », mais qui la refuse. Cette littérature peut exposer les limites, les problèmes du monde présent : « [c]ette littérature [de l’extrême contemporain], Viart la qualifie de *transitive*, puisqu’elle écrit le sujet, le réel, l’Histoire, la mémoire, le lien social, et de *critique*, car elle soumet une représentation du monde à la sagacité du lecteur.<sup>470</sup> » En ce sens, la littérature « impliquée » de Louis est celle d’un « engagement qui s’inscrit *contre* le récit néolibéral<sup>471</sup> », générateur de souffrance et d’exclusion. Pour cette raison, « la forme de l’engagement littéraire encore possible à la fin du XX<sup>e</sup> siècle [est celle d’] [...] un engagement du *résiduel*<sup>472</sup> ». De l’« intellectuel total » de Sartre à l’« intellectuel spécifique » de Foucault et à l’« intellectuel critique » et « collectif » de Bourdieu, c’est toute une manière d’entrevoir l’« agir public » de l’intellectuel qui se transforme. En ce sens, Louis serait davantage « un avatar récent de l’intellectuel sartrien, qui aurait assimilé les héritages de Foucault et de Bourdieu pour mettre au jour [...] les mécanismes de la violence sociale à l’époque contemporaine.<sup>473</sup> » Adopter une posture d’écrivain(-intellectuel) impliqué est ainsi une stratégie qui permet à Louis de réitérer – comme Sartre, Foucault

---

<sup>468</sup> Johan Faerber, *Après la littérature : écrire le contemporain*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Perspectives critiques », 2018, p. 17.

<sup>469</sup> *Ibid.*, p. 88. L’auteur souligne.

<sup>470</sup> Sonya Florey, *L’engagement littéraire à l’ère néolibérale*, *op. cit.*, p. v. L’auteure souligne. L’auteure cite Dominique Viart, Bruno Vercier, *La littérature française au présent. Héritage, modernité, mutations*, *op. cit.*, p. 15 et Dominique Viart, « Défections de la parole : écrire à l’épreuve des faits » dans E. André, M. Boyer-Weinmann et H Kuntz (dir.), *Tout contre le réel. Miroir du faits divers*, Paris, Le Manuscrit, 2008, p. 269.

<sup>471</sup> Sonya Florey, *L’engagement littéraire à l’ère néolibérale*, *op. cit.*, p. v. L’auteure souligne.

<sup>472</sup> *Ibid.* L’auteure souligne.

<sup>473</sup> Laetitia Limmois et Sylvain Zimmermann, *op. cit.*, s. p.

et Bourdieu – l'importance de la figure de l'intellectuel et son rôle au cœur de la cité dans le monde néolibéral du capitalisme triomphant au sein du champ littéraire.

## CONCLUSION

Ce mémoire de maîtrise avait pour but d'étudier les rapports entre le roman *En finir avec Eddy Bellegueule* d'Édouard Louis et les pratiques autosociobiographiques contemporaines. Nous avons souhaité éclairer les manières par lesquelles ce roman s'inscrit dans ces pratiques, mais s'en distingue également à sa manière, entre autres par une posture d'auteur « entre sociologie et littérature » et les liens que celle-ci entretient avec la notion d'engagement.

Dans le premier chapitre de ce mémoire, nous avons exploré la filiation entre *En finir avec Eddy Bellegueule* d'Édouard Louis et d'autres récits autosociobiographiques français, notamment *La Honte* et *La Place* d'Annie Ernaux ainsi que *Retour à Reims* de Didier Eribon. Depuis le XIX<sup>e</sup> siècle, les sociologues et les romanciers se disputent la « question sociale ». La « confiscation » de la question sociale par la sociologie au tournant du XX<sup>e</sup> siècle reste sujet de tension, car accepter une confiscation complète de la question sociale par la sociologie signifierait, pour les romanciers du réel, admettre que la littérature ne *peut pas* parler du social. Comment l'avance Dubois dans son ouvrage *Les romanciers du réel* (2000), les romanciers du réel produisent, dans leurs œuvres, un « effet de social » qui permet de révéler que le monde social est lui aussi une construction et, par conséquent, de dénaturer ce qui semble naturel et de « dévoiler » les mécanismes du monde social dans le monde social fictif de l'œuvre. Cette capacité de dévoilement est revendiquée par de nombreux auteurs dont l'œuvre se situe au croisement de la sociologie et de la littérature. C'est notamment le cas d'Annie Ernaux qui revendique une « méthode sociologique », affirmant ainsi que la littérature peut être un outil de connaissance du social bien que ses méthodes diffèrent de la sociologie. L'auteure a forgé la notion d'« autosociobiographie » pour décrire son projet d'écriture, notion qui rassemble l'ensemble de ces tensions et enjeux.

À travers notre étude, nous avons remarqué une filiation autosociobiographique entre les œuvres d'Annie Ernaux (*La Place, La Honte*), de Didier Eribon (*Retour à Reims*) et d'Édouard Louis (*En finir avec Eddy Bellegueule*), celles-ci étant liées par plusieurs éléments. Le premier élément est la condition commune de transfuge de classe qui conduit à l'émergence d'un habitus clivé et place le transfuge en position d'observateur « extérieur » de son milieu d'origine, car il a une perception *consciente* du caractère socialement construit des comportements et des habitus. Le second élément est l'adoption d'un point de vue narratif inspiré par la sociologie bourdieusienne qui constitue un intertexte dans les textes que nous avons étudiés. Le troisième élément est le procès de désingularisation. Le quatrième élément rassemble les thématiques communes aux trois auteurs comme la thématique du retour et celle de l'hontologie (Eribon, 2001). Finalement, le cinquième élément est la conception similaire de la subjectivité portée par les trois textes, conception qui correspond à ce que nous avons nommé le « soi autosociobiographique » et qui suppose une attention particulière portée à l'éthique d'écriture qui pose la question de l'écriture à partir de la condition de transfuge de classe : *comment écrire sur les milieux populaires?* L'éthique d'écriture élaborée par les trois auteurs se situe au croisement du *qui* (la posture du narrateur, un transfuge de classe, un être situé), du *quoi* (la vie ordinaire des classes populaires) et du *comment* (le point de vue de transfuge de classe et la mise en scène du processus d'écriture visant à ne pas mythifier le travail d'écriture et à rendre visible le travail de construction effectué pour restituer les milieux populaires), ce *comment* prenant la forme de l'« écriture plate » chez Ernaux, de l'« introspection sociologique » chez Eribon (Eribon, 2013) et une forme qui se veut « transparente » chez Louis. Ces trois manières de faire sont informées par l'autoréflexivité bourdieusienne (Bourdieu, 2001) qui vise à réduire et à neutraliser, autant que possible, la violence symbolique que ces auteurs risquent d'exercer en raison de leur statut de transfuge.

Nous avons également conclu que l'autosociobiographie marque une rupture importante avec l'autobiographie en raison de la conception de l'identité qu'elle propose. En effet, l'autosociobiographie met à mal le « pacte autobiographique » (Lejeune, 1975), car, dans cette dernière, l'expérience individuelle n'est que le point de départ d'une analyse dont la portée se veut sociale. Autre point de rupture important : l'accent n'est pas toujours mis sur la personnalité du narrateur. Ces récits explorent aussi bien la vie de personnes proches (des parents, des frères, des sœurs ou des personnes issues du même milieu) que la vie du narrateur. Finalement, ces récits ne font pas le récit d'une personnalité, mais d'un habitus : en ce sens, dans ces récits, le récit de la vie du narrateur est indissociable du récit des autres vies racontées, car elles sont présentées comme étant *interdépendantes*. Cette interdépendance est originale et s'éloigne résolument du pacte autobiographique de Lejeune. Alors que dans l'autobiographie la singularité est célébrée, celle-ci est source de honte et de culpabilité dans l'autosociobiographie, car elle signifie qu'il y a eu rupture. L'autosociobiographie met de l'avant, au contraire, sur le mode du constat, tout ce qu'il y a de commun, de social dans l'identité, tout ce que le « moi » du narrateur partage avec les autres du milieu d'origine et avec les autres de la culture d'accueil, la culture des classes dominantes.

Pour toutes ces raisons, nous croyons que les œuvres autosociobiographiques étudiées participent à une nouvelle ère du réalisme. Ce renouvellement de la tradition réaliste se faisant à travers une exploration de l'intime à l'aune du social (Dubois, 2011), nous avons également avancé que la conception de la subjectivité partagée par les textes que nous avons étudiés – qui replace le *nous* au centre du *moi* en recourant au « *je* transpersonnel » – ouvre aussi la voie à une redéfinition de l'imaginaire des rapports intersubjectifs et sociaux en mettant en scène ce qu'on pourrait qualifier de subjectivité sociale.

Dans le second chapitre, nous nous sommes intéressée plus spécifiquement au roman *En finir avec Eddy Bellegueule* et à son dispositif narratif. La structure du roman comporte de nombreuses similitudes avec celle du *Bildungsroman* et du roman à thèse (Suleiman, 1983). En effet, le roman s'approche du *Bildungsroman* dans la mesure où le récit porte sur la découverte de soi du personnage principal à travers différents épisodes de son enfance et de son adolescence. Cependant, le roman *En finir avec Eddy Bellegueule* recourt de manière originale aux codes du roman d'apprentissage en mettant en scène un « je transpersonnel » qui met en scène une « subjectivité sociale ». *En finir avec Eddy Bellegueule* dispose aussi d'un dispositif narratif original par rapport aux œuvres autosociobiographiques précédentes, car il recourt à au moins trois outils propres au roman à thèse : (1) la volonté de démontrer quelque chose, (2) l'importance accordée à la doctrine – la sociologie bourdieusienne joue le rôle d'intertexte « doctrinaire » – et (3) l'autorité narrative dirigeant l'interprétation.

Le recours à ces outils du roman à thèse nous permet d'affirmer qu'il existe une autorité narrative affirmée dans le roman. Celle-ci prend plusieurs formes: l'instance narrative, la focalisation et la disposition temporelle. D'une part, pour ce qui est de l'instance narrative, le « je » de la narration est scindé en deux : un « je-présent » et un « je-passé ». Ces deux « je » mettent en tension deux moments de la vie du narrateur. Ils permettent aussi, par le travail d'écriture, de faire intervenir une identité de narrateur *devenu écrivain et sociologue* qui étudie *a posteriori*, à l'aide d'outils sociologiques, son passé. La posture du narrateur est donc construite en appui sur la posture d'« expert » (sociologue) – détenteur de la « vérité » de la doctrine – et sur une série de ruptures (spatiale, temporelle, etc.) et de stratégies de mises à distance.

Pour ce qui est la focalisation, le narrateur recourt à la focalisation interne et externe. Le recours à la focalisation interne permet au narrateur d'exprimer les émotions, les pensées, les déchirements, etc., du personnage qu'il était jadis, ce qui permet au lecteur d'accéder à son expérience sensible, c'est-à-dire à sa souffrance. La

focalisation interne ne concerne cependant que le narrateur. Le lecteur n'a jamais accès à l'intériorité des autres personnages du récit. Le recours à la focalisation externe, quant à lui, permet au narrateur d'adopter un point de vue extérieur objectif. L'extériorité de ce point de vue est le résultat de l'extériorité sociale, spatiale et temporelle du narrateur, mais aussi de l'intertexte disciplinaire avec la sociologie bourdieusienne qui participe de la mise à distance entre le narrateur et son milieu d'origine. Cette extériorité – que nous appelons « mode de pensée sociologique » – se manifeste notamment par le recours au vocabulaire de la sociologie bourdieusienne.

Pour ce qui est de la disposition temporelle, la narration construit des espaces temporels distincts en employant l'imparfait de l'indicatif dans les deux premières parties du roman titrées « Picardie (fin des années 1990 – début des années 2000) » et « L'échec et la fuite ». Les événements qui y sont décrits sont pleinement inscrits dans le passé. Seule exception à cette règle de l'imparfait : le discours rapporté direct – qui correspond au discours social du village – est conjugué au présent de l'indicatif. Cette cohabitation entre l'imparfait des événements et le présent du discours social du village contribue à montrer l'actualité de ce discours social, toujours présent au village. Ce jeu avec les temps de verbes expose la fermeture du village à la classe d'adoption du narrateur, c'est-à-dire les milieux intellectuels et littéraires progressistes. Cette opposition entre le milieu d'origine du narrateur et son milieu d'adoption est particulièrement claire dans la troisième et dernière partie du roman intitulée « Épilogue » où le présent de l'indicatif domine la narration et indique la possibilité d'un projet d'avenir pour le narrateur et, par conséquent, la rupture avec son milieu d'origine. Le rapport au temps est absolument déterminant dans *En finir avec Eddy Bellegueule* dans la mesure où les personnages du village sont présentés comme des prisonniers d'un passé-présent sans avenir, sans possibilité de changement ou d'évolution. Le drame du village se joue d'ailleurs dans le rapport au temps : alors que le narrateur passe de l'ignorance à la connaissance, les personnages du village restent dans l'ignorance et ignorent – et continuent d'ignorer – que l'avenir est fermé, que la

vie du village n'est qu'un cycle de gestes, de choix et de décisions répétés de génération en génération, cycle de répétitions si fort qu'il met à mal la notion même de temps, car passé, présent et avenir se confondent. Autrement dit, dans le roman, l'habitus des personnages détermine leur rapport au temps et, par conséquent, leur rapport à l'avenir.

C'est notamment parce que le narrateur parvient à *devenir* – à cause de son homosexualité qui l'éloigne malgré lui du village – qu'il se distingue des autres personnages du village. Cette question du devenir est centrale en ce qui concerne l'expression de l'autorité narrative, de « l'évaluation normative<sup>474</sup> » et de la « fonction interprétative<sup>475</sup> » (Hamon, 1984) dans le roman. Dans le récit, la mise en relation de la *Bildung* d'Eddy et de (l'absence) de celle des autres personnages joue un rôle d'évaluation normative. Alors que le parcours d'Eddy est associé à des valeurs positives, le parcours des autres personnages est associé à des valeurs négatives. Cette évaluation normative se manifeste également à travers le langage utilisé par le narrateur qui, contrairement aux autres personnages, s'approprie un langage littéraire et le vocabulaire sociologique. Cependant, si la « machine à persuasion » du roman fonctionne aussi bien (Suleiman, 1983), c'est aussi parce que le roman fait le récit d'une ascension sociale, socialement très valorisée. Le narrateur *devient*, les autres *restent*. Par ailleurs, comme le souligne justement Hamon, le « concept clé dans le discours théorique sur les rapports entre texte et idéologie [...] [est] celui d'*absence*<sup>476</sup> ». À l'agentivité du narrateur s'oppose l'absence d'agentivité des autres personnages, au savoir du narrateur s'oppose l'ignorance des autres personnages, au devenir du narrateur s'oppose l'absence de devenir des autres personnages, etc.

---

<sup>474</sup> Philippe Hamon, *Texte et idéologie*, op. cit., p. 24.

<sup>475</sup> Susan Robin Suleiman, *Le roman à these ou l'autorité fictive*, op. cit., p. 197.

<sup>476</sup> Philippe Hamon, *Texte et idéologie*, op. cit., p. 11. L'auteur souligne.

L'évaluation normative dans le roman se construit aussi sur l'opposition entre deux régimes de valeurs : un « régime de communauté » et un « régime de singularité<sup>477</sup> » (Heinich, 2017). À l'aune de son parcours, le narrateur favorise fortement certaines valeurs, celles qui lui ont permis de se construire comme individu, d'accéder à la connaissance de soi, de *devenir*, c'est-à-dire de s'affirmer positivement comme gay, comme intellectuel, comme écrivain et comme « transfuge de classe ». Ces valeurs constituent la « grammaire axiologique » du narrateur qui influe sur l'évaluation narrative. Cependant, bien que la hiérarchisation des valeurs participe d'une évaluation négative d'autres valeurs ou trajectoires, elle participe surtout d'un processus d'individuation.

Bref, bien que nous ayons observé une tendance monologique dans le roman ainsi qu'un recours à de nombreux outils du roman à thèse, nous pouvons conclure, avec la sociologie compréhensive de Nathalie Heinich, que l'« intention » du narrateur vient limiter la portée autoritaire du dispositif narratif en mettant en scène les émotions et les pensées du narrateur par rapport aux événements racontés. Ainsi, bien que le narrateur recourt abondamment au vocabulaire sociologique, une place aussi grande est laissée aux sentiments, qui expriment autrement, subjectivement, l'inconfort original et la douleur causés par la rupture avec le milieu d'origine. La mise en scène de la souffrance du narrateur éloigne la narration du point de vue scientifique et autoritaire. En ce sens, bien que l'« expertise sociologique » occupe une place importante dans le récit, la narration accorde moins d'importance à celle-ci qu'à l'authenticité du récit. Le narrateur n'est donc que *relativement autoritaire*, car son intention est moins portée par une exigence de vérité (de la doctrine) que par une *exigence de vérité du sujet*. Nous avons également conclu, au terme de ce chapitre, que cette autorité narrative, bien qu'elle soit réelle, n'est que relative, car le dispositif narratif d'*En finir avec Eddy*

---

<sup>477</sup> Nathalie Heinich, *Des valeurs*, op. cit., p. 68.

*Bellegueule* se présente comme un dispositif éthique cherchant à éviter une « lecture malveillante » du roman. Le dispositif narratif autoritaire a surtout pour fonction de représenter les classes populaires sans les idéaliser et sans les folkloriser, sans atténuer le dur vécu du narrateur, mais sans condamner trop fermement son milieu d'origine. Autrement dit, le roman ne se limite pas à montrer quelque chose, mais cherche plutôt à *partager* une expérience singulière en imposant certaines limites à son interprétation en jouant entre autorité sociologique et *vérité de l'expérience* afin de permettre une compréhension sensible *et* objective du récit.

Dans le troisième et dernier chapitre, nous avons abordé la question de l'engagement et exploré la relation entre la posture de Louis et certains intellectuels français : Sartre, Foucault et Bourdieu. Nous avons notamment distingué la « littérature d'engagement » – associée aux siècles précédant le XX<sup>e</sup> siècle – et la « littérature engagée » – associée au XX<sup>e</sup> siècle – à l'aide de l'ouvrage *Littérature et engagement* (2000) de Benoît Denis. La littérature engagée est, depuis l'Affaire Dreyfus, intimement liée à la figure de l'intellectuel. Cependant, les conditions de possibilité de la figure de l'intellectuel tout comme de la littérature engagée ont été profondément transformées entre la période de l'intellectuel total « prophétique » sartrien et la période contemporaine. C'est donc à travers les figures de Sartre, Foucault et Bourdieu que nous avons exploré les transformations du champ intellectuel français dans la seconde moitié du XX<sup>e</sup> siècle.

Les événements de Mai 68 marquent un tournant important dans l'histoire des intellectuels en France, en remettant en cause la légitimité des intellectuels, et tout particulièrement de l'intellectuel total sartrien, cet « intellectuel qui se mêle de ce qui ne le regarde pas ». Le déclin de la figure sartrienne est suivi de l'émergence d'un nouveau type d'intellectuel : l'intellectuel spécifique de Foucault qui, lui, se concentre sur des luttes « spécifiques » et fait de l'intellectuel un acteur social qui se prononce

sur les questions sur lesquelles il a une « expertise véritable ». En effet, l'intellectuel foucauldien « exig[e] maintenant des intellectuels que leurs actions politiques s'arriment à une réflexion théorique rigoureuse, qu'ils agissent dans leur propre champ de compétence<sup>478</sup> ». Ce « repli » vers l'expertise a pour conséquence d'éloigner les intellectuels des partis politiques, voire du champ politique. Avec ce repli, l'idéal révolutionnaire, autrefois porté par Sartre, est définitivement délaissé par les intellectuels spécifiques qui adoptent davantage une posture de « dissident<sup>479</sup> », de « résistance » : les intellectuels n'ont plus l'ambition de changer le monde à partir d'un point de vue totalisant, systémique, ils se proposent d'agir plus localement, en conjonction avec les acteurs sur le terrain, pour dénoncer injustices et impensés. Toutefois, bien que l'intellectuel foucauldien soit en rupture à de nombreux égards avec l'intellectuel sartrien, il reste qu'ils ont en commun d'être principalement attachés à la tradition philosophique qui, elle, est associée au savoir spéculatif et, par conséquent, toujours bien loin de l'expertise du « savoir positif » des sciences naturelles ou sociales.

C'est donc dans un troisième temps que s'impose un troisième type d'intellectuel dans le champ intellectuel français du XX<sup>e</sup> siècle : l'intellectuel-chercheur bourdieusien. Celui-ci rattache sa légitimité au savoir positif des sciences sociales, qui lui permet de faire reconnaître sa compétence dans un domaine spécifique qui constitue son champ d'expertise. La posture bourdieusienne se rapproche ainsi, dans un premier temps, de l'intellectuel spécifique foucauldien (avec l'ajout des sciences sociales). Cependant, Bourdieu constate rapidement que ce que l'intellectuel-chercheur gagne en spécialisation, il le perd en domaines d'intervention, ce qui limite son champ d'action et risque de condamner l'intellectuel à être un simple « expert » au service

---

<sup>478</sup> Louis-Daniel Godin, « Michel Foucault et la figure de l'intellectuel spécifique » dans *Politiques de la littérature. Une traversée du XX<sup>e</sup> siècle français*, op. cit., p. 172.

<sup>479</sup> Voir François Hourmant, *Le désenchantement des clercs : Figures de l'intellectuel dans l'après-Mai 68*, op. cit., s. p.

d'un État technocratique<sup>480</sup>. Il convient donc de diviser le parcours intellectuel de Bourdieu en deux parties : un « Bourdieu savant » et un « Bourdieu politique<sup>481</sup> ».

Dans la seconde partie de sa vie, Bourdieu revoit partiellement sa propre posture d'intellectuel et considère la posture sartrienne avec un regard moins critique. Philippe Raynaud observe, par ailleurs, que le « second Bourdieu » et Sartre peuvent être définis comme des « intellectuels critiques<sup>482</sup> ». En effet, comme Sartre à son époque, Bourdieu multiplie, dans la seconde partie de sa vie, les prises de position publiques et les interventions publiques et médiatiques. Cet « engagement » nouveau s'explique par le désir de Bourdieu d'à la fois diffuser le savoir sociologique et pourfendre le néolibéralisme. Vers la fin de sa vie, Bourdieu réaffirme ainsi la pertinence d'une forme d'engagement des intellectuels dans le champ politique, car bien que les conditions aient changé depuis le déclin de la figure de l'intellectuel total, l'intellectuel reste, à l'époque de Bourdieu et de nos jours, l'un des seuls adversaires du néolibéralisme.

Ainsi, depuis l'âge d'or de l'engagement, cette notion a connu de profondes transformations. Cependant, depuis les années 1980, plusieurs écrivains ont produit des œuvres que l'on pourrait associer à une forme d'engagement. Dominique Viart note que cette nouvelle forme d'engagement est surtout marquée par une « activité critique » (Viart, 2005), car la situation des écrivains – pour reprendre le vocabulaire sartrien – est marquée par l'héritage du soupçon, résultat de la perte de confiance dans les Grands Récits (Lyotard, 1979), propre à la postmodernité. L'idée de révolution avec un grand R étant tombée en désuétude, le rapport au temps se trouve modifié : l'avenir n'est plus sources de toutes les promesses, mais source de toutes les inquiétudes. L'ère des

---

<sup>480</sup> Voir Gisèle Sapiro, « Modèles d'intervention politique des intellectuels. Le cas français », *op. cit.*, p. 28.

<sup>481</sup> Voir Patrick Champagne et Olivier Christin, *Pierre Bourdieu : Une initiation*, *op. cit.*, s. p.

<sup>482</sup> Voir Philippe Raynaud, « Sartre, Foucault, Bourdieu. Métamorphoses de l'intellectuel critique », *op. cit.*, p. 54.

écrivains et des intellectuels prophétiques est révolue, l'écrivain contemporain se contente maintenant d'adopter une posture *critique*. Ainsi, le sens de l'engagement contemporain reste le même. Toutefois, la manière et la matière ont, depuis Sartre, profondément changé.

Plusieurs de ces œuvres « engagées » contemporaines vont interroger le triomphe du néolibéralisme et ses ravages (Florey, 2006), sans toutefois prétendre qu'elles puissent changer radicalement cette situation. Édouard Louis élabore sa posture d'écrivain « engagé » dans ce nouveau contexte. Comme ses prédécesseurs – Sartre, Foucault, Bourdieu –, Louis rattache son engagement à la figure de l'intellectuel qui est historiquement associée à l'engagement en revendiquant son appartenance à la sociologie et à la littérature. Il revendique également une filiation avec la posture sartrienne en se présentant comme un intellectuel qui participe aux polémiques et aux débats publics, notamment avec Didier Eribon et Geoffroy de Lagasnerie, tentant de reproduire une dynamique de groupe comme ce fut le cas des existentialistes. Cependant, Louis affirme actualiser la posture sartrienne et la dépasser en affirmant produire une « littérature de confrontation » qui irait plus loin que la littérature engagée de Sartre. Toutefois, cette affirmation s'inscrit davantage dans une série de stratégies de valorisation de soi mises en place par l'auteur. En effet, l'auteur reprend les stratégies de participation publiques employées par Sartre (pétitions, lettres ouvertes, implication politique, etc.) sans véritablement les renouveler, sauf peut-être en ce qui concerne l'utilisation des réseaux sociaux.

L'« engagement » de l'auteur doit plutôt être situé du côté des fictions critiques contemporaines et d'une esthétique démocratique (Wolf, 2003). En effet, *En finir avec Eddy Bellegueule* « propose l'expérimentation imaginaire du contrat social<sup>483</sup> » en mettant en lumière les failles du modèle démocratique français et l'exclusion qu'il

---

<sup>483</sup> Nelly Wolf, *Le roman de la démocratie*, op. cit., p. 15.

produit. Le roman « dévoile » l'expérience du déclassement social à travers ses personnages. Le roman « reconstitu[e] l'espace linguistique de la démocratie<sup>484</sup> » en exposant les disparités linguistiques entre le narrateur et les personnages du village et établit un lien entre celles-ci et le rapport à l'école. Le roman met ainsi en tension, d'une part, la « communauté nationale » incarnée par le narrateur – qui s'exprime dans un français normatif acquis à l'école républicaine – et les « exclus » de la communauté nationale, c'est-à-dire tous les autres personnages du village qui s'expriment en picard, une variation linguistique un français. La langue des personnages du récit représente ainsi les failles du contrat démocratique français et notamment l'échec du système scolaire français à mettre en œuvre ses promesses de liberté, d'égalité et de fraternité en illustrant le déterminisme, la pauvreté et l'exclusion sociale qui pèsent sur les habitants du village. En ce sens, Louis s'inscrit résolument du côté des écrivains contemporains, car comme de nombreux autres écrivains « engagés » contemporains, celui-ci « substitu[e] à la notion d'auteur "engagé" celle d'auteur "impliqué". » (Viart, 2005) Ceci constitue une nouveauté par rapport à Sartre. Cependant, ce genre de préoccupation est répandu chez les auteurs « engagés » contemporains. L'auteur accorde, en effet, beaucoup d'importance, comme nous l'avons vu dans le second chapitre, à la vérité de l'expérience et à l'authenticité. Impliqué, le narrateur se présente comme un sujet souffrant qui se penche sur un passé douloureux. La vérité du récit se situe du côté de l'expérience beaucoup plus que du côté de la sociologie bourdieusienne qui vient plutôt appuyer, par d'autres moyens, le récit douloureux du narrateur. Le déchirement de l'habitus du narrateur-sujet-souffrant s'illustre dans la langue (rupture avec le langage et les manières de voir du milieu d'origine) et interroge la nécessité même de cette rupture qui résulte, finalement, des « maladies du contrat ».

---

<sup>484</sup> Nelly Wolf, *Le roman de la démocratie, op. cit.*, p. 58.

Pour Louis, comme pour ses prédécesseurs, l'écrivain/intellectuel est l'un des seuls remparts, l'un des seuls adversaires de l'ordre économique et social. En revendiquant une posture d'écrivain et d'intellectuel, Louis réaffirme, à sa manière, l'importance de ce dernier dans la société. Toutefois, la posture d'intellectuel de Louis, comme nous l'avons vu dans ce mémoire, laisse une large part aux affects. Ceux-ci ont cependant beaucoup changé entre le premier et le dernier roman de Louis. La douleur causée par la rupture, qui est tangible dans *En finir avec Eddy Bellegueule*, semble s'amenuiser dans les romans suivants. *Qui a tué mon père* revient sur le parcours du père de manière beaucoup plus empathique et fustige les politiques : « Hollande, Valls et El Khomri t'ont asphyxié. Pourquoi est-ce qu'on ne dit jamais ces noms?<sup>485</sup> » *Combats et métamorphoses d'une femme* pose un regard doux sur la mère du narrateur à la suite de sa séparation : « Tout à coup, le bonheur lui a donné une jeunesse.<sup>486</sup> » *Changer : méthode* revient sur plusieurs d'événements narrés dans les romans précédents de l'auteur avec une nouvelle perspective – où pointe clairement la culpabilité à l'égard de personnes laissées derrière tout aussi bien qu'une sorte d'insatisfaction continuelle – qui se distingue assez fortement de la perspective souffrante adoptée par le narrateur d'*En finir avec Eddy Bellegueule* : « Est-ce que je devenais une personne mauvaise? Est-ce que je reproduisais la violence que j'avais exercée quelques années avant avec ma famille, quand je rentrais chez ma mère et que je faisais semblant de lire sur le canapé pour lui montrer qui je devenais?<sup>487</sup> » Cette nouvelle perspective nous semble manifester une prise de distance avec le discours méritocratique auquel le discours médiatique associé la première œuvre de l'auteur et, surtout, un désir de représenter sous un jour plus positif la famille du narrateur. Comme quoi, dans l'œuvre de Louis la critique des failles de la démocratie française peut aussi perdre la forme d'un nouveau regard sur celles et ceux qu'elle laisse derrière.

---

<sup>485</sup> Édouard Louis, *Qui a tué mon père*, Paris, Seuil, 2018, p. 79-80.

<sup>486</sup> Édouard Louis, *Combats et métamorphoses d'une femme*, Paris, Seuil, 2021, p. 104.

<sup>487</sup> Édouard Louis, *Changer : méthode*, Paris, Seuil, 2022, p. 198.

Cependant, la réception médiatique du roman s'inscrit dans un tout autre registre que celui de la critique des « maladies du contrat » ou de la méritocratie française. Alors que le narrateur présente sa fuite comme le résultat de facteurs hors de son contrôle – le besoin de fuir l'homophobie pour se construire comme individu – le narrateur et l'auteur sont plutôt présentés comme des démonstrations de la vitalité du modèle républicain dans les médias. Marion Dalibert a, par ailleurs, qualifié la réception médiatique du roman d'« homonationaliste » (Dalibert, 2018) en montrant comment la réception médiatique du roman a contribué à une représentation positive des classes dominantes – associées à la méritocratie républicaine et à l'école – et à une représentation négative des classes populaires – racistes, homophobes, etc. Autrement dit, la réception médiatique du roman a tendu à confirmer l'exclusion symbolique des classes populaires du Nous national alors même que l'auteur affirme que son projet en est un d'inclusion des classes populaires dans la littérature. Ces constats montrent qu'il est indéniable qu'il existe bel et bien des enjeux véritables, complexes, liés au « récit de transfuge de classe », et tout particulièrement à sa réception. L'étude du dispositif narratif d'*En finir avec Eddy Bellegueule* montre bien que celui-ci a notamment été conçu afin d'invalider certaines lectures et certaines récupérations. Cependant, comme nous l'avons vu, la réception médiatique d'*En finir avec Eddy Bellegueule* a surtout été une célébration de la vigueur de la méritocratie française alors même que l'intention de l'auteur semble être tout autre. Cette réception pose indéniablement la question suivante : est-ce que les récits de transfuge de classe ouvrent la porte, indirectement ou non, à la justification de la méritocratie? Et ce, malgré les critiques que ces récits peuvent contenir? Médiatiquement, le récit du transfuge est souvent transformé en « coming out social<sup>488</sup> », en « éloge de l'accès à l'éducation et aux valeurs de la

---

<sup>488</sup> Séverin Graveleau et Marine Miller, « Le paradoxe des "transclasses", héros malgré eux », *Le Monde*, 19 octobre 2021, en ligne, <[https://www.lemonde.fr/campus/article/2021/10/19/le-paradoxe-des-transclasses-heros-malgre-eux\\_6098904\\_4401467.html](https://www.lemonde.fr/campus/article/2021/10/19/le-paradoxe-des-transclasses-heros-malgre-eux_6098904_4401467.html)>, consulté le 13 février 2022.

bourgeoisie urbaines, seule chance d'échapper à l'obscurantisme provincial<sup>489</sup> ». Le terme même de « transfuge de classe » est, rappelons-le, idéologiquement chargé. Les écrivains eux-mêmes ne dédaignent pas ce terme, ce qui semble contribuer, au moins en partie, à cette ambiguïté autour du discours méritocratique. Ce n'est pas sans raison que Chantal Jaquet et Gérard Bras, dans leur ouvrage *La fabrique des transclasses* (2018), préfèrent le terme de « transclasse », qui est « axiologiquement neutre par rapport à celui de transfuge<sup>490</sup> ». Le transfuge, c'est celui qui a *réussi*, celui dont le parcours est *exemplaire*. Il est indéniable que la réception médiatique des récits de transfuges de classe tend à faire de ces récits des témoignages d'individus exceptionnels, ce qui conduit inévitablement à transformer les écrivains en héros de l'ascension sociale et, par conséquent, à justifier la méritocratie et la vision verticale et hiérarchique de l'ordre social que celle-ci suppose. Dans la réception médiatique de ces récits, une déconstruction semble effectivement trop souvent absente : « celle de la classe, de l'identité de classe, non pas au sens de l'identité de classe d'un sujet personnel comme social, mais du principe d'identité de la classe elle-même, de l'identité de la classe.<sup>491</sup> » Celle-ci semble, au contraire, en ressortir paradoxalement renforcée. Comme le souligne Philippe Hamon dans *Texte et idéologie*, l'« absence » marque souvent le point idéologique d'un texte ou, dans le cas qui nous préoccupe, de la réception médiatique des œuvres de transfuges. Cette absence a pour effet de neutraliser la charge souvent relativement subversive de ces récits à ce sujet : les classes populaires emprisonnent les personnages, les classes dominantes les libèrent. Bien que le récit *En finir avec Eddy Bellegueule* tend souvent à montrer qu'il y a une part de vérité dans cette lecture, cette lecture trop dichotomique des choses a aussi tendance à

---

<sup>489</sup> Jérôme Meizoz, « Belle gueule d'Édouard ou dégoût de classe ? », *CONTEXTES*, 10 mars 2014, en ligne, <<http://journals.openedition.org/contextes/5879>>, consulté le 13 février 2022, s. p.

<sup>490</sup> Chantal Jaquet et Gérard Bras, *La fabrique des transclasses*, *op. cit.*, p. 13.

<sup>491</sup> Vincent Houillon, « La déconstruction du transclasse » dans Chantal Jaquet et Gérard Bras, *La fabrique des transclasses*, *op. cit.*, p. 250.

diminuer l'effet du déterminisme et de l'habitus, à minimiser les obstacles qui se dressent devant les individus *sociaux* et à construire une représentation idéalisée des classes dominantes. Bref, à faire passer le récit du transfuge de classe – le récit d'une subjectivité sociale – au récit d'une subjectivité unique, d'une réussite sociale.

La réception médiatique d'*En finir avec Eddy Bellegueule* illustre ainsi toute la difficulté à dire le passage d'un monde à l'autre : traître pour les uns, héros pour les autres, le transfuge ne semble jamais maître de son récit. Il n'en est jamais maître, car le transfuge de classe trouble l'ordre social partout où il se trouve; par son existence même, il « expose [...] la chose sociale<sup>492</sup> » et « invalide [...] l'idée traditionnelle de classe en affectant la loi même de la reproduction.<sup>493</sup> » La récupération médiatique héroïsante semble ainsi difficile à éviter : le transfuge est l'individu fait mythe de la méritocratie : « C'est que le mythe est une parole *volée et rendue* [...] [car] en la rapportant, on ne l'a pas exactement remise à sa place.<sup>494</sup> » Récit d'un habitus, récit du déterminisme social, récit *politique*, le récit du transfuge est réduit médiatiquement au récit d'une ascension sociale et devient « une parole dé-politisée<sup>495</sup> » justifiant l'ordre des choses. La dépolitisation (ou instrumentalisation politique au service de la domination) se situe dans la transformation que subit l'identité des transfuges dans sa réception : l'individu devient *exceptionnel*. La mythification opère ainsi dans l'évacuation de la dimension *collective* de l'identité racontée : le « soi autobiographique » du récit devient un « je » médiatique. Le transfuge social ne peut ainsi plus parler de ceux et celles qui sont à la fois les siens et les autres, c'est-à-dire ceux et celles avec qui il partage les mêmes origines sociales : médiatiquement, il ne parle plus que pour lui-même. Pour Édouard Louis, adopter une posture d'intellectuel

---

<sup>492</sup> Vincent Houillon, « La déconstruction du transclasse », *op. cit.*, p. 267. L'auteur souligne.

<sup>493</sup> *Ibid.*, p. 251.

<sup>494</sup> Roland Barthes, *Mythologies*, *op. cit.*, p. 232. L'auteur souligne.

<sup>495</sup> *Ibid.*, p. 256.

et d'écrivain impliqué constitue certainement une tentative d'éviter la dépolitisation de son récit, de continuer à dire, envers et contre tous, le social dans son histoire afin de défendre la charge politique de son autosociobiographie, afin de ne pas taire les *autres en lui*.

## BIBLIOGRAPHIE

### Sources primaires

6Medias, « La violente charge du romancier Édouard Louis contre Emmanuel Macron », *Le Point*, 6 juin 2018, <[https://www.lepoint.fr/societe/la-violente-charge-du-romancier-edouard-louis-contre-emmanuel-macron-06-06-2018-2224878\\_23.php](https://www.lepoint.fr/societe/la-violente-charge-du-romancier-edouard-louis-contre-emmanuel-macron-06-06-2018-2224878_23.php)>, consulté le 20 mars 2020.

Bourdieu, Pierre, « Discours de Pierre Bourdieu aux cheminots grévistes, Paris », *Le Club de Mediapart*, 12 décembre 1995, en ligne, <<https://blogs.mediapart.fr/michelrotfus/blog/280218/12-decembre-1995-discours-de-pierre-bourdieu-aux-cheminots-grevistes-paris-0>>, consulté le 21 janvier 2022.

Caviglioli, David, « Qui est vraiment Eddy Bellegueule? », *Le Nouvel Obs*, 11 mars 2014, en ligne <<https://bibliobs.nouvelobs.com/romans/20140311.OBS9267/qui-est-vraiment-eddy-bellegueule.html>>, consulté le 21 janvier 2022.

Collectif, « Jungle de Calais : l'appel des 800 », *Libération*, 20 octobre 2015, en ligne, <[https://www.liberation.fr/france/2015/10/20/jungle-de-calais-l-appel-des-800\\_1407520](https://www.liberation.fr/france/2015/10/20/jungle-de-calais-l-appel-des-800_1407520)>, consulté le 21 janvier 2022.

Eribon, Didier, « Didier Eribon : mon livre prône la révolte contre la violence sociale », *Libération*, 13 octobre 2009, en ligne, <[https://next.liberation.fr/livres/2009/10/13/didier-eribon-mon-livre-prone-la-revolte-contre-la-violence-sociale\\_653258](https://next.liberation.fr/livres/2009/10/13/didier-eribon-mon-livre-prone-la-revolte-contre-la-violence-sociale_653258)>, consulté le 21 janvier 2022.

\_\_\_\_\_, *La société comme verdict. Classes, identités trajectoires*, Paris, Flammarion, coll. « Champs essais », 2014 [2013], 254 p.

\_\_\_\_\_, *Retour à Reims*, Paris, Flammarion, coll. « Champs essais », 2010 [2009], 246 p.

\_\_\_\_\_, *Une morale du minoritaire : variations sur un thème de Jean Genet*, Paris, Flammarion, coll. « Champs essai », 2015 [2001], 336 p.

Ernaux, Annie, « Bourdieu : le chagrin », *Le Monde*, 5 février 2002, en ligne, <[https://www.lemonde.fr/archives/article/2002/02/05/bourdieu-le-chagrin-par-annie-ernaux\\_261466\\_1819218.html](https://www.lemonde.fr/archives/article/2002/02/05/bourdieu-le-chagrin-par-annie-ernaux_261466_1819218.html)>, consulté le 21 janvier 2022.

\_\_\_\_\_, *La honte*, Paris, Gallimard, 1997, 144 p.

\_\_\_\_\_, *La place*, Paris, Gallimard, coll. « Folio plus classiques », 2006 [1983], 160 p.

\_\_\_\_\_, *L'écriture comme un couteau. Entretien avec Frédéric-Yves Jeannot*, Paris, Gallimard, coll. « Folio », 2011 [2003], 149 p.

\_\_\_\_\_, *Une femme*, Paris, Gallimard, 1988, 112 p.

Graveleau, Séverin et Marine Miller, « Le paradoxe des "transclasses", héros malgré eux », *Le Monde*, 19 octobre 2021, en ligne, <[https://www.lemonde.fr/campus/article/2021/10/19/le-paradoxe-des-transclasses-heros-malgre-eux\\_6098904\\_4401467.html](https://www.lemonde.fr/campus/article/2021/10/19/le-paradoxe-des-transclasses-heros-malgre-eux_6098904_4401467.html)>, consulté le 13 février 2022.

Limmois, Laetitia et Sylvain Zimmermann, « L'écrivain Édouard Louis assigné en référé par son violeur présumé », *RTL*, 10 mars 2016, en ligne, <<https://www.rtl.fr/culture/medias-people/l-ecrivain-edouard-louis-assigne-en-refere-par-son-violeur-presume-7782302799>>, consulté le 21 janvier 2022.

Louis, Édouard, *En finir avec Eddy Bellegueule*, Paris, Seuil, 2014, 220 p.

Louis, Édouard, et Geoffroy de Lagasnerie, « Intellectuels de gauche, réengagez-vous », *Le Monde*, 25 septembre 2015, en ligne, <[https://www.lemonde.fr/idees/article/2015/09/28/intellectuels-de-gauche-reengagez-vous\\_4774740\\_3232.html](https://www.lemonde.fr/idees/article/2015/09/28/intellectuels-de-gauche-reengagez-vous_4774740_3232.html)>, consulté le 21 janvier 2022.

\_\_\_\_\_, « Manuel Valls, vous n'avez rien fait contre le terrorisme », *Libération*, 3 août 2016, en ligne, <[https://www.liberation.fr/debats/2016/08/03/manuel-valls-vous-n-avez-rien-fait-contre-le-terrorisme\\_1470098](https://www.liberation.fr/debats/2016/08/03/manuel-valls-vous-n-avez-rien-fait-contre-le-terrorisme_1470098)>, consulté le 21 janvier 2022.

\_\_\_\_\_, « Pourquoi il faut voter Mélenchon », *Médiapart*, 16 avril 2017, <<https://blogs.mediapart.fr/geoffroy-de-lagasnerie/blog/160417/pourquoi-il-faut-voter-melenchon-texte-ecrit-avec-edouard-louis>>, consulté le 21 janvier 2022.

\_\_\_\_\_, « Pourquoi nous appelons à boycotter les Rendez-vous de l'histoire de Blois », *Libération*, 30 juillet 2014.

<[https://www.liberation.fr/debats/2014/07/30/pourquoi-nous-appelons-a-boycotter-les-rendez-vous-de-l-histoire-de-blois\\_10727786](https://www.liberation.fr/debats/2014/07/30/pourquoi-nous-appelons-a-boycotter-les-rendez-vous-de-l-histoire-de-blois_10727786)>, consulté le 21 janvier 2022.

Raffy, Serge, « Hollande et les "sans-dents" : "C'est un mensonge qui me blesse" », *L'Obs*, 10 septembre 2014, en ligne, <<https://www.nouvelobs.com/politique/20140909.OBS8657/exclusif-hollande-et-les-sans-dents-c-est-un-mensonge-qui-me-blesse.html>>, consulté le 16 novembre 2019.

Rédaction, « Édouard Louis : "toutes les grandes littératures ont été des littératures de la réalité" », *Le vent se lève*, 3 mai 2019, en ligne, <<https://lvsl.fr/edouard-louis-toutes-les-grandes-litteratures-ont-ete-des-litteratures-de-la-realite/>>, consulté le 25 janvier 2020

Rédaction, « Le "J'accuse" d'Édouard Louis », *Médiapart*, 9 mai 2018, en ligne, <<https://www.mediapart.fr/journal/france/090518/le-j-accuse-d-edouard-louis?onglet=full>>, consulté le 8 mars 2020.

Strasser, Anne, « Quand le récit de soi révèle la fonction érudite de l'écriture », *Temporalités*, n° 17, 2013, en ligne, <<https://doi.org/10.4000/temporalites.2419>>, consulté le 21 janvier 2022.

### **Travaux sur Édouard Louis et l'autosociobiographie**

Charpentier, Isabelle, « Les "ethnotextes" d'Annie Ernaux ou les ambivalences de la réflexivité littéraire » dans Danièle Bajomé et Juliette Dor (dir.), *Annie Ernaux : Se perdre dans l'écriture de soi*, Klincksieck, 2011, p. 77-101.

\_\_\_\_\_, « Les réceptions "ordinaires" d'une écriture de la honte sociale : les lecteurs d'Annie Ernaux », *Idées économiques et sociales*, vol. 1, n° 155, 2009, p. 19-25, en ligne, doi <<https://doi.org/10.3917/idee.155.0019>>.

\_\_\_\_\_, « "Quelque part entre la littérature, la sociologie et l'histoire..." : L'œuvre auto-sociobiographique d'Annie Ernaux ou les incertitudes d'une posture improbable », *CONTEXTES*, n° 1, 2006, en ligne, <<https://doi.org/10.4000/contextes.74>>, consulté le 4 novembre 2019.

Clavel, André, « Annie Ernaux, une romancière dans le RER », *L'événement du jeudi*, n° 29, 1993, p. 108-109.

Ernaux, Annie, « Vers un *je* transpersonnel », dans Lecarme, Jacques, *Autofiction & cie*, *RITM*, n° 6, université de Paris X, 1994, p. 227-249.

Fort, Pierre-Louis et Violaine Houdart-Merot (dir.), *Annie Ernaux : un engagement d'écriture*, [OpenEditionBooks], Paris, Presses Sorbonne Nouvelle, 2015, 215 p.

Hunkeler, Thomas et Marc-Henry Soulet (dir.), *Annie Ernaux : se mettre en gage pour dire le monde*, Genève, MétisPresses, coll. « Voltiges », 2012, 219 p.

McIlvanney, Siobhan, « Annie Ernaux : un écrivain dans la tradition du réalisme », *Revue d'histoire littéraire de la France*, n°2, mars-avril 1998, p. 247-266.

Moricheau-Airaud, Bérengère, « Propriétés stylistiques de l'auto-sociobiographie : l'exemplification par l'écriture d'Annie Ernaux », *CONTEXTES*, n° 18, 2016, en ligne, <<https://doi.org/10.4000/contextes.6235>>, consulté le 2 décembre 2019.

Rossi, Raffaello, « Écrire le roman du sujet minoritaire : le cas d'Édouard Louis », *Between*, vol. 5, n° 10, 2015, en ligne, <<http://www.betweenjournal.it>>, consulté le 22 janvier 2022.

Thomas, Lyn, *Annie Ernaux, à la première personne*, Paris, Stock, 2005 [1999], 320 p.

### **Autres références**

Aulagne, Lucie-Noëlle, *Et si c'était moi? Approche de l'autofiction dans la décennie 1980*, thèse de doctorat, Université de Nancy 2, 1988.

Bakhtine, Mikhaïl, *La poétique de Dostoïevski*, Paris, Seuil, 1970 (1964 à Moscou), 347 p.

Barrère, Anne et Danilo Martuccelli, *Le roman comme laboratoire : de la connaissance littéraire à l'imagination sociologique*, Villeneuve d'Ascq, Presses Universitaires du Septentrion, 2009, 373 p.

Barthes, Roland, *Mythologies*, Paris, Seuil, coll. « Points », 272 p.

Barthes, Roland *et al.*, *Littérature et réalité*, Paris, Seuil, coll. « Points », 193 p.

Bensaïd, Daniel, « L'intellectuel et le politique. Sur les engagements de Pierre Bourdieu », *Contretemps*, n° 4, 2002, p. 158, en ligne,

<<http://www.contretemps.eu/wp-content/uploads/Contretemps%2004.pdf>>, consulté le 21 janvier 2022.

Boschetti, Anna, *Sartre et « Les Temps Modernes »*, Paris, Minuit, coll. « Le sens commun », 1985, 326 p.

Bourdieu, Pierre, *La Distinction*, Paris, Minuit, coll. « Le sens commun », 1979, 670 p.

\_\_\_\_\_, *La misère du monde*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1461 p.

\_\_\_\_\_, *Le sens pratique*, Paris, Minuit, 1980, 481 p.

\_\_\_\_\_, *Les règles de l'art : genèse et structure du champ littéraire*, Paris, Seuil, coll. « Essais », 1998 [1992], 567 p.

\_\_\_\_\_, « L'illusion biographique », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 62-63, juin 1986, p. 69-72.

\_\_\_\_\_, *Méditations pascaliennes*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1997, 391 p.

\_\_\_\_\_, *Questions de sociologie*, Paris, Minuit, 2002, 288 p.

\_\_\_\_\_, *Science de la science et réflexivité*, Paris, Raisons d'agir, coll. « Cours et travaux », 2001, 242 p.

\_\_\_\_\_, « Une classe objet », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 17-18, 1977, p. 2-5.

Brillant, Bernard, « Intellectuels : les ombres changeantes de Mai 68 », *Vingtième siècle. Revue d'histoire*, n° 98, avril-juin 2008, p. 89-99.

Busnel, François, « Édouard Louis : "En finir avec Eddy Bellegueule" » dans *La Grande Librairie*, [vidéo], 12 janvier 2014, Paris, France Télévisions, 2014, 13 minutes, en ligne, <<https://www.youtube.com/watch?v=tWxMe7jvUOU>>, consulté le 21 janvier 2022.

Butler, Judith, *Trouble dans le genre*, Paris, La Découverte, 2005, 283 p.

Chabal, Émile, « Les intellectuels et la crise de la démocratie », *Pouvoirs*, vol. 2, n° 161, 2017, p. 109-120.

- Champagne, Patrick et Olivier Christin, *Pierre Bourdieu : Une initiation*, [OpenEditionBooks], Lyon, Presses universitaires de Lyon, 2012, 270 p.
- Côté-Fournier, Laurence, Élise Guay et Jean-François Hamel, *Politiques de la littérature. Une traversée du XX<sup>e</sup> siècle français*, *Figura*, n° 35, 2014, 188 p.
- Coulmont, Baptiste, *Sociologie des prénoms*, Paris, La Découverte, coll. « Repères », 2011, 128 p.
- Denis, Benoît, *Littérature et engagement de Pascal à Sartre*, Paris, Seuil, coll. « Points », 2000, 316 p.
- Denord, François, « La déferlante néolibérale des années 1980 » dans *Manuel d'histoire critique du Monde diplomatique*, n° hors série, septembre 2014, p. 150-151.
- Dubois, Jacques, *Les romanciers du réel : de Balzac à Simenon*, Paris, Seuil, coll. « Points », 2000, 358 p.
- Durkheim, Émile, *Les règles de la méthode sociologique*, 16<sup>e</sup> édition, Paris, Presses universitaires de France, 1967, 149 p., en ligne, <[http://classiques.uqac.ca/classiques/Durkheim\\_emile/regles\\_methode/regles\\_methode\\_tdm.html](http://classiques.uqac.ca/classiques/Durkheim_emile/regles_methode/regles_methode_tdm.html)>, consulté le 1<sup>er</sup> novembre 2019.
- Faerber, Johan, *Après la littérature : écrire le contemporain*, Paris, Presses Universitaires de France, coll. « Perspectives critiques », 2018, 259 p.
- Florey, Sonya, *L'engagement littéraire à l'ère néolibérale*, [ePub], Villeneuve d'Ascq, Presses universitaires du Septentrion, coll. « Perspectives », 2013, 220 p.
- Foucault, Michel, *L'ordre du discours*, Paris, Gallimard, coll. « Nouvelle revue française », 1971, 86 p.
- Franck, Thomas, « La "mode existentialiste" : lieux de vie et formes de pensée », *CONTEXTES*, n° 19, 2017, en ligne, s. p., doi <<https://doi.org/10.4000/contextes.6345>>.
- Guay-Poliquin, Christian, « Résistance de l'engagement littéraire », *Spirale*, n° 240, printemps 2012, p. 64-66.
- Hamel, Jacques, « Décrire, comprendre et expliquer. Réflexions et illustrations en sociologie », *SociologieS*, 22 octobre 2006, en ligne, s. p., doi <<https://doi-org.proxy.bibliotheques.uqam.ca/10.4000/sociologies.132>>

- Hamon, Philippe, *Texte et idéologie*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Écritures », 1984, 227 p.
- Heinich, Nathalie, *Des valeurs : une approche sociologique*, Paris, Gallimard, coll. « NRF », 2017, 405 p.
- Hourmant, François, *Le désenchantement des clercs : Figures de l'intellectuel dans l'après-Mai 68*, [OpenEditionBooks], Rennes, Presses universitaires de Rennes, 1997, 264 p.
- Jacques, Étienne, « La question de l'intersubjectivité. Une lecture de *Soi-même comme un autre* de Paul Ricoeur », *Revue théologique de Louvain*, 28<sup>e</sup> année, fasc. 2, 1997, p. 189-215.
- Jaquet, Chantal et Gérard Bras (dir.), *La fabrique des transclasses*, Paris, Presses universitaires de France, 2018, 280 p.
- Kaempfer, Jean, Sonya Florey et Jérôme Meizoz, *Formes de l'engagement littéraire (XV<sup>e</sup>-XX<sup>e</sup> siècles)*, Lausanne, Éditions Antipodes, coll. « Littérature, culture, société », 2006, 281 p.
- Lassave, Pierre, *Sciences sociales et littérature*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Sociologie d'aujourd'hui », 2002, 243 p.
- Laval, Christian (dir.), *Foucault, Bourdieu et la question néolibérale*, Paris, La Découverte, coll. « Sciences humaines », 2018, 264 p.
- Lecarme, Jacques (dir.) *Autofiction & Cie*, RITM, n° 6, université de Paris X, 1994, 249 p.
- Lejeune, Philippe, *Le pacte autobiographique*, Paris, Seuil, 1996 [1975], 382 p.
- Leménager, Grégoire et Jean-Christophe Buisson, « Faut-il lire *Histoire de la violence* d'Édouard Louis? », *Le Clash*, [vidéo], 28 janvier 2016, Paris, production Le Figaro-l'Obs, 2016, 7 min 47 s, en ligne, <<https://www.youtube.com/watch?v=IS4HYFGDzjM>>, consulté le 21 janvier 2022.
- Lepenies, Wolf, *Les trois cultures : entre science et littérature l'avènement de la sociologie*, Paris, Éditions de la Maison des sciences de l'homme, 1990, 408 p.
- Louis, Édouard, « @Emmanuel Macron, mon livre s'insurge contre ce que vous êtes et ce que vous faites. Abstenez-vous d'essayer de m'utiliser pour masquer la violence que vous incarnez et exercez. J'écris pour vous faire honte. J'écris pour donner des armes

à celles et ceux qui vous combattent. » dans *Fil Twitter d'Édouard Louis*, 6 juin 2018, en ligne, <[https://twitter.com/edouard\\_louis?lang=fr](https://twitter.com/edouard_louis?lang=fr)>, consulté le 21 janvier 2022.

Lyotard, Jean-François, *La condition postmoderne. Rapport sur le savoir*, [ePub] Paris, Minuit, coll. « Critique », 2018 [1979], 128 p.

Matonti, Frédérique et Gisèle Sapiro, « L'engagement des intellectuels : nouvelles perspectives », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 176-177, n° 1-2, 2009, p. 4-7.

Meizoz, Jérôme, *L'âge du roman parlant (1919-1939)*, 2<sup>e</sup> édition augmentée, Genève, Droz, 2016 [2001], 512 p.

\_\_\_\_\_, *La littérature « en personne » : scène médiatique et formes d'incarnation*, Genève, Slatkine Érudition, 2016, 216 p.

Monginot Benoît, *Poétique de la contingence : poétique, critique et théorie à partir de Mallarmé, Valéry et Reverdy*, Paris, Honoré Champion, 2015, 415 p.

Nasri-Dewaeghe, Édouard, « *L'intellectuel engagé. L'exemple de Pierre Bourdieu* », mémoire de maîtrise, Université Laval, département de philosophie, présenté à l'Université Laval, 2008, 2008, 122 p.

Nora, Pierre, « Adieu aux intellectuels? », *Le Débat*, vol. 3, n° 110, 2000, p. 4-14.

Ory, Pascal et Jean-François Sirinelli, *Les intellectuels en France. De l'affaire Dreyfus à nos jours*, Paris, Perrin, 2004 [1987], 435 p.

Rancière, Jacques, *Politique de la littérature*, Paris, Galilée, coll. « La philosophie en effet », 2007, 231 p.

Raynaud, Philippe, « Sartre, Foucault, Bourdieu. Métamorphoses de l'intellectuel critique », *Le Débat*, vol. 3, n° 110, 2000, p. 53-58.

Ricoeur, Paul, *Soi-même comme un autre*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1990, 424 p.

Sapiro, Gisèle, *Les écrivains et la politique en France : de l'affaire Dreyfus à la guerre d'Algérie*, [ePub], Paris, Seuil, 2018, 394 p.

\_\_\_\_\_, « Modèles d'intervention politique des intellectuels. Le cas français », *Actes de la recherche en sciences sociales*, vol. 1, n° 176-177, 2009, p. 8-31.

Sartre, Jean-Paul, *Qu'est-ce que la littérature?*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 1985 [1948], 330 p.

- Sartre, Jean-Paul Sartre, *Plaidoyer pour les intellectuels*, Paris, Gallimard, coll. « Folio essais », 2020 [1972], 140 p.
- Schwartz, Olivier, *Le monde privé des ouvriers. Hommes et femmes du Nord*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Pratiques théoriques », 1990, 521 p.
- Scriven, Michael, *Jean-Paul Sartre. Politique et culture dans la France de l'après-guerre*, Jaignes, Éd. La chasse au snark, 2001, 207 p.
- Servoise, Sylvie, *Le roman face à l'histoire*, [OpenEditionBooks], Rennes, Presses universitaires de Rennes, 2011, 344 p.
- Sirinelli, Jean-François, *Intellectuels et passions françaises. Manifestes et pétitions au XX<sup>e</sup> siècle*, Paris, Fayard, 1990, 372 p.
- Suleiman, Susan Robin, *Le roman à thèse ou l'autorité fictive*, Paris, Presses universitaires de France, coll. « Écritures », 1983, 314 p.
- Thumerel, Fabrice, « De Sartre à Bourdieu : la fin de l'intellectuel classique? », *Études sartriennes*, n° 8, 2001, p. 131-163.
- Trapenard, Augustin (animateur), « Il était une fois Édouard Louis » dans *Boomerang*, [émission de radio], 8 janvier 2016, en ligne, <<https://www.franceinter.fr/emissions/boomerang/boomerang-08-janvier-2016>>, consulté le 20 février 2022.
- Viart, Dominique et Bruno Verdier, *La littérature française au présent*, 2<sup>e</sup> édition, Paris, Bordas, 2008 [2005], 543 p.
- Voinchet, Marc (animateur), « Quand l'écriture de soi devient un acte de révolte » dans *Les matins*, [émission de radio], 31 janvier 2014, en ligne, <<https://www.franceculture.fr/emissions/invite-des-matins/edouard-louis-ecrivain-auteur-de-en-finir-avec-eddy-bellegueule>>, consulté le 21 janvier 2022.
- Wolf, Nelly, *Le peuple dans le roman français de Zola à Céline*, Paris, PUF, coll. « Pratiques théoriques », 1990, 272 p.
- \_\_\_\_\_, *Le roman de la démocratie*, Saint-Denis, Presses universitaires de Vincennes, coll. « Culture et société », 2003, 264 p.
- \_\_\_\_\_, « Le roman comme démocratie », *Revue d'histoire littéraire de la France*, n° 2, avril-juin 2005, p. 344.

Wormser, Gérard, « Les Deux Magots : Sartre et Bourdieu en regard », *Sens public*, 2008, p. 2-10, en ligne, doi <<https://doi.org/10.7202/1064466ar>>.